
3 1761 06354113 0

LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

OBSERVÉ CHEZ UN

ENFANT BILINGUE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

OBSERVÉ CHEZ UN

ENFANT BILINGUE

PAR

Jules **RONJAT**

DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5
Téléphone 828-20

—

1913

MEINER LIEBEN FRAU

ZUGEEIGNET

Die Frucht und Krone deiner treuen Liebe,
das süsse Söhnchen gabst du mir, mein Weib,
so flink, so klug im bunten Sprachgetriebe
wie lieblich an Gemüt, wie schön an Leib.
Zum Danke, Mutter, nimm dies Buch entgegen :
es liegt vor dir, so tüchtig wie ich weiss
gebunden, meines Forschens Erntesegen,
das Werk von eines stolzen Vaters Fleiss.

INTRODUCTION

« Comment se comporterait un enfant mis en présence de deux langues distinctes qu'on lui parlerait également ? » M. A. Meillet a posé cette question en montrant quelle importance auraient les réponses pour la linguistique générale (BSL, t. XVI, p. lxvj). C'est une de ces réponses — et, je crois, la première en date qui soit quelque peu détaillée — que je voudrais donner ici.

Je crois inutile de faire précéder ou suivre cette réponse par une bibliographie générale du langage enfantin. Je ne pourrais guère que copier celle qui accompagne la *Kindersprache* de M. et Mme Stern en y ajoutant quelques livres et articles qui figurent à ma *Table des abréviations* parmi les ouvrages dont j'ai cité des passages utiles à mon sujet. J'ai lu de nombreux travaux, de valeur très diverse, mais présentant tous au moins quelque détail intéressant. Ce sont en général des études sur la psychologie de l'enfant où le langage est envisagé d'une façon accessoire, ou des monographies dont les auteurs, comme il est naturel, étudient le langage de leurs propres enfants ou d'enfants qu'ils avaient tout au moins fréquemment l'occasion d'observer. Le livre de M. et Mme Stern contient d'abord deux monographies de cette nature, puis une étude générale du langage enfantin qui systématise les résultats présentés par ces deux

monographies et par l'ensemble de la littérature du sujet. C'est en somme un excellent répertoire de faits, malgré l'imprécision des notations phonétiques, et une très précieuse généralisation, sous réserve de certains amendements qu'il convient d'apporter aux déductions d'ordre linguistique et des compléments et modifications qu'apporteront sans doute, dans un avenir plus ou moins éloigné, des monographies encore plus nombreuses que celles dont on dispose actuellement, plus précises que ne le sont beaucoup d'entre elles, et portant, plus qu'il n'a été fait jusqu'ici, sur des langues de structure diverse et sur des enfants nés dans des milieux divers au point de vue de la culture intellectuelle.

Les *Principes de linguistique psychologique* de M. van Ginneken et les travaux de M. Bally sur la stylistique[1] m'ont constamment éclairé dans la recherche des liens entre les faits de pensée et les faits de langage; l'article de M. Grammont dans les *Mél. Meillet* m'a été le plus sûr des guides pour diriger l'observation et l'expérience. Enfin je nommerai dans un sentiment de reconnaissance bien sincère M. P. Dubois, professeur à l'Université de Berne, à qui je dois à peu près tout ce que je peux savoir en psychologie; M. Saugrain, professeur au collège de Vienne (pendant la rédaction de ce livre, nommé depuis au lycée de Cherbourg), qui a bien voulu contrôler l'exactitude de mes renseignements sur le langage de sa fille *Addi* et m'en fournir de nouveaux et très précieux, et M. Vendryes, dont les conseils éclairés m'ont permis, sur plus d'un point important, d'affermir ma pensée et d'en améliorer l'expression.

1. V. note au § 51 *ad finem*.

Méthode suivie pour apprendre les deux langues

§ **1**. — Mon fils Louis est né à Vienne sur Rhône, où nous habitons, le 30 juillet 1908. Peu après sa naissance, M. Grammont m'écrivait : « Il n'y a rien à lui apprendre ou à lui enseigner. Il suffit que lorsqu'on a quelque chose à lui dire on le lui dise dans l'une des langues qu'on veut qu'il sache. Mais voici le point important : *que chaque langue soit représentée par une personne différente*. Que vous par exemple vous lui parliez toujours français, sa mère allemand. *N'intervertissez jamais les rôles*. De cette façon, quand il commencera à parler, il parlera deux langues sans s'en douter et sans avoir fait aucun effort spécial pour les apprendre ». Ce procédé exclut *a priori* toute confusion grave et tout effort intellectuel fatigant. L'enfant n'a qu'à savoir p. ex. que, s'il désire du pain, il doit dire *Brot* ou *pain* suivant qu'il le demande à maman ou à papa. La méthode a été appliquée dès le début et constamment maintenue, sauf quelques infractions d'importance secondaire (v. §§ 4 *ad finem*, 47).

On verra par la suite que cette méthode a bien donné les résultats attendus. Il est important de l'appliquer dès la naissance de l'enfant. Il se produit « chez les enfants, tant qu'ils ne peuvent pas articuler, un emmagasinement et une sorte d'incubation. Ils s'assimilent le vocabulaire et la prononciation. Si bien que lorsqu'ils peuvent parler, ils ont dès le premier jour un vocabulaire de vingt, trente ou quarante mots (Grammont, p. 81). Une petite fille française ayant eu une nourrice italienne qui parlait français avec un fort accent italien, s'étant mise à parler un mois après le départ de cette nourrice, a parlé français avec un vocabulaire dû presque entièrement à ses parents et une

phonétique due à sa nourrice, la personne qu'elle avait le plus entendu parler dans la première année de sa vie : *assiette*, *voiture* prononcés par les parents [*ạsyét*, *vwạtür*] sont répétés par l'enfant [*ạtẹ́tạ*, *ạtüyạ*]; à deux ans et demi elle répète comme par plaisir un paroxyton provençal ou italien entendu; ces phénomènes subsistent, ainsi que le nasillement caractéristique de beaucoup d'Italiens du peuple, jusqu'à trois ans (Grammont, p. 74-80). Une petite fille allemande passe les dix-huit premiers mois de son existence en Silésie; elle n'y acquiert qu'un vocabulaire d'une extrême indigence. Elle est alors amenée à Berlin, où elle acquiert vers l'âge de trois ans un vocabulaire normal. Là, à l'âge de cinq ans, elle produit tout à coup des tournures silésiennes qu'elle n'avait plus eu l'occasion d'entendre depuis trois ans et demi; il est impossible d'expliquer leur présence autrement que par la persistance des impressions latentes *emmagasinées* pendant une période très reculée et où, chose remarquable, l'enfant ne savait pour ainsi dire pas parler. Une autre devient sourde à quatre ans, alors qu'elle possédait un vocabulaire assez étendu. Elle perd la parole entièrement. Conduite à huit ans dans un établissement de sourds-muets, elle réapprend péniblement à articuler. Au bout d'un an environ, elle produit tout à coup des souvenirs de son langage antérieur, qui sont donc restés cinq ans à l'état latent (Stern, p. 257, 258).

Non seulement la méthode « une personne, une langue » a été appliquée par ma femme et par moi, mais nos parents et amis allemands, les *Fräulein* et bonnes allemandes ont toujours parlé allemand à Louis, et nos parents et amis de langue française ont toujours été priés de ne lui parler que français. On verra au § 47 quel étonnement a causé à l'enfant la première infraction grave à cette règle.

§ **2**. — Mon français et celui de la plupart de nos parents et amis de langue française est ce français moyen (parisien dégagé de particularités qui étonnent l'auditeur en dehors d'une zone plus ou moins limitée autour de Paris, telles que *a* fermé dans *paille*, *casser*, *Pasteur*, *conservation*, etc..., consonnes géminées dans *addition*, *grammaire*, etc...) qui se répand de plus en plus comme une κοινή à l'usage des classes cultivées — ou se croyant telles — un peu partout, et peut-être spécialement dans nos pays, qui font historiquement partie du domaine linguistique franco-provençal. C'est comme une monnaie de change sans empreinte et qui a cours partout. Tandis que le parisien pur nous choque comme un langage affecté, *pointu* — j'entends ici noter une impression incontestable, et non critiquer une prononciation parfaitement légitime en soi —, notre français ne détonne ou n'étonne pour ainsi dire nulle part : dans les pays français les plus divers on nous dit que nous parlons *sans accent*, et il n'y a guère que les spécialistes qui sachent nous situer au moyen de quelques particularités comme *o* ouvert ou moyen dans *pot*, *mot*, *gigot*, etc..., ou comme *percerette* au lieu de *vrille*, *coulant* au lieu de *rond de serviette*, etc...

C'est mon français qui a été « emmagasiné » par Louis : pendant les deux premières années de sa vie il n'en a guère entendu d'autre. Nous avions alors à la maison un personnel allemand. Quand l'enfant a eu des bonnes françaises, leur langage teinté de franco-provençal n'a eu aucune influence sur lui : les habitudes articulatoires étaient prises. Ce qu'il a pu entendre dans la rue ou à la campagne n'a pas eu non plus d'action sur son langage.

L'allemand de ma femme, de ma belle-mère et de ma belle-sœur (Louis a vu et entendu sa grand'mère et sa tante pendant environ huit mois en tout en quatre ans, et

cela à des phases très diverses de son développement) est une κοινή comparable à mon français. Il contient une proportion très discrète de traits appartenant spécialement à l'all. du Sud; principalement, *s* sourde est fréquente à l'initiale, même dans des groupes tels que *die Sonne*; pour [*i*, *u*, *ü*] v. à la fin de ce livre la table des *Procédés graphiques*.

L'allemand discrètement francfortois (Francfort-sur-le-Main) d'une *Fräulein* qui a donné ses soins à Louis pendant la seconde année de sa vie ne paraît avoir eu aucune influence appréciable.

L'allemand appris à l'école, mais fortement teinté de parler badois, d'une cuisinière et d'une bonne que nous avons eues à la maison pendant la première année de la vie de Louis, puis d'une cuisinière pendant la seconde année, n'a eu aucun effet. Il parle « comme maman ».

L'importance des impressions linguistiques *emmagasinées* peut donc dépendre non seulement de la fréquence des impressions reçues, mais encore de l'importance familiale et sociale des personnes de qui l'enfant les reçoit. Un enfant distingue de très bonne heure sa mère d'une bonne. Le nôtre a entendu plus souvent sa mère que sa bonne. Mais je crois que le même résultat se produirait avec une fréquence d'impressions inverse, au moins jusqu'à une certaine limite. C'est ce qui peut expliquer que souvent un enfant français confié à une bonne allemande, même vivant plus avec sa bonne qu'avec ses parents, n'arrive pas à parler allemand d'une façon satisfaisante, si les parents ne parlent pas eux-mêmes cette langue, et quand même la bonne ne parlerait jamais français : dans cette situation, la langue étrangère apparaît à l'enfant comme socialement inférieure et peut soit être abandonnée très tôt, soit n'avoir jamais été vraiment adoptée; cf. § 60.

Positions respectives des deux langues à différentes époques

§ **3**. — Pendant la première année de sa vie Louis a entendu beaucoup plus d'allemand que de français. Voici quelques détails sur son entourage immédiat outre ses parents : premier mois et première moitié du deuxième, all. sa grand-mère, fr. une garde ; aux deuxième et troisième mois, cinq semaines à la campagne, fr. six personnes de ma famille, all. une bonne ; ensuite, all. deux bonnes constamment et, de plus, deux semaines environ au cinquième mois, sa grand'mère et sa tante, et les onzième et douzième mois passés dans deux villégiatures en Allemagne (Forêt-Noire, hôtels avec clientèle et personnel allemands). En somme, sauf pendant les trois premières semaines (la garde qui avait assisté le médecin accoucheur), j'ai été la seule personne parlant français dans l'entourage immédiat.

Ces circonstances n'ont pas nui à la correction de l'articulation française. Mais le vocabulaire allemand s'est trouvé naturellement beaucoup plus riche que le vocabulaire français, et cela d'autant plus que c'est en allemand qu'ont été donnés et répétés les mots les plus importants pour un enfant, ceux qui concernent les repas, la toilette, etc... Au 20e mois Louis a encore quelques mots allemands dans une phrase française à moi adressée. Je réponds toujours : « Oui, tu veux dire (ici l'équivalent français) », ou par une formule analogue. Sa mère et *Fräulein* ne font pas toujours exactement la réciproque, mais cela n'a pas grande importance, les mots français dans une phrase allemande constituant un fait extrêmement rare. Vers cette époque Louis se rend nettement compte qu'il s'exprime en français moins facilement qu'en allemand.

Au 22e mois nous passons trois semaines (avec la cuisinière allemande fonctionnant comme bonne d'enfant pendant une absence de *Fräulein*) à la campagne chez des parents : le père, la mère, quatre enfants et trois domestiques de sexe féminin, tous parlant exclusivement français, s'occupent beaucoup de Louis. Il se produit en lui un travail d'incubation. Rentré à la maison au 23e mois, il raconte ses petites histoires plus volontiers en allemand qu'en français et ne répète pas volontiers des mots français nouveaux; il commence vers la fin du mois à répéter plus volontiers.

§ **4**. — Le 26e mois est décisif. Nous passons cinq semaines à la campagne chez d'autres parents : all. la mère et la bonne, fr. moi, sept personnes de ma famille, un valet de chambre et cocher, une cuisinière et une femme de chambre, tous s'occupant beaucoup de Louis. Les deux langues arrivent à peu près à égalité.

Au 27e mois nous rentrons à la maison : *Fräulein* et cuisinière all.; au 28e, la cuisinière devient bonne d'enfant et nous avons une cuisinière fr.; au 30e, bonne fr. également. Vers le 33e mois, la situation du français monte : les mots français sont fréquents dans une phrase allemande, et la mère ne rectifie pas toujours; inverse très rare, sauf pour les noms propres; les monologues de l'enfant sont en français.

Louis passe un mois (2e moitié du 34e et 1re du 35e) à Paris, avec sa mère et sa bonne (fr.), chez sa grand'mère. Il voit souvent mes parents de langue fr., mais, sauf la bonne, son entourage immédiat et à peu près constant est surtout all. (mère, grand'mère et tante). Ses monologues sont en français, et son allemand progresse peu. On ne rectifie pas toujours quand il emploie en parlant allemand

des tournures ou des mots français; il arrive même qu'on lui parle français, par exemple pendant que la bonne l'habille, parce que cela simplifie les indications à donner tant à lui, qui comprend les deux langues, qu'à la bonne, qui ne connaît que le français.

§ **5.** — L'égalité paraît se rétablir vers le 43ᵉ mois, pendant un séjour (deux mois environ) de ma belle-mère et de ma belle-sœur chez nous. Au 45ᵉ une bonne badoise remplace la bonne française qui nous quitte pour se marier. Depuis, Louis voit très fréquemment *Addi*, petite fille de huit mois plus jeune que lui, et ses parents, des amis à nous, père fr., mère all.; le père et la mère parlent ensemble allemand à moins de présence d'un tiers qui ne sache pas l'allemand; ils parlent presque toujours allemand à leur fille et à notre fils; les enfants entre eux (ils se connaissent depuis Noël 1910 environ) ont commencé par parler français, puis ils ont employé les deux langues, et bientôt de préférence l'allemand, spécialement dans leurs promenades, *zum Spass*[1], pour étonner les passants, ainsi en chantant à l'unisson *O Tannebaum!* Depuis le 46ᵉ mois ils ne parlent guère français ensemble qu'en présence d'un autre enfant qui ne sait pas l'allemand.

La position de l'allemand est donc très forte, mais la position du français demeure très forte également : c'est la langue de papa, qui sait beaucoup de jolies histoires, qui aime bien se promener avec son fils, qui lui a appris à distinguer les bonnes espèces de champignons, qui sait réparer les jouets cassés, recoller les feuillets déchirés des livres d'images, etc.... etc...; d'autre part Louis n'est plus un tout petit enfant, il commence à se mêler un peu à la conversation des grandes personnes, il se rend compte de

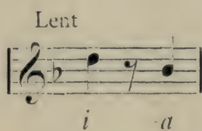
1. « Pour le plaisir, pour s'amuser ».

l'importance du français, seul parlé par tous les gens qu'il connaît sauf sa mère, sa grand'mère, sa tante, son père et quelques amis. Ses monologues se font dans l'une ou l'autre langue, suivant le sujet qui les inspire et les personnes qui peuvent les entendre. Ils sont, je crois, plus souvent allemands que français, parce qu'ils ont lieu en général en présence de sa mère ou de sa bonne, ou des deux ensemble, et à l'occasion de choses dites ou faites par elles. Mais c'est toujours en français qu'il s'adresse à un *Charles* imaginaire, parce que les garçons qu'il connaît et sur le type desquels il a créé son *Charles* vers le 52e mois parlent tous français, et non allemand.

I

ACQUISITION DE DEUX SYSTÈMES ARTICULATOIRES DISTINCTS

§ 6. — Les débuts du langage articulé conscient remontent pour Louis au 8e mois suivant sa mère : elle croit qu'alors en disant [*məmá*] il veut l'appeler. J'ai constaté qu'au 11e il comprend des appels comme *Horch !* (il se tient immobile et écoute), *Plumm Sack !* (il s'assied brusquement sur un coussin). Vers la fin de ce mois, quand on lui demande *Wo ist Papa ?* il me montre ; quand ou lui dit *Sag mal Ticktack,* il répète [*i ą́*]; quand la pendule sonne, il la regarde et chante :



Ce chant devient au 13e mois un mot [*ią*] prononcé sans arrêt du souffle et sans intervalle musical régulier, avec les deux voyelles d'intensité à peu près égale ; au commencement du 14e Louis dit [*titą́*] pour désigner une pendule ou une montre ou pour signaler le fonctionnement d'une sonnerie électrique. Au commencement du 12e mois il dit [*pąpá*] ; il se livre à des exercices articulatoires très variés et fait les plus grands efforts pour parler ; à la fin de ce mois il dispose déjà d'un vocabulaire all. assez étendu ; un vocabulaire fr. de quelque importance n'est guère acquis qu'au 15e mois.

§ 7. — Le détail de ces débuts ne présenterait aucun intérêt particulier ; les faits relatifs aux premiers mots ou groupes de mots prononcés par les adultes que l'enfant comprend, ou plutôt aux réactions de l'enfant en entendant ces mots ou groupes de mots, et aux premiers mots que lui-même articule en y attachant un sens, concordent pour l'essentiel avec ceux qui sont relevés dans Stern, p. 17-19, 83, 86, 157. Le trait important à noter est que dès l'origine les deux systèmes d'articulation ont été distincts. Cela peut au premier abord ne pas sembler évident, le vocabulaire fr. des premiers débuts étant trop pauvre pour se prêter à une comparaison étendue. Mais ce qui importe ici, ce n'est pas le nombre des faits constatés, c'est leur qualité, leur signification.

L'enfant n'acquiert pas les phonèmes isolément ; il les acquiert groupés dans les mots qu'il répète : la phonétique s'acquiert indirectement en acquérant le vocabulaire. Or, sous réserve de l'extension respective de ses vocabulaires all. et fr., Louis répète indifféremment un mot all. ou un mot fr., soit tel qu'il l'a entendu, soit altéré (quand le mot donné contient des phonèmes qu'il ne sait pas reproduire exactement) ; mais dans ce dernier cas l'altération est un phénomène intérieur à chaque langue, qui peut être dans une large mesure, comme on le verra aux §§ 13-16, 25, 26, commun aux deux langues en ce sens qu'il affecte simultanément des phonèmes semblables en tout ou partie dans les deux langues ; ce n'est point une altération par transport d'habitude articulatoire d'une langue dans une autre comme par ex. quand un Allemand qui apprend le français confond des consonnes sourdes et des consonnes sonores, ou quand un Français qui apprend l'allemand accentue des mots à faux.

La prononciation de Louis est dans les deux langues

celle d'un enfant indigène, et je n'ai jamais relevé un échange de phonèmes de langue à langue qui soit authentique et durable. Je vais maintenant examiner certains faits qui pourraient au premier abord sembler des emprunts phonétiques ; cela me permettra de préciser davantage le résultat de mes observations.

§ **8**. — Que *papa*, un des premiers mots acquis par Louis, ait été fréquemment articulé dans les débuts avec des sourdes douces même en s'adressant à moi, cela n'a rien qui doive étonner : ce mot, donné surtout en all., a été prononcé tel quel, comme un nom propre. Mais *pain* a toujours été prononcé avec *p* fr., d'abord[*pa̤*], puis au 20e mois [*pẽ*], et d'une manière générale je n'ai ni dans mes notes ni dans ma mémoire trace de sourdes douces substituées, sauf pendant le temps d'essai dont il sera question plus loin, à des sourdes ou à des sonores dans des mots exclusivement fr.

Depuis le 14e mois *papa* est presque toujours articulé, tant en all. qu'en fr., avec des sourdes fortes non aspirées, ou munies d'une aspiration tellement faible que mon oreille ne la perçoit pas. Je ne saisis une aspiration dans les occl. all. qu'à partir du 21e mois ; je crois pouvoir affirmer qu'au moins beaucoup d'enfants allemands monoglottes dont les parents ont des sourdes aspirées n'émettent d'aspiration nettement perceptible à l'oreille qu'assez longtemps après les débuts du langage articulé conscient ; en tout cas une influence fr. paraîtra tout à fait invraisemblable à quiconque voudra se rappeler la situation respective des deux langues (§ 3).

Depuis le 21e mois *papa* est en général articulé idiomatiquement dans les deux langues. Cependant au 29e j'entends encore parfois deux *p* aspirés dans ce mot en phrase fr., et au moins à la fin de la deuxième année et au commence-

ment de la troisième les mots récemment acquis ont parfois pendant un certain **temps d'essai** des aspirées au lieu de sourdes non aspirées ou des sourdes douces au lieu de sourdes ou de sonores en fr., des sourdes non aspirées au lieu de sourdes aspirées en all. (ce dernier fait est très rare). Je répète que *papa* et généralement les noms propres ou les mots qui ont à peu près la même physionomie dans les deux langues constituent un cas à part. Pour les mots exclusivement fr. ou exclusivement all., le temps d'essai ne dépasse pas quelques semaines au plus. Louis a **deux jeux d'articulation**. Un mot nouveau peut donner lieu à une hésitation momentanée, être d'abord prononcé alternativement avec l'un ou l'autre des systèmes articulatoires ; ceci ne s'applique d'ailleurs, d'après mes notes et mes souvenirs, qu'aux qualités différentes des **occlusives**, trait phonétique à la fois essentiel et délicat. Au bout de quelque temps, quand l'emploi réitéré du mot a bien déterminé s'il va dans le casier *maman* ou dans le casier *papa*, l'articulation est fixée, le mot a pris place dans le casier voulu et n'en sort plus.

§ **9**. — Les polysyllabes fr. sont répétés avec un accent d'**intensité** correct sur la syllabe finale. L'all. a dès les débuts des disyllabes oxytons et paroxytons, ex. [*PạPá*], *danke* > [*dạ́ñə*], *Soldaten* > [*dạ́Tẹ*]. Un peu plus tard (je n'ai pas d'ex. avant le 15e mois) entrent dans le vocabulaire des composés à second terme lourd (voy. longue et fermée, ou dipht., ou voy. brève et ouverte suivie de plusieurs cons. dans la prononciation donnée). Ils sont répétés avec intensité au second terme ; si le premier est polysyllabique, il peut recevoir un accent secondaire. Je crois pouvoir affirmer que le même phénomène se présente chez des enfants allemands monoglottes. Au 16e mois je note [*ạmbạ́m*] < *Arm-*

band (le *coulant* ou rond de serviette dont Louis se fait un bracelet) à côté de [*tátẹ*] < *Tasche*, [*púbə*ʳ] < *Puder*, etc... *Armband* devient ensuite [*ąbánt*] (v. § 19 *ad finem*), et j'entends encore cette accentuation au 22ᵉ mois, mais à la fin du 20ᵉ il y avait déjà [*ái̯Təbàn*] < *Eisenbahn* (précédemment [*ài̯Təbán*]) à côté de [*ąpẹbái̯*] < *Apfelbrei* et de [*bindḗn*] < *hingehen* ; j'entends encore au 24ᵉ mois [*ąnsḗn*] < *ansehen* et au 30ᵉ [*àpfẹbrái̯*].

§ **10**. — Je prononce *pot*, *gigot*, *Pierrot*, etc... avec *o* moyen ou même ouvert. Au 24ᵉ mois je note [*ẹąọ́*] < *escargot*. Mais depuis le 40ᵉ mois les mots de ce type sont prononcés avec *o* fermé. Est-ce sous l'influence de l'all., qui n'a pas d'*o* ouverts toniques en finale absolue ? Je ne saurais le croire : les ex. de mots usités sont peu nombreux (*wo*, *froh*, *so*), et ne présentent pas de polysyllabes ; d'autre part nous sommes à une époque où la conscience du bilinguisme devient de plus en plus nette, ce n'est pas le moment d'un emprunt phonétique de langue à langue, puisque ce phénomène n'existait pas même dans les débuts, avant l'éveil de la conscience linguistique. Mais tous ces mots sont rarement employés, sauf *Pierrot*, nom d'un petit camarade : or *Pierrot* a été donné à Louis [*pyerọ́*] par Pierrot lui-même, par son père, qui est Parisien, et par la mère d'Addi, qui est Allemande et prononce un *o* fermé soit par habitude articulatoire nationale soit parce qu'elle reproduit la prononciation de Pierrot et de son père ; d'autre part sont très fréquemment employés *beau*, *veau*, *seau*, *chevaux*, *couteau*, *ciseaux*, *c'est beau*, *tête de veau* et autres mots ou groupes en [*-ọ́*]. Il s'agit donc d'un phénomène intérieur d'analogie.

§ **11**. — En résumé, on ne peut relever **aucun fait**

authentique et durable (stable) d'**influence phonétique** d'une langue sur l'autre. Celui par lequel je vais terminer me paraît authentique, mais n'est pas durable (stable).

A partir de la fin de la 2[e] année je remarque de temps en temps, d'abord assez souvent, puis de plus en plus rarement, et encore au 53[e] mois, mais alors à l'état tout à fait sporadique, une prononciation fermée de fr. [*e*, *œ*] suivis de *r* dans la même syllabe tonique, ex. [*vẹr*, *fyœ̣r*] < *vert*, *fleur*. Je ne crois pas à l'influence du fr. teinté de franco-provençal : les gens du peuple dans notre pays n'ont pas [-*ẹ́r*, -*œ̣́r*], mais seulement [*œ̣*] + *r* ouvrant une syllabe posttonique dans *heure* prononcé [*œ̣́rə*] et peut-être encore dans quelques mots de structure analogue ; Louis n'adopte pas en général les prononciations rustiques (v. § 2) ; il n'a du reste pas eu occasion d'entendre celle-ci quand il a commencé à dire [*vẹr*, *fyœ̣r*]. L'influence allemande ne me semble pas douteuse : [*ẹ*, *œ̣*] + *r* suivie ou non d'une autre cons. sont fréquents dans des mots que Louis entend et dit couramment, *mehr*, *sehr*, *Gewehr*, *kehrt*, *fährt*, *Pferd*, *hör*, *stört*, *gehört*, etc...

II

DÉVELOPPEMENT PHONÉTIQUE PARALLÈLE ET TENDANCES PHONÉTIQUES GÉNÉRALES SE MANIFESTANT DANS LES DEUX LANGUES

§ **12**. — Des **phonèmes** étant **acquis** ou **perdus** dans un système articulatoire, les phonèmes identiques ou correspondants de l'autre système sont sensiblement en même temps acquis ou perdus. Même **parallélisme** dans les **substitutions** de phonèmes.

Au début, *e* tonique en finale absolue était toujours ouvert, ex. all. *Tee* > [*tę̄*]. Au commencement du 16[e] mois j'entends fr. [*nẹ*] < *nez*, et quinze jours après all. [*tẹ̄*] < *Tee*; il est probable que la transformation de l'*e* de ce dernier mot est antérieure, mais je n'ai pas eu occasion de la constater plus tôt; dans les deux mots l' *e* est fermé; il est bref dans le mot fr., long dans le mot all.

Les occlusives vélopalatales, possédées au début dans les deux langues, ont été perdues dans les deux langues vers le 15[e] mois (v. au début du § 25).

Désormais fr. [*k*, *g*], all. [*k*, *K*, *g*] sont remplacés par fr. [*t*, *d*], all. [*t*, *T*, *d*], ex. fr. *sucre* > [*üt*], all. *kühl* > [*tüt*]; les ex. qui ne mettent pas en jeu des faits d'assimilation (§ 13) sont rares. Mais au bout de plusieurs mois Louis n'est plus satisfait par cette approximation. Sentant que les phonèmes répétés ne sont pas semblables aux phonèmes donnés, et ne réussissant pas d'autre part à produire ceux-ci, il les supprime purement et simplement à l'initiale, et en corps de mot il marque par un bref arrêt du souffle

la place que ces phonèmes occupent dans les mots qu'il entend. Cette modification s'accomplit au 24e mois et affecte simultanément les deux langues : je note au 24e all. *Kuh* > [*ū*], fr. *quai* > [*ẹ*], et de même pour les occl. données combinées avec *r*, *l*, all. *gross* > [*ọ̄t*], fr. *clef* > [*ẹ*], au 28e all. et fr. [*ạfẹ́*] « café », all. *kalt*, *Packet* > [*ạyt*, *pạǰẹ́t*]. fr. *cave*, *baguette* > [*av*, *bạǰét*]. Au 40e mois seulement est obtenue la série vélopalatale, à peu près simultanément dans les deux langues. V. §§ 26, 27.

De même *l* est dans les deux langues répétée [*y*] ou un phonème intermédiaire, le même dans les deux langues : au 30e mois all. [*bạy*] < *Ball*, [*yọyọ́*] < *Lolo* (hypocoristique de *Louis*), fr. [*yạ*] < *là*. Au 24e mois all. [*tiç*] < *Tisch* comme fr. [*vạç*] < *vache* (3e semaine), all. [*ạnsẹ́n*] < *ansehen* comme fr. [*ạsẹ́*] < *cassé* (4e semaine).

Semblablement, si des **groupes** de consonnes sont **simplifiés**, ils le sont de la même façon dans les deux langues. Ainsi au 16e mois *-rm-* dans all. *Armband* est simplifié comme *-rt-* dans fr. *porte* : [*ạmbạ́m*, *pọp*].

§ **13**. — Ces deux derniers exemples mettent d'autre part en jeu des faits d'**assimilation** qui sont les mêmes dans les deux langues.

Dès les débuts j'avais remarqué une tendance à assimiler à la consonne initiale de la syllabe tonique d'un mot la consonne finale de cette même syllabe ou la consonne initiale d'une syllabe posttonique : all. *danke* est d'abord [*dạ́ṅə*] (13e mois), lequel alterne au 14e mois avec [*dạ́ṅ kẹ́*] prononcé comme deux mots séparés, puis devient peu après [*dạ́nə*], où l'ancienne nasale vélaire est remplacée par sa correspondante dentale (assimilation au *d* initial) ; à la fin du 13e mois all. [*bạm*] et [*bạmbạ́m*] « chemin de fer, train, locomotive » < *Bahn* ; je n'ai pas d'ex. fr. pour

ces débuts, parce qu'alors le vocabulaire all. a seul quelque étendue. Cette tendance se manifeste très fréquemment chez les enfants. Chez Louis elle se cristallise pendant à peu près tout le 15[e] mois en une véritable loi phonétique à laquelle aucun mot n'échappe. Il est probable que cette cristallisation existait déjà auparavant, mais l'indigence du vocabulaire ne permettait pas de constater des ex. un peu nombreux, et l'enfant ne répétait pas assez volontiers des mots nouveaux pour qu'une expérience probante pût être entreprise. Mais au 15[e] mois j'ai pu donner en fr. et faire donner en all. une série de mots qui permet d'établir les formules suivantes :

Occlusive ou nasale explosive en syllabe tonique assimile consonne implosive en syllabe tonique ou consonne en position quelconque dans une syllabe atone. En syllabe posttonique Louis ne sait pas produire d'autre implosive qu'une ʳ non vibrée qui est une sorte de résonance vocalique prolongeant un [ə] posttonique ; ce phonème très effacé et de nature à peine consonantique reste tel quel. En syllabe prétonique je n'ai pas d'ex. de cons. implosive autre que *Armband* > [*ạmbám*], où *-m-* < *-rm-* est déjà de même organe que le *b* explosif de la syllabe tonique.

Le phonème induit prend le point d'articulation du phonème inducteur, mais garde son mode d'articulation propre. Ainsi une nasale labiale induite par une occl. dentale devient nasale dentale, $m \times d = n$, ex. fr. *dame* > [$_*$*dạm* > *dạn*], une occl. dentale sonore induite par une occl. labiale sourde devient occl. labiale sonore, $d \times p = b$, ex. all. *Puder* > [$_*$*púdəʳ* > *púbəʳ*].

Voici maintenant des exemples, dans lesquels je note par $_*$ les phases dépourvues de durée [1], par ? les substituts

1. Grammont, p. 66 : « Aucune des phases intermédiaires que nous supposons n'a jamais été prononcée ». Ainsi *patte*, *Brot*, etc... ont été

problématiques de phonèmes donnés que l'enfant n'est pas encore parvenu à répéter.

En syllabe tonique.

Occl. inductrices : fr. *patte* > [**pạt* > *pạp*], *porte* > [**pọt* > *pọp*], *botte* > [** bọt* > *bọp*], all. *kaput* > [** ?ạpút* > *pạpúp*], *Bad* > [** bạt* > *bạp*], *Brot* > [** bọt* > *bọp*], fr. *tape* > [** tạp* > *tạt*], all. *Topf* > [**tọp* > *tọt*], fr. *panne* > [** pạn* > *pạm*], all. *Armband* > [** ạmbán* > *ạmbám*], fr. *dame* > [**dạm* > *dạn*], all. *Spatz* > [**pạ?* > *pạp*], *Buch* > [**bu?* > *bup*], fr. *utile* > [**üti ?* > *ütít*], *tache* > [**tạ ?* > *tạt*].

Nasale inductrice : all. *Mann* > [**mạn* > *mạm*].

En syllabe posttonique : all. *Puder* > [**púdəʳ* > *púbəʳ*], *Tasche* > [**tạ́?ẹ* > *tạ́tẹ*]; pour *danke* v. §§ 16, 43.

En syllabe prétonique : all. *kaput* > [** ?ạpút* > *pạpúp*]; fr. *gâteau* > [** ?ạtẹ́* > *tạtẹ́*] : le *t*- initial, sourd, et non *d*- sonore comme était sonore le *g*- donné, doit provenir du sentiment de redoublement, cf. [*bạbọ́p*] au § 18.

§ **14**. — M. Wundt dit que l'assimilation progressive domine chez les enfants (t. I, p. 301, 302). Je n'ai aucune raison de révoquer cette assertion en doute, mais c'est un simple énoncé de fait, sans explication. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une tendance générale à faire induire la fin

répétés immédiatement [*pạp*, *bọp*], etc... « Mais nous avons cru qu'il était bon d'analyser..... en nous appuyant sur l'ensemble de la prononciation de notre sujet » pour que la juxtaposition du mot donné et du mot répété ne semble pas une énigme, spécialement dans les cas délicats. « Il y a de même dans l'évolution des langues historiquement attestées quantité de phases intermédiaires que nous sommes obligés de supposer pour l'explication des produits et qui évidemment n'ont jamais eu d'existence réelle. Nous les avons appelées autrefois *phases dépourvues de durée* (MSL, t. x, p. 171) ». Cf. § 17.

d'un mot par le commencement : la tendance inverse paraît bien plus naturelle, la pensée allant plus vite que la parole.

« Dans la prononciation des séries phonétiques (mots, phrases) il y a nécessairement..... une succession de mouvements articulatoires, mais pour le sujet parlant, au moment où il commence un mot ou une phrase, l'ensemble existe déjà dans l'esprit à l'état conscient comme une représentation d'ensemble du son et du sens : il y a en même temps l'aperception du son et du sens dans un acte simultané et unique » (Brugmann, p. 40-42).

« L'attention est en avance sur les organes vocaux. Tous les phonèmes ont été préparés par l'esprit avant d'être prononcés, mais pendant que les organes vocaux expriment le commencement d'un mot l'attention est déjà portée sur la fin » (Grammont, *Dissim.*, p. 184). De là vient p. ex. que « de deux phonèmes intervocaliques c'est le premier qui est dissimilé :.... it. *veleno* < lat. *uenenum*,..... mha. *enelende* < vha. *elilendi*..... » (*ibid.*, p. 79-86, avec nombre d'autres ex. dans diverses langues indo-européennes).

Si l'assimilation enfantine est en général progressive, c'est, je crois, par application de la loi qui domine l'assimilation comme la dissimilation, la *loi du plus fort*, suivant la frappante expression de M. Grammont (*Dissim.*, p. 186). Spécialement, si chez Louis elle est progressive dans les monosyllabes tels que [**tạp* > *tạt*], c'est que l'explosive est plus forte que l'implosive : il y a là une tendance générale (humaine), qui se manifeste par la débilité des consonnes finales dans des langues aussi différentes que le latin, l'anglais et l'annamite, où les explosives initiales de mot peuvent se maintenir avec leurs trois phases bien nettes de tension, tenue et détente (pour les occl., implosion, occlusion et explosion), tandis que les implosives finales de mot

peuvent se réduire plus ou moins à la première phase, tension (pour les occl., implosion [1]).

M. Meringer a observé que l'explosive est mieux répétée par l'enfant que l'implosive, laquelle peut être purement et simplement laissée de côté (p. 215, 216). Chez Louis l'assimilation est au contraire régressive dans les polysyllabes oxytons, ex. *kaput* > [* *ʔạpút* > *pạpúp*] et (§ 18) *Jakob* > [*bạbǫ́p, wạbǫ́p*], tandis qu'elle est progressive dans les paroxytons, ex. *Puder* > [**púdeʳ* > *púbəʳ*] : l'explosive de la syllabe tonique (*p* dans *kaput, Puder*) est plus forte que l'explosive de la syllabe prétonique (*k* dans *kàput*) ou posttonique (*d* dans *Puder*) ; dans *kaput, p* explosif en syllabe tonique assimile régressivement *k* explosif en syllabe prétonique et progressivement *t* implosif en syllabe tonique. Cf. encore l'observation de M. Grammont sur certaines formules de dissimilation : si les formules en question « sont toujours régressives, ce n'est pas par nature, mais grâce au hasard de la position respective des phonèmes dissimilant et dissimilé » (*Dissim.*, p. 65, 66). Ex. nombreux d'assimilations dans Stern, p. 291-296, mais mal expliqués, et en confondant parfois *assimilation* et *analogie*.

§ **15**. — Quand un peu plus tard Louis parvient à articuler un groupe implosif nasale + occl., le groupe tout entier est assimilé : entendant *Armband* [*-bạnt*], il complète en [*ạmbámp*] son ancien [*ạmbám*] et, fier de ce perfection-

1. Réduction de lat. *-m*, *-s* dès l'époque républicaine, tandis que *m-*, *s-* persistent jusque dans les langues romanes. Prononciation de *b-* comparée à celle de *c-* dans un mot angl. tel que *cab*. « Les consonnes finales sont en annamite uniquement implosives..... les consonnes initiales sont caractérisées par la netteté et la dureté de l'attaque et par la tension extrême des muscles pendant toute leur durée » (Grammont, BSL, t. XVIII, p. CXLIX).

nement, il fait retentir le *p* final avec une explosion formidable ; mais par contre il dissimile presque immédiatement l'implosive en syllabe atone *m* par le groupe *mp* implosif en syllabe tonique (dissim. 1) : [*ạbạ́mp*].

Outre ses occlusives et ses nasales Louis possède les consonnes [*v*, *w*, *y*, *h*].

Par sa nature nettement consonantique, [*v*] semble *a priori* propre à jouer le rôle d'inducteur. Mais son articulation est moins ferme que celle des occlusives ou des nasales (qui dans un certain sens sont également des occlusives, leur articulation comportant une fermeture complète du canal buccal). Aussi, quand je dis *vite*, au commencement du 15ᵉ mois, Louis ne veut pas répéter ce mot, probablement parce qu'il lui vient en même temps sur les lèvres deux formes entre lesquelles il ne sait pas choisir, [**vit*] reproduction pure et simple du mot entendu et [**vip*] assimilé. Ce n'est que vers la fin du mois qu'il se décide à dire all. [*vạ́bẹ* < * *vạ́?ẹ*] < *Wagen*, au mois suivant [*vạm* < **vạn*] < *wann* (v. § 19).

Il ne faut pas abuser de l'attention des enfants en prolongeant ou en multipliant outre mesure des expériences auxquelles ils finissent par ne plus vouloir se prêter. M. Grammont recommande avec raison de ne donner en principe qu'un mot à la fois et d'attendre que ce mot soit *digéré* pour en donner d'autres (p. 63). Il résulte de cela qu'on doit souvent se contenter de résultats incomplets : quand un mot est bien *digéré* et qu'on voudrait en donner un nouveau, il peut arriver que la loi phonétique dont on recherche l'action se soit évanouie dans l'intervalle ; cf. [*kọtŭ́k*], etc..., au § 17.

C'est ainsi que je n'ai pas donné fr. *ouate*, *ouest*, etc..., donné fr. *yeuse* ou fait donner all. *Jagd*, *jung*, etc..., ou des combinaisons créées de toutes pièces pour mesurer la

force inductive de [*w*] et de [*y*]. Je ne sais si *ouate*, *ouest* auraient été répétés sans assimilation [**wạt*, **wet*] ou avec assimilation [**wạp*, **wep*]; pour les mots en [*y*-] l'assimilation paraît à première vue impossible, Louis ne possédant à l'époque considérée ni occl. ni nasales articulées dans la région de [*y*]. D'une manière générale, [*w*] et [*y*] semblent trop près des voyelles par toutes les conditions de leur articulation pour entrer avec un rôle actif dans un jeu d'assimilations consonantiques. Pour [*y*] induit, v. § 18.

Pour *h* j'ai all. *heiss* [*hạis*] > [*hạit*]. Pourquoi pas [**hạih*]? parce que *h* n'a pas une force inductive suffisante; pourquoi pas [**tạit*]? parce que *h* et *t* ont trop peu de points communs pour pouvoir réagir l'un sur l'autre: *t* est une occl. à l'articulation nette et ferme; *h* est un souffle sourd très ouvert, avec point d'articulation mal déterminé, c'est à peine une consonne.

§ **16**. — Fr. [*k*, *g*], all. [*k*, *K*, *g*] ont été perdus vers le 15ᵉ mois et remplacés par fr. [*t*, *d*], all. [*t*, *T*, *d*]. Cependant il en a subsisté un souvenir plus ou moins effacé: au commencement du 16ᵉ mois j'entends encore fr. [^{g}*iyạ́*] (v. § 25). Au commencement du 15ᵉ mois all. *danke* est encore quelquefois [*dạ́nə*] (v. au début du § 13), mais bientôt s'établit une forme définitive [*dạ́ntẹ*]; le mot *danke* est fréquemment donné et par conséquent exposé à de fréquentes réfections. A ce moment all. *́ e* [*́ ə*] est répété [*́ ẹ*] (*́ er* [*́ r*] > [*́ ə'*]); pour le reste du mot l'assimilation peut être hors de cause, [*dạ́ntẹ*] peut sortir directement de *danke* [*dạ́ṅkə*] par substitution des dentales [*n*, *t*] aux vélaires [*ṅ*, *k*]. Il semble de même que [*tétẹ*] puisse remonter directement à *Kette*, [*tạ́nẹ*] à *Kanne*, [*tǘtẹ*] à *Küche* par [**tǘʔẹ*], [*tǘt*] à *kühl* par [**tǘʔ*] Mais fr. *came* >

[pạm], et non [*tạm > *tạn] comme *dame* > [*dạm > dạn]. Donc Louis sent qu'il ne répète pas exactement les occl. vélopalatales en produisant des dentales. En entendant *came* il se représente [ạ] et *m*, phonèmes qu'il possède, et un phonème qu'il ne sait pas reproduire tel quel, mais où il sent une vive détente comparable à celle de *p* ou de *t* qu'il sait articuler. La tendance à assimiler domine son articulation. Son attention se détourne de ce [k] mystérieux dont il ne retient que le caractère de vive détente et s'attache à *m*, qui devient inducteur, d'où **assimilation renversée,** un phonème substitué n'ayant pas la netteté, la force suffisante pour jouer le rôle d'inducteur agissant sur un phonème exactement répété : *nasale labiale implosive en syllabe tonique labialise occlusive à point d'articulation indéterminé explosive en syllabe tonique.* Aussi longue est l'explication, aussi rapide est le jeu des associations des représentations auditives et articulatoires : il ne s'écoule pas de temps appréciable entre l'émission de *came* par moi et l'émission de [pạm] par Louis.

Le procès peut donc être schématisé *came* > [*?ạm > pạm]. De même la meilleure interprétation du traitement de *danke* [dạ́ṅkə] est, je crois, l'application des formules du § 13, soit *dan-* [dạ́ṅ-] > [*dạ́?- > dạ́n-] comme plus haut fr. *dame* > [*dạm > dạn], ˗*ke* > [*˗?ẹ > ˗tẹ] comme plus haut ˗*der* > [*˗də^r > ˗bə^r] dans all. *Puder* > [púbə^r] ; de même je vois dans le traitement de *Kette* et de *Kanne* une assimilation renversée d'explosive en syllabe tonique par explosive en syllabe atone, soit *Kette* > [*?étẹ > tétẹ], *Kanne* > [*?ạ́nẹ > tạ́nẹ]. Pour *Küche* et *kühl* je n'ai pas d'opinion particulièrement probable, n'ayant pu noter quels phonèmes Louis substituait à [ç] intervocalique et à *l* finale ; je crois me souvenir qu'au 15e mois ces phonèmes ne se sont pas présentés en dehors de mots justi-

ciables d'assimilation ; ce n'est qu'au 16ᵉ (v. § 25 *ad finem*) que j'ai noté all. *Ball* > [*bạy*].

Packet > [*pạpép*]. La phase dépourvue de durée est [*pạ?ét*], dont on attendrait [* *tạtét*] avec assimilation renversée [-*?ét* > -*tét*] comme plus haut [*?ạm* > *pạm*] et extension à la syllabe prétonique comme au § 13 *in fine* pour all. *kaput* et fr. *gâteau*. Je ne crois pas que le *p*- initial, explosif en syllabe atone, soit en principe plus fort que le -*t* final, implosif en syllabe tonique, mais deux facteurs peuvent avoir provoqué cette propagation de *p*- : le sentiment du redoublement (cf. le traitement de *gâteau*, § 13 *in fine*) ; l'analogie de structure avec le mot très usité [*pạpúp*] < *kaput* (cf. au § 69 *tabouret* > [*tãburé*] sous l'influence de *tambour*).

Café > [*?ạpẹ́*] ; -*p*-, substitut de -*f*-, n'a pas assez de force inductive pour assimiler *?*-, et le mot ne devient pas [**pạpẹ́*] comme *kaput*, où -*p*- est exactement répété, devient [*pạpúp*] ; *?*- tiraillé entre deux tendances contraires, substitution de [*t*] à [*k*] ou assimilation au *p* de la syllabe tonique, tombe purement et simplement, et le mot se fixe sous la forme [*ạpẹ́*]. Cf. § 26 (24ᵉ mois).

§ **17**. — Ces observations me semblent s'éclairer singulièrement par la comparaison avec celles que M. Grammont avait déjà faites sur la faiblesse particulière des substituts, spécialement en matière de phénomènes d'induction (assimilations et dissimilations), et sur la cause de cette faiblesse, le sentiment très net chez l'enfant qu'il ne répète pas exactement les phonèmes donnés : « [*kupẹ́*] « souper ». Du moment que l'enfant disait *t* pour *s*, on devait attendre [**tupẹ́*]. Un *t*, n'ayant pas le même point d'articulation qu'un *p*, ne peut pas être dissimilé par lui à ce point de vue ; la dissimilation n'agit que sur des éléments communs ».

Le sujet dissimilerait l'un des deux *p* ou *t* dans un groupe tel que [**pupę́*] ou [**tutę́*]; cf. plus loin *du sucre* > [*kǫtük*]. « L'origine du [*k*] est donc à chercher ailleurs. Ce *t* que nous supposons, qui n'a jamais eu d'existence réelle [1], représente déjà, puisqu'il remplace un *s*, une première modification, qui l'a laissé faible et particulièrement apte à en subir une nouvelle. C'est pourquoi il est remplacé instantanément par un [*k*], c'est-à-dire par une occlusive susceptible de s'articuler dans la région du voile du palais comme la voyelle [*u*] qui doit suivre. C'est une sorte d'assimilation ou accommodation de la consonne avec la voyelle relativement au point d'articulation ». Ici [*k*] convient à la voyelle en contact ; *p* dans [*pam̥*] < *came* (§ 16) convient à la consonne inductrice *-m*. « Dans la forme [*kǫtük*]..... il est fort probable que le changement de timbre de la première voyelle a d'une manière analogue favorisé la dissimilation de *t* — *t* en *k* — *t*. M. Meillet a montré (MSL, t. VIII, p. 287) que tout changement phonétique rend le phonème qui l'a subi particulièrement propre à subir des modifications ultérieures » (Grammont, p. 72).

Dans le langage de Robert *du sucre* devient [$_*$*dütük*], puis par assimilation de *d* à *t* [$_*$*tütük*], puis par dissimilation vocalique [$_*$*tǫtük*], puis par dissimilation du premier *t* par le second et influence de la voyelle vélaire suivante [*kǫtük*]. C'est le seul ex. qui se soit présenté ; les circonstances n'ont pas permis d'en produire d'autres, ces phénomènes d'assimilation et de dissimilation n'ayant eu qu'une durée très brève ; [*tętę́*] « sein de nourrice » et [*tętę́*] « chercher » sont restés intacts, à cause du sentiment de redoublement. « Certes, une forme [$_*$*tütük*] ne pouvait manquer de donner

1. Aussi, avec les procédés graphiques que j'emploie ici, je schématiserais la filière ainsi : *souper* > [$_*$? *upę́* > *kupę́*].

lieu au sentiment du redoublement ; mais on ne doit pas oublier que ce [*tütůk*] n'est qu'une phase intermédiaire qui n'a jamais eu d'existence réelle, et dans laquelle les deux premières consonnes avaient déjà subi une modification. Car il ne faut pas croire que si l'enfant avait prononcé [* *tütůk*] pour *du sucre* c'est qu'il aurait entendu [*tütůk*] : l'enfant entend exactement, autant qu'on peut s'en rendre compte, mais il y a des sons qu'il est incapable de reproduire tels quels. La preuve que ce sont les organes émetteurs de sons qui sont en défaut, beaucoup plutôt que les organes récepteurs, l'oreille, nous est fournie par les divers substituts qui apparaissent parfois à la place d'un même son : ainsi l'on verra plus loin » (observations sur Geneviève) « [*ẹpínạ*] à côté de [*ẹtínạ*] pour *-éphine* » (dans le nom propre *Joséphine*) ; « ce sont évidemment là pour l'enfant deux approximations différentes, deux essais de reproduction d'un modèle qu'il n'atteint pas. Voilà pourquoi *tutu*, dont nous parlions tout à l'heure [1] et que la dissimilation vocalique aurait certainement transformé en [**tọtü*], n'aurait probablement pas évolué jusqu'en [**kọtü*], car ses deux *t*, faisant partie du modèle, étaient forts et résistants. Mais voilà aussi pourquoi *du sucre* ne pouvait pas s'arrêter à [*tütůk*] ni à [*tọtůk*], mais devait, grâce à l'action dissimilante exercée par le second *t* sur le premier, passer directement à [*kọtůk*] » (Grammont, p. 67, 68).

§ **18**. — Un cas assez curieux est celui de *Jakob* (Louis aime beaucoup et réclame souvent les histoires du petit Jakob que raconte sa mère). Il me paraît bien illustrer la

1. P. 66 : M. Grammont se proposait de donner le mot *tutu* après *digestion* du groupe *du sucre* ; à ce moment il a été obligé de s'absenter quelque temps, et à son retour les phénomènes de dissimilation avaient cessé.

finesse d'oreille que j'ai prêtée à mon fils dans mon explication de *came* > [*pąm*] (§ 16) et que M. Grammont attribue très justement d'une manière générale à tous les enfants bien constitués. Au 8e jour du 15e mois j'entends [*yąbǫ́p*] et [*bąbǫ́p*] ; cette dernière forme devient vite la seule employée. Voici comment je m'explique le procès. La syllabe *-kob* [*-kǫ́p*] devient [* *-pǫ́p*] par assimilation renversée de [* - *? ǫ́p*]. Le [*y*] initial est tantôt laissé tel quel, comme une sorte de voyelle ne prenant pas part au jeu des inductions consonantiques, [**yąpǫ́p*], tantôt assimilé, d'où occl. labiale comme *p* inducteur, sonore comme [*y*] induit, [**bąpǫ́p*], dont une nouvelle assimilation due au sentiment du redoublement fait [*bąbǫ́p*], sur lequel se modèle [*yąbǫ́p*]; cette assimilation ne s'étend pas au *p* final, parce que la prononciation all. n'admet en fin de mot que des occl. sourdes. Quand la prononciation [*bąbǫ́p*] est établie, Louis, la comparant avec la prononciation de sa mère, [*yąkǫ́p*], sent une discordance entre son occlusive initiale et la spirante de sa mère : il cherche dans la région d'articulation des consonnes qu'il émet pour ce mot quelque chose qui ait la fluidité de [*y*], et trouve [*w*] qui est en effet, de tous les phonèmes qu'il possède, le plus satisfaisant : à la fin du 16e mois j'entends [*wąbǫ́p*]. Mais cette solution a dû être trouvée bien avant le moment où j'en constate l'adoption : en effet, comme on va le voir tout à l'heure, les assimilations de ce type cessent de se produire à partir du commencement du 16e mois. Du reste [*wąbǫ́p*] n'a qu'une existence éphémère, étant bientôt supplanté par [*bąbǫ́p*], forme adoptée par la mère comme particulièrement plaisante : [*bąbǫ́p*] est désormais un mot du vocabulaire all. et fr. de toute la famille, et désigne d'une part le petit Jakob de l'histoire, d'autre part les clowns de cirque et généralement tous les gens qui se signalent par des vêtements ou des gestes excentriques.

§ **19.** — Le cerveau d'un enfant qui apprend à parler est comme un microcosme linguistique où en quelques semaines, parfois en quelques jours, peuvent se déterminer des évolutions dont l'équivalent chez une communauté linguistique, chez un peuple, a parfois demandé des siècles pour s'accomplir. Dès le commencement du 16e mois la comparaison constante entre les phonèmes émis et les phonèmes entendus amène l'ébranlement du système d'assimilations dont j'avais pu constater la cohésion pendant le mois précédent. Les trois premières semaines sont une période hésitante pendant laquelle les mots anciens sont tantôt maintenus, tantôt refaits, les mots nouveaux présentent tantôt des phonèmes assimilés, tantôt des phonèmes répétés tels qu'ils ont été donnés :

Mots anciens. A [*pọp*] < *porte* est substitué [*pọ^{o}t*] ; le fait qu'une résonance de nature mal déterminée ^{o} s'insère entre la voy. tonique et la cons. implosive a son importance : un groupe [- ^{o}*t* < -*rt*] peut résister à l'assimilation plus que la cons. simple de la phase sans durée [$_{*}$*pọt*] d'où sortait le [*pọp*] antérieur. A l'ancien [*pạp*] < *patte* fait maintenant concurrence [*pạt*]. All. *Mann*, *Bett* ne sont plus répétés [*mạm*, *bep*], mais [*mạn*, *bet*]. All. *Bad* > [*bạp*] employé dans le sens de « baignoire » : le 15, voyant une baignoire, Louis dit [*bạp*]; le 16, entendant sa mère dire « der Kleine nimmt jetzt sein *Bad* [1] », il répète [*bặt*] au sens de « bain » ; on remarquera d'autre part la différence des voyelles.

Mots nouveaux. All. *wann* est assimilé, [*vạm*] ; *Buch* > [*bu^{p}*] et [*bu^{b}*] ; *zahm* > [^{o}*ạm*] : le [*c*] initial du mot all. n'est pas traité comme le sera plus tard le [*c*] final de *Spatz*, l'enfant met à la place une résonance mal déterminée ^{o}, qui n'est ni inductrice ni induite, de sorte qu'on n'a ni

1. « Le petit va maintenant prendre son bain ».

p. ex. [*$_{*}$lạm > *lạn*], ni p. ex. [$_{*}$*?ạm < *pạm*] comme plus haut pour fr. *came* (§ 16). Fr. *poche* est encore assimilé, [*pọp*], probablement parce que Louis ne dispose d'aucun phonème voisin de [*š*]; *bec* > [*bet*], avec [*t*] substitut de [*k*], et non [**bep*] avec assimilation.

A partir du 20 les mots nouveaux ne subissent plus d'assimilation si leurs éléments précédemment inductibles sont des phonèmes que Louis possède : all. *Mantel* > [*mạ́ntẹ*], et non [**mạ́mpẹ*] ; le mot *Spatz* donné seul est répété [*pạt*], mais quand la mère demande « bist du unser süsser..... ? » Louis complète la phrase en disant [*pạp*], qui se maintient dans ce sens de « petit moineau chéri » d'autant mieux que la mère adopte cette forme et p. ex. dit « mein süsser Papp » au moins aussi souvent que « mein süsser Spatz ». La plupart des mots anciens présentant les mêmes conditions phonétiques que les mots nouveaux sont refaits, ex. [*ạbạ́nt*] au lieu de l'ancien [*ạbạ́mp*] < *Armband*. Mais l'induction peut continuer à affecter les mots contenant des phonèmes que Louis ne possède pas : postérieurement à la fin du 16e mois entrent dans le vocabulaire all. [*bọ́p* < $_{*}$*bọ́ ?*] < *Bock*, [*vạ́bẹ* < $_{*}$*vạ́ ?ẹ*] < *Wagen*, [*vạ́Pə* < $_{*}$*vạ́ ?ə*] < *Wasser* [*vạ́Sṛ*], dont je constate encore l'usage au 18e mois et qui ont duré encore assez longtemps après ; vers la fin du 23e mois j'entends [*ạpút*] < *kaput*, mais cette forme est bientôt abandonnée pour reprendre l'ancien [*pạpúp*] (v. § 13 *in fine*), qui, adopté par la famille comme amusant, demeure seul en usage et subsiste encore deux ans environ, jusqu'à l'acquisition des occl. vélopalatales qui permet la répétition exacte [*kạpút*] ; à la même époque [*pạpẹ́t*] < *Packet* remplace l'ancien [*pạpẹ́p*] (v. § 16 *in fine*) par rectification de la voy. tonique et de la cons. finale, l'élément non possédé [*k*] restant rendu par le *p* qui provient de l'ancien [*pạpẹ́p*].

§ 20. — Je suis entré dans quelques détails sur ces inductions parce que, malgré l'imperfection des exemples et l'incertitude de certaines conclusions fondées sur des exemples rares et un peu ambigus — on ne peut pas interroger un enfant à loisir et complètement, comme on fait une enquête linguistique sur des témoins adultes dont le langage est constant et la faculté d'attention étendue —, les faits notés me semblent illustrer d'une manière intéressante la constance des lois phonétiques et aussi l'extrême complexité et subtilité des conditions de leur fonctionnement, conditions dont l'analyse n'est possible que pour qui possède à fond la structure du langage qu'il veut étudier : tout linguiste reconnaît « l'impossibilité où l'on est de rien expliquer sans poser une doctrine qui embrasse tous les faits » (Meillet, p. 470). « Lorsqu'un changement phonétique est donné, il convient d'abord d'en analyser la nature physiologique, puis de déterminer la tendance qui l'a produit. Si la tendance en question est une tendance générale, il suffira de rapporter le phénomène aux possibilités fournies par l'expérience, les tendances générales du langage » (humain) « ayant été au préalable et une fois pour toutes classées et cataloguées. Si au contraire il s'agit d'une tendance particulière » (non humaine, spéciale à une langue déterminée), « la tâche sera un peu différente, mais aussi épineuse : elle exigera une connaissance minutieuse du système articulatoire de la langue où le changement s'est produit et supposera en outre que le linguiste a déterminé à l'avance l'évolution de ce même système et s'est rendu capable, pour ainsi parler, d'en tracer la courbe. Il faudra en effet rattacher le phénomène nouveau à l'ensemble des phénomènes attestés dans la même langue. Mais le plus souvent les deux tâches précédentes devront se combiner, car il n'y a presque pas de changement qui ne résulte de la rencontre de deux

ou plusieurs tendances, tantôt en accord, tantôt en conflit. Dans tous les cas, la loi phonétique se trouvera, pour ainsi dire, élargie dans l'espace et dans le temps; elle devra embrasser la plus grande somme possible de matière et contenir en elle-même des éclaircissements sur la nature et la cause des phénomènes qu'elle a la prétention de formuler. Le linguiste s'habituera ainsi à dégager les causes des phénomènes et à ramener toujours les faits particuliers aux lois générales, ce qui doit être l'objet de toute science et la préoccupation de tout savant » (conclusion des *Réflexions sur les lois phonétiques* de M. Vendryes, dans *Mél. Meillet*, p. 130, 131).

M. Grammont a pu déterminer les lois de la dissimilation et de l'assimilation chez un de ses enfants avec une précision qui ne se rencontre pas ici au même degré, d'abord sans doute parce qu'il est meilleur observateur que moi, puis aussi parce que son attention, portant sur un enfant monoglotte, était moins diversement sollicitée que la mienne. Il a relevé la constance parfaite, chez un enfant donné à une époque donnée, des lois qui régissent la dissimilation et l'assimilation comme de celles qui régissent la substitution des phonèmes répétés aux phonèmes donnés. Dans tout son apprentissage de la parole l'enfant « n'est pas le tireur maladroit qui frappe à l'aventure, c'est un bon tireur qui ne dispose que d'une arme défectueuse ou mal pointée et qui touche toujours au même endroit jusqu'à ce qu'il ait rectifié son tir » (p. 62).

On a déjà vu que le mien, de lui-même, cherche très fréquemment à *rectifier son tir* et que souvent il y parvient assez heureusement. J'ai déjà noté que chez lui comme chez beaucoup d'enfants précédemment observés il peut y avoir, et parfois pendant un temps assez long, soit concurrence — généralement dans des acceptions distinctes — de

deux formes d'âge différent (ex. [*páp*] et [*pat*], [*bap*] et [*bāt*], § 19) ou mêmes simultanées (ex. [*yabóp*] et [*babóp*], § 18), soit persistance d'une forme de mot très usité après extinction de la loi phonétique dont elle procédait (ex. [*váPə*], § 19 *in fine*), soit triomphe, sur une forme récente et plus conforme au modèle donné, d'une forme ancienne adoptée par l'entourage que l'enfant cherche toujours à imiter (ex. [*babóp, papúp*], §§ 18, 19 *in fine*, et cf. Meringer, p. 201, la petite *Vika* répétant d'abord son nom *Ditta*, puis prononçant correctement au 20ᵉ mois *Vika* pour reprendre ensuite son ancien *Ditta*) ; on trouvera d'autres exemples aux §§ 26 et 27. Tous les linguistes feront d'eux-mêmes le rapprochement avec l'existence, dans toutes les langues, de *couches* d'âge différent, mots populaires, mots mi-savants, mots savants, ou, plus généralement, d'éléments qui ne présentent pas le même développement phonétique.

M. Grammont (p. 70) avait déjà noté avec beaucoup de précision des faits analogues chez son fils Robert, spécialement dans la « période où l'enfant garde encore tous les mots dans lesquels il a fait des dissimilations nasales, mais n'en crée plus de nouvelles. Alors [*pęti*] apparaît concurremment avec [*męni*], puis élimine peu à peu cette dernière forme en attendant d'être remplacé à son tour par [*męti*], puis [*męsi*] et en définitive *merci*. C'est à la même période qu'appartient [*bulę*] « mouillé » ; un mois plutôt « mouillé » serait devenu [**muńę*]. Pour les mots qui contiennent une consonne nasale et une consonne orale, il y a trois phases bien nettes : 1° la consonne orale s'assimile à la nasale, [*męni*] « merci » ; 2° il s'établit une sorte de lutte entre la consonne orale et la nasale ; cette dernière n'est plus de force à s'assimiler sa rivale, elle succombe même à son tour et s'assimile à la consonne orale en perdant sa nasalité et à l'occasion sa sonorité, [*pęti*] « merci » ; 3° consonnes

orales et nasales ont fait la paix et restent chacune dans leur domaine avec les qualités qui leur sont propres, [*męti*] « merci ». La première phase a duré environ deux mois, la seconde ne s'est établie qu'après une lutte d'au moins huit jours avec la première, et au bout de trois semaines d'existence indépendante elle a cédé la place à la troisième, qui est le début de la prononciation correcte ».

§ **21**. — Dans toute l'activité linguistique de Louis je n'ai observé que deux cas de **dissimilation** : au 16e mois [*ąbą́mp* < *ąmbą́mp*] (diss. I, v. au début du § 15) ; vers la fin de la quatrième année all. *Banane* > [*bąną̄də*] et fr. *banane* > [*bąną́d*] ; la forme fr. peut avoir deux sources : dissim. XIV renversée à la pause, le mot étant fréquemment employé en fin de phrase (la dissim. XIV directe, intervocalique par implosive, donnerait [**bądą́n*]) ; influence de mots fr. très usités comme *salade*, *marmelade*, *pommade* ; [*bąną̄də*] est une dissimilation renversée (la dissim. XVII directe, intervocalique par intervocalique suivante, donnerait [**bądą̄nə*]) sous l'influence de all. *Marmelade* (assez usité), *Pomade* et peut-être aussi de la forme fr. [*bąną́d*].

III

LE BILINGUISME A-T-IL RETARDÉ L'ACQUISITION D'UNE PRONONCIATION CORRECTE ?

§ **22**. — On a vu au § 7 que Louis a acquis deux systèmes articulatoires distincts, que sa prononciation est en all. et en fr. celle d'un enfant indigène. On verra aux §§ 34-38, 46 que les emprunts authentiques de langue à langue en matière de vocabulaire et de syntaxe se réduisent en somme à peu de chose et n'affectent pas la correction générale du langage, que de bonne heure notre sujet a pu s'exprimer très convenablement dans les deux langues à peu près comme le fait dans une seule la moyenne des enfants monoglottes (nés dans des milieux cultivés) dont les parents s'occupent assidûment, et que de très bonne heure il a pu faire, non certes des traductions, mais d'exactes transmissions de messages d'une langue dans l'autre.

Ces résultats avantageux ont-ils eu momentanément une contre-partie défavorable ? Ce travail, double dès les débuts, d'apprentissage de la parole a-t-il produit une compensation d'efforts ?

Après ce que je viens de dire on ne peut plus guère chercher cette contre-partie ou compensation que dans un retard apporté à l'acquisition d'une prononciation correcte [1],

1. Le vocabulaire all. se développe d'une façon parfaitement normale au point de vue de la précocité comme au point de vue de l'extension dans les débuts : je n'en ai pas un relevé complet, mais mes souvenirs me permettent d'affirmer qu'un tel relevé eût été pour le moins aussi copieux que ceux qu'on trouve dans Stern (p. 22, 133, 159-162) pour des monoglottes all. ; l'indigence du vocabulaire fr. des débuts est due à des raisons particulières qui ont été indiquées au § 3.

sensiblement équivalente à celle des adultes. En d'autres termes, la collection de phonèmes que Louis possède dans chaque langue est-elle moins étendue ou moins bien composée — c.-à-d. en quantité et en qualité moins semblable à une collection d'adulte — que celle dont disposent en général les monoglottes de son âge ?

Pour résoudre cette question il faudrait inventorier la collection de Louis à différentes époques et la comparer avec des collections de monoglottes. Mais d'une part les publications relatives à des monoglottes que j'ai lues — je n'ai certainement pas épuisé la bibliographie de la matière — ne m'ont fourni en général que des comparaisons incomplètes, les observations dont j'ai pu avoir connaissance étant presque toutes assez sommaires ou peu précises, et quelques-unes suspectes ; d'autre part la comparaison, pour être concluante, ne devrait porter que sur des enfants auxquels on a toujours *parlé franc*, comme au mien, et dont on a assez fréquemment corrigé la prononciation, comme on a fait pour le mien : or les auteurs d'observations ne mentionnent pas toujours ces particularités avec toute la netteté désirable.

J'entends par *parlé franc* le langage naturel des adultes, sans mièvrerie, ton traînard, plaintif ou chantonnant, négligences voulues par imitation du langage enfantin, etc... Au point de vue de l'articulation, on a toujours parlé à Louis comme à une grande personne. J'ai toujours fait de même au point de vue du vocabulaire et de la grammaire, n'adressant, bien entendu, à l'enfant que des phrases à sa portée, mais toujours correctes dans la langue courante ou dans le langage familier ; du côté allemand même chose, sauf — sans excès — un certain vocabulaire d'*Ammensprache*, ce qui n'a en soi aucune importance, les mots tels que [*wạụwạ́ụ*] « chien », [*ạdạ́*] « parti, loin », etc... étant toujours prononcés *franc*.

§ **23**. — Je dirai d'abord quelques mots du ***Krähen***[1], pendant lequel peuvent apparaître tous les sons que peuvent donner tous les organes vocaux dans toutes les positions et toutes les variétés de mode et de point d'articulation imaginables, notamment des sons qui ne réapparaissent plus jamais au cours de la vie du sujet à partir du moment où il cherche à reproduire ce qu'il entend dire aux grandes personnes. « Certains sons que l'enfant pouvait déjà émettre doivent être réappris à nouveau quand il acquiert le langage par imitation, et cela au prix de difficultés plus ou moins grandes » (Meringer, p. 146). Les enfants de M. Meringer, qui n'entendaient parler autour d'eux que l'allemand, ont produit dans leur *Krähen* beaucoup plus de phonèmes que n'en possède cette langue, « une abondante variété de sifflantes, comme en ont les langues slaves, des sons mouillés et nasaux comme ceux qui caractérisent les langues romanes. Ainsi l'hérédité n'est pas restreinte à certains phonèmes particuliers ; elle s'étend à la faculté d'émettre des sons en général, et le petit enfant peut par le simple jeu de ses muscles produire des phonèmes complètement étrangers à la langue de ses parents » (*ibid.*)

« Il semble que dans les débuts il n'y a pas de communication effective entre le centre acoustique et le centre

1. C'est le mot qu'emploient les mères allemandes pour désigner les exercices spontanés par lesquels les petits enfants agitent leurs organes vocaux sous l'empire du même instinct qui leur fait remuer les membres à peu près sans arrêt pendant l'état de veille. Je ne lui connais pas d'équivalent fr. satisfaisant. Il a sur *Lallen*, mot plus littéraire, adopté comme terme scientifique par beaucoup d'auteurs allemands, l'avantage d'évoquer par son groupe de consonnes initial des sons que les petits enfants émettent en général avec une particulière fréquence. La distinction entre le *Krähen* et les débuts de l'imitation de langage des adultes a échappé à plusieurs auteurs qui se sont occupés du langage et généralement du développement intellectuel des enfants.

moteur, que cette communication n'entre en activité, grâce au développement progressif de la perception, que dans la période d'imitation, — ce que vient confirmer la difficulté des premières imitations d'éléments linguistiques entendus » (Meringer, p. 211). Spécialement — observation obligeamment communiquée par M. Grammont — dès que l'enfant a remarqué qu'il peut émettre autre chose que de simples cris, il exerce en général ses organes vocaux de préférence en produisant des sons qui lui donnent à la fois une sensation auditive et une sensation tactile (de même que p. ex. il regarde volontiers ses mains qu'il remue, cumulant ainsi les sensations tactile et visuelle), soit des phonèmes sonores articulés vers l'arrière, ce qui en même temps s'entend et « gratte, râcle », ainsi par excellence [*gr*] ; plus tard, au contraire, quand il cherche à répéter ce qu'il entend, il commence par répéter de préférence et le mieux les phonèmes pour l'imitation desquels il peut être guidé non seulement par l'audition, mais en même temps par l'observation visuelle des mouvements articulatoires, soit par excellence [*p*, *b*], articulés tout à l'avant, avec un mouvement bien visible des lèvres ; ainsi — et ç'a été le cas pour Louis — [*g*] fréquemment émis en *Krähen* disparaîtra dans la période d'imitation et sa réacquisition pourra demander un temps assez long (cf. Tappolet, p. 402). M. Meumann (p. 18-21) avait déjà remarqué dans le *Krähen* la fréquence de consonnes laryngales qui disparaissent totalement par la suite. Cf. § 32.

Les faits semblent être les mêmes chez les animaux supérieurs. « On n'a jamais convenablement essayé de lâcher dans un enclos couvert d'un filet un couple d'oiseaux pour voir quel nid peut produire ses efforts inexpérimentés; l'expérience a été tentée pour le chant des oiseaux, qui est censé également instinctif, et l'on trouve que de jeunes

oiseaux n'ont jamais le chant particulier à leur espèce s'ils ne l'ont entendu auparavant, tandis qu'ils apprennent facilement le chant de tout autre oiseau avec lequel ils sont associés ». Il y a un *Krähen* comme chez les petits enfants, puis « le chant effectif, et même les notes d'appel, sont appris de parents réels ou nourriciers..... Les jeunes mâles continuent à s'y exercer ou, comme disent les éleveurs, à *étudier* pendant dix ou onze mois..... Les couvées qui ont appris le chant d'une espèce différente, comme les canaris qu'on élève dans le Tirol, enseignent et transmettent leur nouveau chant à leurs propres descendants » (Darwin cité par Pérez, p. 282, 283; cf. Stern, p. 268).

§ **24**. — Suivant M. Meringer (p. 215, 216), pendant les trois premiers mois l'enfant n'émettrait que des cris. Je crois la proposition trop absolue. A coup sûr Louis a commencé à *krähen* au moins à la fin du second mois de sa vie (ce qui paraît un terme assez commun, v. Stern, p. 145), et précisément les premiers sons que je note consistent dans le groupe [*kr*], avec une [*r*] extrêmement prolongée. Les exercices sont très actifs dès le commencement du 3e mois. Le premier groupe de deux syllabes que je note est [*bạbạ*], vers la fin du 7e mois; vers la même époque je note le premier groupe 2 cons. + voy., [*bwạ*], et vers la fin du 8e mois le premier groupe cons. + voy. + cons., [*bạb*]. On verra plus loin que [*r*] et [*k*] ont disparu dès les débuts de la période d'imitation, pour n'être réacquis définitivement, [*r*] que vers le 30e mois, [*k*] qu'au 41e.

Vers la fin du 8e mois j'ai entendu — une seule fois, et jamais depuis — [*ebv*], où je note par *bv* une mi-occlusive sonore dont les deux éléments, *b* occlusif et *v* spirant, sont labiodentaux; la sourde correspondante *pf* n'a été obtenue qu'à partir du 21e mois. Au commencement du 11e mois,

Krähen très actif, avec exercices répétés sur certaines combinaisons comme [*ạdạdạ*, *dẹdẹ*]; je note pour la première fois *f* et *i*; *f* disparaît ensuite, et n'est réacquise qu'à partir du 18e mois. Suit une courte période où les débuts du langage articulé conscient (imitation, répétition de mots entre les 11e et 13e mois, v. § 6) coexistent avec des exercices, d'ailleurs de plus en plus rares, où il est parfois difficile de faire le départ entre le *Krähen* et l'imitation. Ces faits n'ont rien de nouveau [1]; si je les ai cités, c'est pour montrer que le bilinguisme ne semble avoir eu aucune influence particulière sur les modalités du *Krähen* ou sur la date des premières imitations.

§ 25. — Je viens de dire que chez Louis, à partir du 11e mois, la fin du *Krähen* a en quelque sorte *chevauché* sur les débuts de l'**imitation**. Les imitations deviennent de plus en plus fréquentes, le *Krähen* devient de plus en plus rare, et visiblement l'enfant tend à ne retenir dans sa col-

1. L'imitation des sons du langage ne paraît guère avant dix mois (Darwin cité par Pérez, p. 102). M. Baldwin (p. 118, 119) dit que l'imitation consciente de mouvements des mains ne paraît guère remonter au delà du 9e mois, et que ses observations concordent avec celles des auteurs ayant précédemment écrit sur la matière pour placer les imitations vocales après les imitations de mouvements proprement dits, souvent seulement à partir du 11e mois. Il s'agit ici d'imitations auxquelles l'enfant attache un sens à peu près conforme à celui que les adultes attribuent aux mots imités (cf. Stern, p. 130, 157; p. 16, ex. de mot répété au 8e mois sans que le sens soit compris; p. 83, ex. d'un fait très rare, répétition au 9e mois avec sens attaché). On a observé chez certains enfants, entre les 3e et 8e mois de leur existence, des répétitions de groupes de phonèmes que les grandes personnes articulaient devant eux, les tenant de l'enfant lui-même qui les avait construits dans les débuts du *Krähen* (Stern, p. 15, 82, 83). Je n'ai positivement remarqué rien de pareil chez Louis : l'étymologie de [*buá*] donnée en note au § 35 est une simple hypothèse, qui concerne d'ailleurs un fait postérieur au *Krähen*.

lection que les phonèmes utiles. Il ne parvient pas à les retenir tous : la perte de quelques-uns est la compensation du nouveau travail que l'imitation impose à son petit cerveau. Ainsi [*g*] disparaît progressivement, laissant cependant, chose curieuse, des traces au moins dans un mot précédemment acquis : le 8e jour du 16e mois j'entends encore fr. [*ᵍiyą́*] < *guillard* [1]. Cf. la persistance, à l'état d'articulation faible ou incomplète, de phonèmes en voie de disparition dans le langage des adultes, signalée pour la première fois par M. Rousselot (*Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin* (*Charente*), Paris, Welter, 1891). Les résultats du procès d'élimination, de réduction sont assez nets au commencement du 16e mois. Voici la liste, je crois, complète des phonèmes possédés à ce moment :

Voy. : [*ą*]; un *a* mi-fermé, p. ex. dans all. [*dáTẹ*] < *Soldaten*; [*ę*] bref et long; [*ẹ* ; *i* ; *u*; *ü* ; *œ̨*]; [*ə*] seulement en all., après l'accent et devant une *r* faible, ex. [*dǫ́nəʳ*, *púbəʳ*] < *Donner*, *Puder*; [*ẽ*, *œ̃*]. Les voy. sont toujours brèves et ouvertes en syllabe fermée, ex. all. *Bad* [*bā̦t*] > [*bă̦p*], plus tard [*bā̦t*] (v. § 19); ce phénomène paraît assez général chez les enfants, v. Stern, p. 289. Pour l'accent d'intensité en all., v. § 9.

Dipht. : [*ą̯i*].

Occl. : [*p*, *b*, *t*, *d*] et de plus, en all., les sourdes douces [*P*, *T*]. Pour les aspirées, v. § 8.

Autres cons. : [*y*, *w*, *v*, *h*, *m*, *n*], et *r* faible (v. plus haut, voy.)

[*ǫ*] et [*õ*] sont répétés [*ẹ*], ex. fr. [*bẹ*] < *beau* et *bon* ; [*è*]

1. On appelle ainsi dans ma famille tous les petits appareils ingénieux tels que tirebouchons à hélice, cassenoisettes perfectionnés, etc..., du nom d'un brave homme de chez nous qui était grand amateur de tous ces objets.

est répété [ạ], ex. fr. [pạ] < *pain*, sauf dans fr. [*mẽ*] < *main*, où l'émission de la voy. nasale est facilitée par *m*- ; *l* est répétée [*y*], ex. all. [*bạy*] < *Ball* ; pour les occl. vélopalatales, une série d'essais se produit dans la région des médiolinguales mouillées : ainsi le *k*- de all. *kalt* est répété par une sourde douce mouillée ou par une sourde forte non aspirée mouillée qui oscille capricieusement entre le *d* initial de russe *deń* « jour » et la consonne de certains dialectes fr. qu'on note approximativement quand on écrit *cintième* pour *cinquième* ; puis la prononciation se fixe sur [*t*, *d*] substituts de [*k*, *g*], et de plus en all. sur [*T*] substitut de [*K*] ; ex. all. *Auge* > [*áu̯dẹ*] ; cette substitution est très fréquente dans le langage enfantin (v. Stern, p. 289).

Pour la réduction des groupes de cons. v. § 12 *in fine* ; pour les assimilations v. §§ 13-19.

§ **26**. — Je vais maintenant indiquer divers enrichissements de la collection, en suivant généralement l'ordre chronologique. Ce ne sera pas une suite de faits complète et méthodique. Je n'ai pas pu noter tous les phénomènes, et parmi ceux que j'ai notés je choisis ceux qui me paraissent vraiment intéressants. Je n'ai par ailleurs aucune raison d'en développer bien longuement le relevé, puisque mon but essentiel est de comparer les faits observés chez Louis avec ceux qui ont été observés chez des enfants monoglottes, et que je ne dispose pas pour ceux-ci d'un répertoire abondant d'observations détaillées. Toute date indiquée se réfère naturellement à la constatation d'un phénomène, et l'existence de ce phénomène peut toujours avoir précédé au moins de quelques jours sa constatation. L'expression *précédemment* signifie « dans une période antérieure », mais non toujours « dès les débuts de l'imitation ». L'expression *encore* signifie qu'à la date indiquée

j'ai constaté la persistance du fait en question, mais n'implique pas que ce fait n'ait pas persisté au delà de cette date.

17e mois, 9e jour : fr. *beau* > [*bọ*], précédemment [*bẹ*].

Fin du 18e mois : deux phonèmes nouveaux dans fr. [*fœ̣*] < *feu* ; *f*- sert aussi pour all. *pf*- ; *p* reste substitué à *f* intervocalique et finale, ex. vers le milieu du 19e mois all. [*ọ́pẹ*] < *Ofen*, vers le milieu du 20e all. [*dạup*] < *drauf*; à la fin du 20e j'entends fr. [*œ̣f*] < *œuf*, mais [*dạup*] se maintient longtemps, je ne note que vers le milieu du 23e mois la rectification [*dạuf*]; à la fin du 20e mois encore all. [*fạ́ịpẹ*] < *Pfeife*, mais vers la fin du 23e fr. *café* > [*ạfẹ́*], précédemment [*ạpẹ́*].

Vers la fin du 19e mois : all. [*c*] > [*h*] dans *Zimmer* > [*hímər*]. Un peu avant : [*š*] > [*h*] dans *schellt* > [*het*].

20e mois : [*ạ*] très net ; [*ẽ*] est répété correctement en toute position, ex. fr. *pain* < [*pẽ*], précédemment [*pạ*].

20e mois, 7e jour : fr. *chat* > [*çạ*] ; all. *Buch* > [*būh*].

Fin du 20e mois : [*õ*] dans fr. [*nõ*] < *non* ; essais pour [*š*] dans la région médiolinguale, aboutissant à [*t*], ex. fr. [*vạt*] < *vache*, cf. au 16e mois les essais pour all. *kalt* aboutissant à [*tạyt*]. Un peu avant : all. [-*n̥*], ex. *Soldaten* > [*dạ́Tn̥*], précédemment [*dạ́Tẹ*].

21e mois, 10e jour : pour la première fois, à la question, posée en fr. ou en all., « comment t'appelles-tu ? » Louis répond sans hésiter [*œọdạ́*] < *Louis Ronjat* ; il donne plusieurs fois cette réponse, [*œ* -] arrive peu à peu à [*üi*], pendant que le second élément devient [*??ạ́*] où je note par le premier ? une voy. qui oscille entre les trois phonèmes [*ọ*, *œ̣*, *õ*] et par le second une spirante sonore dont je ne peux pas déterminer le point d'articulation, au reste variable. Vers le milieu du mois apparaissent en all. les sourdes aspi-

rées (v. § 8). Vers la fin apparaît le premier groupe cons. + *r*, constaté dans fr. [*tutąb?üyę́*] < *tout a brûlé* [1]; je note ici par *?* un phonème faiblement articulé qui produit une impression auditive participant de [*r*] et de [*v*]. A la fin du mois apparaît all. *pf* : *Pferd* [*pfęrt*] > [*pfę'ʳt*]; précédemment *Pfeife* > [*fą́ipę*], que j'entends encore au 24e mois.

Vers la fin du 22e mois *r* implosive devient de plus en plus nette; au 24e mois *Decœur* (noms de parents que Louis voit souvent) > [*dətœ́r*], précédemment [*dətœ́ʳ*].

Milieu du 23e mois : all. *Schiff* > [*çif*]; précédemment, essais pour rendre [*š*] par des phonèmes oscillant entre [*h*] et [*ç*]; all. *Buch* > [*būx*], avec [*-x*] assez net, précédemment [*-h*]. Vers la fin : fr. *ça* > [*çą*], et le même jour *chat* est répété [*k̑ą*], mais ce [*k̑*] n'est qu'un essai qui ne se fixe pas; all. *Tisch* > [*tiç*], précédemment [*tit*], avec assimilation (v. § 13); groupes de consonnes : fr. *livre* > [*yibr*], *pierre* > [*pęʳ*]; quatre jours après *papier* > [*pąpçę́*], et comme je corrige *papier* [*pąpyę́*], Louis dit [*pąpę́*]; je n'entends [*pyęr*] < *pierre* que l'avant-dernier jour du 24e mois.

Au commencement du 24e mois [*x*] est très correctement émis dans [*mą́xn̥*] < *machen*. Ce mois marque un progrès important dans le traitement des consonnes sifflantes et chuintantes : le 11 fr. *ours* est répété [*ut*], mais le prénom de ma belle-sœur Sonni, donné en all. [*zǫ́ni*], est répété [*yǫ́ni*]; le 20 fr. *cassé*, *vache* > [*ąçę́*, *vąç*], précédemment [*ątę́*, *vąt*], *pêche* > [*pęç*] (mot nouveau); cependant le 26 all. *gross* > [*ǭt*]; le 24 j'entends une *s* presque correcte dans fr. [*ąsę́*, *sǫydá*, *süt*] < *cassé*, *soldat*, *sucre* et dans all. [*ąnsę́n*] < *ansehen*; le 26 fr. *éponge* > [*ępǭj*]; mais ensuite la confusion de [*s*] avec *š* en [*ç*] et de [*z*] avec [*ž*] en [*j*]

1. A l'occasion d'un incendie qui avait fait de gros dégâts dans notre appartement.

reprend le dessus ; [*y* < *z*] dans [*yǫni*] n'a été qu'un essai à peu près isolé.

Depuis le 16e mois [*t*, *d*] sont substitués à [*k*, *g*], et [*T*] à [*K*]. Au 24e mois Louis s'aperçoit que les phonèmes répétés ne sont pas semblables aux phonèmes donnés (cf. le cas particulier de *café* dès le 15e mois, § 16 *in fine*), mais il ne parvient pas à répéter tels quels les phonèmes donnés. Dans les mots nouveaux, [*k*, *K*, *g*] et leurs combinaisons avec [*r*, *l*] sont purement et simplement supprimés à l'initiale : all. *Kuh*, *gross* > [*ū*, *ǫt*], fr. *quai* et *clef* > [*ẹ*], *cave* > [*av*], *cassé* [*ạçẹ́*], puis [*ạsẹ́*], all. et fr. [*ạfẹ́*] « café » ; à l'intérieur, un bref arrêt du souffle marque la place des phonèmes donnés : fr. *paquet*, *baguette* > [*pạ|é*, *bạ|ét*]. Les mots anciens peuvent être conservés, ex. fr. *Decœur* > [*dətœ̨r*], ou rectifiés, ex. all. *kalt* > [*ạyt*], précédemment [*tạyt*], *Klavier* > [*ạvīr*], précédemment [*tạvīr*], *Packet* > [*pạ|ẹ́t*], précédemment [*pạpẹ́t*] (v. §§ 16 *ad finem*, 19 *in fine*). Pour la finale je n'ai pas d'exemple bien net ; je crois que l'ancien traitement subsiste, parce que, quand [*süt*] succède à l'ancien [*üt*] < *sucre* (rectification notée le 24e jour du mois), la finale ancienne est maintenue ; cf. plus loin *truc* > [*üt*]. L'ancienne [*n*] est maintenue comme substitut de [*ṅ*], ex. all. *Finger* > [*finər*] : la différence d'impression auditive est beaucoup moins grande entre [*ṅ*] et [*n*] qu'entre [*k*, *K*, *g*] et [*t*, *T*, *d*]. J'ajouterai immédiatement qu'il est fort possible que ce que je viens d'appeler « suppression à l'initiale » et « bref arrêt du souffle à l'intérieur » ait été dès le début une occlusive laryngale articulée si faiblement que mon oreille n'a pu en avoir la perception nette.

Dernier jour du 24e mois : fr. *prune* > [*pü?n*], où je note par *?* une [*r*] non roulée avec un timbre [*u*] très frappant ; métathèse dissociant le groupe *pr-* que l'enfant ne peut pas

répéter, mais qu'il sent différent de *p*-. Le lendemain et le surlendemain, *r* est purement et simplement supprimée dans [*dạ*, *tọ*, *dü*, *i*] < *drap*, *trot*, *dru*, *gris* ; tout le groupe cons. + *r* est supprimé dans [*ül*] < *truc*, je ne sais pourquoi.

26e mois : cons. + *l* > cons. + [y], ex. *blanc*, *fleur* > [*byã*, *fyœ̣r*], mais [*kl*] est toujours supprimé ou remplacé par un bref arrêt du souffle, ex. *bicyclette* > [*biçi|ét*]. Acquisition de [*ă*]. Confusion de [*s*, *š*, *ç*] en [*ç*] et de [*z*, *ž*] en [*j*], ex. fr. *champignon* > [*çăpiṅõ*], *danser* > [*dãçẹ́*], all. *das heisst* > [*dạç háịçt*] ; groupe implosif [-*çt*] très net dans [*háịçt*] ; [*bert*] < *Berg* [*berç*] peut soit être un mot acquis antérieurement et subsistant tel quel avec [-*t* < -*ç*], soit représenter un traitement particulier pour [*ç*] appuyé sur *r*.

Fin du 27e mois : all. *grün* > [*ĩn*], comme au 24e fr. *gris* > [*i*]; *macht* > [*mạt*] ; *ist* > alternativement [*iç*] et [*içt*].

Commencement du 28e mois : fr. *marche* > [*mạç*]; all. *Wasser* > [*vạ́Sər*] et [*vạ́sər*], précédemment [*vạ́Pə*] ou [*vạ́Pər*], avec assimilation (v. § 19 *ad finem*). Vers le milieu du mois [*ś* < *s*] tend à remplacer [*ç*], ex. fr. *fils* > [*fiś*] ; [*š*] est répété alternativement [*ś*] et [*ç*]; [*s*] est articulée correctement dans [*vạ́sər*] au commencement du mois et dans plusieurs autres mots à la fin, mais ne réussit pas à déloger [*ś*] ; tendance à répéter [*ç*] pour [*ç*] et [*š*], [*ś*] pour [*s*], mais cette tendance ne se fixe pas. A la fin du mois *l* intervocalique est de plus en plus fréquemment répétée par un phonème intermédiaire entre *l* et [*y*] ; précédemment [*y*], mais depuis deux mois environ en concurrence avec le phonème intermédiaire.

Vers la fin du 29e mois : groupe [-*xt*] dans all. [*ạxt*] < *acht* ; all. *grün* > [*ĩn*] comme précédemment ; on cor-

rige, Louis dit [ᵉrı̃n] avec une *r* uvulaire fortement roulée, comme « râclée », et précédée d'un bruit vélaire ou postpalatal par lequel il cherche à répéter *g-* ; on corrige encore, il répète presque correctement [*grı̃n*], toujours avec *r* « râclée » ; je donne *grand*, il répète [ᵃ*rà*] avec *r* « râclée », puis il se refuse à répéter plus longtemps. Fr. *canon* reste [*ạnõ*], all. *Kanone* reste [*ạnǫ́nẹ*].

Au commencement du 30e mois les mots anciens *là*, *Lolo* restent [*yạ*, *yọyǫ́*], mais *Madame Loebell* (nouveau) est répété [*mạdạ́m lœbél*] avec *l-* et *-l* presque correctes ; à la question « comment s'appelle papa » Louis répond [*jül*] < *Jules*, avec une *-l* qui me produit l'impression d'un phonème segmenté qui commencerait par un [*y*] pour finir progressivement sur une *l* presque correcte (on remarquera en outre [*j* < *ẓ̌*]) ; *grand* > [*? rã*], où je désigne par *?* un élément initial qui est alternativement l'*a* faiblement articulé du mois précédent et une occlusive laryngale sonore assez nette ; *r-* très correctement répétée dans [*rõjạ́*] < *Ronjat* ; *charbon* > [*śạbõ*], puis, sur correction, un extraordinaire foisonnement de *r* et d'anaptyxe, presque [*śạrəbərõ*].

Le 6e jour du mois je note all. [*fiś*] < *Fisch*, [*çif*] < *Schiff* [1], [*śu*] < *zu*, [*śímər*] < *Zimmer* ; le 7e all. *putzen* est très correctement répété [*púcṇ*]. Vers la fin du mois

1. J'ai noté [*fit*] < *Schiff* à la fin du 19e mois. Louis rendait alors [*š*] par *t* et ne connaissait pas *f* implosive : [*fit*] est la métathèse immédiate d'une phase sans durée [* *tif*] ; elle a pu du reste être favorisée par la coexistence de [*fit*] < *Fisch* et la confusion sémantique entre « bateau » et « poisson » dans « ce qui nage, ce qui flotte » ; Louis appelait p. ex. [*fit*] en all. un morceau de bois ou un bouchon jeté au Rhône. Vers la fin du 24e mois les mots *Fisch*, *Schiff* donnés à nouveau sont répétés distincts [*fiç*, *hif*], et en disant [*hif*] Louis ajoute qu'il ne faut pas dire [*fit*]: « Sag mal *Fisch*. — [*fiç*]. — Sag mal *Schiff*. — [*hif*, *nit fit*] ». Cependant quelques jours après il dit encore [*fit*] en voyant

àpfębą́į] < *Apfelbrei* est rectifié à diverses reprises [*àpfębrą́į*]; [*j*] < *j'*; [*są*] < *ça*.

§ **27**. — Dès le 31ᵉ mois au moins *r* est correctement articulée en toute position. Les phonèmes qui clochent encore sont les occlusives vélopalatales, [*ṅ*], les sifflantes et chuintantes et *l*.

C'est, comme précédemment, dans les groupes combinés avec *r* qu'une occlusive vélopalatale est le plus facilement émise; seule ou combinée avec *l*, la consonne est encore supprimée à l'initiale et sa place est encore marquée à l'intérieur par un bref arrêt du souffle, mais il n'y a plus de [*t*, *d* < *k*, *g*] en finale, et dans ces trois positions est de plus en plus fréquente une occlusive laryngale souvent nettement articulée. Au milieu du 31ᵉ mois fr. *gratin* est répété presque correctement [*gratẽ*], mais gâteau > ['*ątǫ́*]. Les mots en *gr-* donnent plutôt ['*r-*] au 31ᵉ mois, [*gr-*] à la fin du 33ᵉ, et dans l'intervalle les deux groupes alternent capricieusement. A la fin du 33ᵉ mois et au commencement du 34ᵉ Louis émet des [*k*] presque corrects, mais s'il en émet beaucoup les derniers finissent par être presque des [*x*]. Au commencement du 35ᵉ fr. *cri* est répété presque [*gri*], sonorisation par anticipation sous l'influence des deux phonèmes sonores *r* et *i*; vers la fin j'entends des [*gr-*] et des [*kr-*] presque corrects, mais plus de [*g*] ni de [*k*]. Vers le milieu du 36ᵉ une occlusive laryngale implosive semble dégager un [*ə*], ex. *musique*, *casque*, *Marc* > [*müẓí'ə*, *'ás'ə*, *mą́r'ə*], mais je pense qu'il faut voir là une

un bateau; [*bif*] subsiste encore, rectifié en [*çif*], et [*fiç*] également, mais la forme la plus fréquemment employée est [*fit*], au sens de « poisson », de « bateau » et de « tout ce qui nage ou flotte », et cela jusque vers la fin du 35ᵉ mois. Au 20ᵉ mois Hilde Stern repétait *Schiff* par *fisch* (Stern, p. 33).

généralisation partant de groupes comme *casque de pompier*, *l'oncle Marc nous a écrit*, etc... où un [ə], étymologique ou non, écrit ou non, peut être prononcé (*loi des trois consonnes*, v. Grammont, MSL, t. VIII, p. 53 ss.); j'entends une fois [*pẅi*] < *cuit*, mais cette accommodation (occlusive palatale [*k*] ou laryngale ['] × continue bilabiopalatale [*ẅ*] = occlusive bilabiale [*p*]) ne s'établit pas à demeure. Au commencement du 39[e] mois je donne plusieurs mots avec [*k*, *g*] : ils sont répétés assez correctement, sauf que [*k*] explosif devant voy. tend à la mi-occlusive dont l'élément spirant est [*x*], et que [*k*] implosif est remplacé par l'occlusive laryngale : si je dis [*ạk*], Louis répète [*ạ'*]; il demande : « C'est ça ? » et sur ma réponse négative il abandonne vite la partie. Au 40[e] mois, le 3[e] jour, il répète presque correctement *chrysanthème* deux ou trois fois, puis dit [*'risã-tẹm*]. Le 16[e] jour, ayant prononcé avec ['-] un mot en [*g*-] que je corrige, il répond à ma correction en articulant le [*g*] isolé, très correctement, sauf un léger bruit fricatif qui suit l'explosion. Ce [*g*] m'ayant semblé vélaire, je demande à Louis de dire [*gu*, *gọ*, *gạ*]; il répète [*'u*, *'ọ*, *'ạ*]; je donne [*gi*], qui est répété correctement, sauf un très léger bruit fricatif; *gri* est répété irréprochablement, le bruit fricatif ayant disparu ou se résorbant dans *r*; [*gẹ*] sort également très bien, mais [*gę̣*] est répété ['*ę̣*]. Je cherche à appliquer à la sourde ce qui vient de réussir pour la sonore, mais [*ki*] est répété ['*i*]. Je n'insiste pas, il ne faut pas fatiguer l'attention. Louis se précipite dans la cuisine et crie à tue-tête [*gi*, *gi*] pour informer notre personnel domestique de l'acquisition qu'il vient de faire [1]. Il se rend parfaitement

1. M. Baldwin (p. 398) mentionne comme un fait bien connu la joie que les enfants manifestent quand ils peuvent enfin prononcer un phonème nouveau ; souvent ils notifient l'acquisition récente à eux-mêmes et à leur entourage.

compte des lacunes de sa prononciation : le 21[e] jour, comme sa mère s'amuse à prononcer *trocken* [*trǫ̕'ən*] au lieu de [*trǫ́kn̥*], il lui demande : « Sagt die Mami so ? » [1]. Mais il ne s'exerce pas volontiers, et d'ailleurs je ne le pousse pas. Le lendemain il répète volontiers [*gi*], mais se refuse à tout essai avec [*gę*] et [*ki*]. Le 25[e] jour j'obtiens [*k^i*], avec un *i* chuchoté, après un essai dans lequel [*k*] était segmenté, première partie sonore, seconde partie sourde, et Louis prononce ensuite très correctement [*gi-*, *gẹ-*, *gạ-*, *gọ-*, *gu-*] dans *gui*, *Gayvallet*, *gâteau*, *gobelet*, *Gounon*, parfois avec un léger bruit fricatif analogue à [*x*] ou à *r* uvulaire, surtout entre [*g*] et [*ạ*], toujours avec une vigoureuse implosion, et la consonne étant sonore pendant toute sa durée. Les jours suivants Louis ne répète pas volontiers. Cependant le 28[e] j'obtiens [*ki*] ; je demande [*kẹ*], Louis répond [*ipœ̣pạ́*] [2] ; mais tout à coup il dit de lui-même [*kuyœ̣́r*] « couleur » et [*kwạ*] « quoi ». Le 29[e] jour il me dit [*ẹ'út*] « écoute » et sur ma correction prononce presque irréprochablement [*ẹkút*] avec un [*k*] à forte implosion et sans bruit fricatif. Le même jour ma femme obtient toute la série vélopalatale en allemand ; dès les premiers jours du 41[e] mois Louis sait articuler les occl. vélopalatales dans toutes les positions (y compris en groupe combiné occl. + *l*) et dans les deux langues, fr. [*k*] sourde forte non aspirée, [*g*] sonore pendant toute sa durée, all. [*k*] sourde forte aspirée ou non suivant les positions, [*K*] sourde douce non aspirée, [*g*] sonore à implosion sourde, et non seulement la nasale en contact avec [*k*] dans un mot tel que *danke* devient d'elle-même [*ṅ*], mais [*ṅ*] est correctement articulée p. ex. dans *Finger* > [*fíṅr*], précédemment [*fínə^r*], puis *fínr̥*.

1. « Est-ce que maman dit comme ça ? »

2. « Il peut pas » ; il emploie souvent « il » en parlant de lui-même ; en all. il dit *er*, ou *der Bubi* « le petit garçon ».

§ **28.** — On a vu plus haut que Louis répète correctement [*ç*], que son oreille distingue [*š*, *ž*] de [*s*, *z*, *c*], mais que son articulation, ne parvenant pas encore à produire correctement [*ś*, *ź*], à produire correctement avec fixité [*s*, *z*, *c*], hésite entre des approximations diverses. Le premier phonème qui se fixe est [*c*], à partir de [*púcn̥*] < *putzen* au commencement du 30e mois. Au milieu du 31e je note [*ź́ə*] < *je*, mais à la fin du 32e [*ź*] est confondu avec [*z*] dans [*ʸwirõzá*] < *Louis Ronjat*, au commencement du 34e [*ś*] avec [*s*] dans [*ptineséy*] « petite échelle » ; vers la fin du 35e *j*' est prononcé presque correctement [*ź*]; au 36e je note [*sif*] < *Schiff*, [*müzí'ə*] < *musique*, [*'ás'ə*] < *casque*. Au commencement du 41e mois [*ś*, *ź*] et [*s*, *z*] sont distinctement et à peu près correctement articulés dans la prononciation appliquée d'un mot donné ; le 10e jour, pendant une promenade avec moi, Louis, voyant un chien, dit presque correctement [*šyẽ*], puis [*syẽ*], puis [*sẽ*], en ajoutant « pas joli », commentaire de ces deux prononciations incorrectes ; le 14e il prononce irréprochablement *je suis gentil*, *neige*, *vache*, *chien*, *sou*, *passe*, *rose*, *zigzag* ; depuis je n'ai plus relevé aucun écart notable de prononciation dans cette série, seulement quelques vacillements passagers de [*ś*, *ź*] vers [*ç*, *j*] (cf. note au § 69).

§ **29.** — Le substitut primitif de *l* était [*y*]; vers la fin du 26e mois apparaît entre voyelles un phonème intermédiaire [*ˡy*] ; depuis le 30e *l* est parfois articulée à peu près correctement, mais ne parvient pas à s'établir : au commencement du 34e mois encore [*ptineséy*][1] « petite échelle » ; au commencement du 41e mois *l* est en toute position répétée

1. L'adj. [*pti*] reste généralement invariable devant un subst. fém. commençant par une consonne ; *n* dans [*-neséy*] provient d'une fausse coupure du groupe *une échelle*.

par [*l̆*], le phonème intermédiaire s'étant progressivement éloigné de [*y*] et rapproché de [*l*]. Louis paraît satisfait de cette approximation jusqu'au milieu du 48e mois : alors il cherche dans une autre direction, et j'entends presque un *d* [1] dans [*pᵊdüi*] « pluie », précédemment [*plʸüi*] ou [*pᵊlʸüi*]. Vers la fin du 50e mois j'entends un jour [*pwad*] « poêle » ; je corrige [*pwal*]. Louis répète avec une *l* (impression auditive participant de *l* et de *v*) articulée la langue tirée à plat bien en avant des mâchoires et dépassant même légèrement les lèvres ; il cherche donc qqch. qui ne soit ni [*d*] ni [*y*] ; je lui explique qu'il ne faut pas tirer la langue, mais la laisser derrière les dents, il prononce à peu près correctement [*pwal*]. De même le lendemain. Quinze jours après il prononce presque correctement [-*l*] finale du nom propre *Bégule* et me dit : « Je plie ma langue comme ça (geste de l'index dessinant dans l'air une courbure). — Derrière tes dents ? — Oui, derrière mes dents ». Depuis, la prononciation de *l* est à peu près correcte, sauf encore très fréquemment jusque vers le 56e mois une impression auditive participant alternativement de [*y*] et de [*d*].

§ **30**. — En **résumé**, au 16e mois Louis possède les voy. *ạ*, *a* mi-fermé, *ę*, *ẹ*, *i*, *u*, *ü*, *œ̨*, *ə*, *ẽ* après *m*, *œ̃*, la dipht.

1. M. Grammont me fait remarquer que dans la période antérieure Louis a dû ne pas entendre une harmonique commune à *l* et à *d*, de sorte que l'idée ne lui est pas venue de placer la pointe de sa langue pour *l* à peu près comme pour *d* ; il cherche dans une autre direction jusqu'à ce que, s'apercevant qu'il n'atteint pas *l* avec la position de [*y*], il prenne la position de [*d*] sans parvenir de lui-même à trouver le procédé (abaissement des deux côtés de la langue) qui lui permettrait de transformer son *d* en *l*, procédé que dans l'état de son développement intellectuel je ne crois pas pouvoir utilement lui indiquer. — Le phonème intermédiaire est très différent de *l* mouillée qu'on entend dans it. fi*gli*a, béarnais hi*lh*e, portugais fi*lh*a, esp. *ll*eno.

ạị, les occl. *p*, *b*, *t*, *d*[1] et les continues *v*, *w*, *y*, *h*, *m*, *n*, *ʳ*; les assimilations du 15ᵉ mois cessent de se produire (v. § 19) ; vers le milieu du mois apparaît une voy. tonique fermée en syllabe fermée, *bạt* (v. § 19); pour l'accent d'intensité dans les mots du type *Armband*, v. § 9. Voici maintenant les acquisitions ultérieures importantes :

Voy. : *ọ* au 17ᵉ mois, *œ̣* au 18ᵉ, *ạ* très nettement fermé et bien établi au 20ᵉ, *ẽ* en toute position au 20ᵉ, *õ* au 20ᵉ, *-ṇ* au 20ᵉ, *ã* au 26ᵉ.

Cons. continues : *f-* au 18ᵉ mois, *-f* au 20ᵉ, *-f-* au 23ᵉ, *pf-* au 21ᵉ, *-pf-* au 30ᵉ; *-x* assez net au 23ᵉ; *-x-* très net au 24ᵉ ; *ç* au 26ᵉ; *r* implosive au 22ᵉ, correcte en toute position au 31ᵉ.

Groupes : presque *-br-* au 21ᵉ mois ; *-br* au 23ᵉ, *-br-* au 30ᵉ ; *py* au 24ᵉ ; cons. + *y* < cons. + *l* (sauf *kl*, *gl*, où l'occl. est supprimée ou remplacée par ') au 26ᵉ ; *-çt* < *-st* au 26ᵉ ; *-xt* au 29ᵉ.

Vers le 31ᵉ mois tout est à peu près correct sauf les occl. vélopalatales et *ṅ*, les sifflantes et chuintantes, *l*.

Les occl. vélopalatales sont répétées *t*, *d* au 16ᵉ mois; au 24ᵉ elles sont supprimées ou remplacées par ', sauf en finale *-t*, *-d*; premières apparitions de *gr-* ou approximations au 29ᵉ ; extension de ', même en finale, vers le 31ᵉ ; quelques *k*, *g* explosifs aux 34ᵉ et 39ᵉ ; aux 40ᵉ et 41ᵉ, en une quinzaine environ, acquisition définitive de *k*, *g*, *ṅ*, *kr*, *gr*, *kl*, *gl* (sauf l'articulation encore imparfaite de *l*).

Sifflantes et chuintantes : toutes sortes d'essais depuis le 19ᵉ mois ; *c* fixé au 30ᵉ; *s*, *z*, *š*, *ž* définitivement distingués et fixés au 41ᵉ.

1. Dans tout ce § il faut sous-entendre les sourdes douces all. conformément au § 8 ; pour les sourdes aspirées, v. aussi § 8. J'ai supprimé ici les [ ] pour alléger l'aspect typographique : tous les phonèmes en italiques sont notés en transcription phonétique.

$l > y$ au 16e mois ; *l* intervocalique $> \overset{l}{y}$ au 26e ; au 30e apparition de *l*, qui ne se fixe pas ; au 48e essais dans les directions $\overset{y}{l}$ et *d* ; au 50e essais dans les directions *d* et *l* labiale ; *l* reste articulée très fréquemment de manière à produire une impression auditive participant alternativement de *y* et de *d*.

§ **31**. — Le lecteur aura remarqué de lui-même la fréquence et la variété des essais spontanés d'imitation (§§ 26-29), surtout pour les occl. vélopalatales, pour les sifflantes et chuintantes et pour *l*, l'abondance des réfections progressives, corrections ou rectifications totales ou partielles (*ibid.* et §§ 18-20). Les essais sont manifestement conscients dès le 24e mois : v. note au § 26 *in fine* [*hif, nit fit*] et cf. au 41e mois « [*syẽ, sẽ*] pas joli », § 28 *in fine*.

Ces faits ne se présentent pas chez tous les enfants. Chez les deux sujets observés par M. Grammont, la prononciation correcte succède à une prononciation enfantine presque toujours par substitution immédiate d'une forme à une autre totalement différente : Robert dit tout à coup *du sucre* au lieu de [*kọtük*], sans intermédiaire ; chez Geneviève *confiture* succède sans transition à [*itüyạ*] (*Mél. Meillet*, p. 81, 82). Mais ce n'est rien qui ressemble à une loi, c'est seulement le cas le plus fréquent : on a vu p. ex. au § 20 *ad finem* que Robert prononce successivement [*mẹní, pẹtí, mẹtí, mẹsí*], *merci* (*ibid.*, p. 70). Chez Louis le cas le plus fréquent semble bien au contraire être la correction, le perfectionnement. M. Meringer a tort de poser en règle générale (p. 209-211) que « les enfants ne s'exercent pas » et que chez eux « apparaît subitement, tout d'un coup, une acquisition nouvelle dont la préparation n'avait pu être observée en aucune manière ».

La fréquence des perfectionnements et la variété des

essais seraient-elles dues chez Louis au bilinguisme qui provoquerait un double jeu de comparaisons phonétiques ? Non, car d'une part Addi, bilingue comme Louis, n'a pas présenté les mêmes phénomènes, et d'autre part la petite fille monoglotte observée par M. Bloch a eu des essais encore plus compliqués et plus variables [1] que ceux de Louis (v. MSL, t. XVIII, p. 37 ss. et spécialement 39-51). Enfin on a toujours parlé *franc* à Louis et à Addi, et on a beaucoup parlé *bébé* à Jacqueline Bloch. Aucune généralisation n'est légitime en cette matière.

§ **32**. — Louis a eu de bonne heure un jeu assez étendu de voyelles; très tard, après sa troisième année révolue, les occl. vélopalatales, les sifflantes et chuintantes et une *l* presque correcte ; de très bonne heure *r* faible, puis *r* correcte en toute position avant la fin de sa troisième année ; les labiales [*p*, *b*, *v*, *w*, *m*] étaient acquises en même temps que les dentales [*t*, *d*, *n*], mais *f* (18e-23e mois) a de beaucoup précédé [*ç*] (26e), et encore plus les sifflantes et chuintantes (41e) et *l* (à peine correcte au 50e). Il y a en somme concordance pour les points importants avec les conclusions générales de M. Meringer (p. 215, 216), suivant lesquelles les enfants acquièrent le plus souvent les occl. labiales avant les dentales et surtout avant les vélopalatales, et éprouvent les plus grandes et les plus durables difficultés pour articuler [*r*, *l*, *s*, *š*]. On s'explique aisément que l'enfant répète le mieux les phonèmes pour l'imitation desquels l'œil vient au secours de l'oreille (cf. § 23). Les aveugles de naissance parlent plus tard que les voyants,

1. « On conçoit combien il est difficile de suivre et même de saisir des manifestations si changeantes, et qu'à vouloir les présenter d'une façon trop systématique on s'exposerait à trahir la réalité » (Bloch, p. 46).

parce qu'ils ne peuvent ni observer des mouvements articulatoires, ni percevoir une association entre un mot et un objet ou un geste (Wundt, t. I, p. 297-300; Stern, p. 128, 129).

Cherchons maintenant la réponse aux questions posées § 22 : Louis est-il en **retard**, pour la **prononciation correcte**, sur la moyenne des enfants de son âge ? Si ce retard existe, peut-on l'attribuer au **bilinguisme**, est-ce une compensation d'efforts avec le double travail d'apprentissage de la parole ?

Avant d'examiner les termes de comparaison dont je dispose, je rappellerai qu'on a toujours parlé *franc* à Louis (v. § 22 *in fine*) et qu'on a assez souvent repris ou corrigé sa prononciation.

Enfants monoglottes fr. observés par M. Grammont, qui m'écrit : « Je n'ai jamais *corrigé* ni *repris* la prononciation de mes enfants, parce que j'ai trouvé très amusant de les laisser parler comme ils pouvaient et se débrouiller tout seuls. Autour de moi on ne les a en somme pas repris non plus ». On leur a parlé *franc*. Vers le 18ᵉ mois, chez chacun de ces enfants, presque tout est juste ; sauf [*sk*] pour [*ks*] dans *index*, *accent*, etc..., qui persistent très tard, et le nasillement à l'italienne que Geneviève conserve jusqu'à trois ans (v. § 1), la prononciation est devenue en général parfaitement nette et correcte (*Mél. Meillet*, p. 79, 80). Avance incontestable et considérable sur Louis.

Petite fille monoglotte fr. observée par M. Bloch. On lui a beaucoup parlé *bébé*, et par conséquent on n'a sans doute à peu près rien repris. Les observations ne vont que jusqu'au 26ᵉ mois. Articulation extrêmement flottante : au 26ᵉ mois [*k*, *g*, *y*, *r*, *s*, *z*, *ś*, *ź*] ne sont pas encore fixés, ni aucun groupe de consonnes (Bloch, p. 40-42). Retard sensible sur Louis pour plusieurs points importants.

Observation générale de M. Bloch (p. 42) sur [*k*, *g*] : « C'est un fait très répandu que la difficulté que l'enfant éprouve à articuler ces consonnes, souvent jusqu'à cinq ou six ans. » La date tardive de leur acquisition par Louis (41e mois) n'est donc pas tout à fait exceptionnelle.

Deux petits garçons monoglottes fr. dans ma famille. Parlé *franc*; pas repris. L'un d'eux conserve encore à près de sept ans une blésité assez sensible. L'autre à cinq ans a une articulation beaucoup moins nette que Louis à quatre; de plus il blèse ou il confond [*s*, *z*] et [*ś*, *ź*] en un couple de phonèmes intermédiaires entre [*s*, *z*] et [*þ*, *đ*], et il remplace [*k*, *g*] en toute position par [*t*, *d*]. Retard des plus sensibles sur Louis.

Enfant monoglotte fr. observé par Roussey (p. 96-98) : [*f*, *v*] au 35e mois, [*ź*] au 47e, [*ś*] au 51e. Notable retard sur Louis.

Enfant monoglotte angl. (Pollock cité par Pérez, p. 301, 302) : au 19e mois [*g*] est correctement prononcé, précédemment [*d*]; au 19e mois encore confusion pour [*w*, *f*, *v*], d'une part, [*s*, *ś*, *č*, *ǧ*] d'autre part; ébauches de phrases au 21e mois seulement ; au 22e [*č*, *ǧ*, *þ*, *đ*] encore indistincts, *r* purement et simplement supprimée; au 23e mois les groupes des cons. sont encore réduits à cons. simple. Retard sur Louis pour plusieurs points assez importants.

§ **33.** — On admet généralement que la moyenne des enfants (il faut sans doute sous-entendre : nés dans des milieux cultivés) est en possession d'une prononciation à peu près correcte vers la fin de la troisième année. Louis serait en retard d'environ cinq mois sur cette moyenne. Il est en avance sur des monoglottes qui ne sont ni inintelligents ni physiquement mal constitués. Je crois donc que son **retard**, si retard il y a, n'est **nullement imputable**

au bilinguisme, et cette manière de voir me semble d'autre part corroborée par le fait qu'Addi, comme Louis bilingue all. et fr., à qui on a parlé *franc* comme à lui, qu'on a moins reprise que lui, avait, au témoignage de ses parents, une prononciation correcte vers la fin de sa deuxième année et distinguait [*ś*] de [*s*] dès ses premiers essais d'imitation du langage.

IV

EMPRUNTS DE LANGUE A LANGUE

Faits de vocabulaire

§ **34**. — J'ai déjà noté (§§ 3, 4) l'introduction de mots all. dans une phrase fr., et réciproquement, suivant le degré de richesse de chacun des deux vocabulaires à différentes époques. Les faits de cette nature deviennent très rares à partir du 43ᵉ mois, où s'établit définitivement une égalité à peu près complète entre les deux langues.

On verra au § 49 que dès la fin de sa troisième année Louis cherche à avoir deux vocabulaires aussi égaux que possible et p. ex. demande comment s'appelle dans une langue une chose dont il sait déjà le nom dans l'autre.

A partir du commencement de la troisième année de sa vie, quand Louis fait un emprunt de mot, ou, si l'on veut, transporte un mot d'une langue dans l'autre, il l'adapte phonétiquement ou le laisse tel quel, suivant le plus ou moins de difficulté de l'adaptation. On verra aux §§ 41 et 42 des ex. des deux cas. Je noterai ici que j'ai entendu au 46ᵉ et au 52ᵉ mois all. *Moos* au lieu de *Schaum*, parce que fr. *mousse* ressemble phonétiquement à *Moos* et signifie à la fois « Moos » et Schaum »; au 50ᵉ fr. *tuyau* « chambre à air de bicyclette », parce que all. *Schlauch* signifie à la fois « tuyau » et « chambre à air »; du 46ᵉ au 48ᵉ fr. *vigne*, au lieu de *pré*, sous l'influence de all. *Wiese*; du 20ᵉ au 43ᵉ fr. *vers*, au lieu de *chez* (avec mouvement, *aller vers qqn.* « aller chez qqn. »), parce que all. *zu* a ces deux sens. Cf. les faits cités au § 50.

Je n'ai relevé que deux cas de substitution à un composé all. d'un groupe de mots calqué sur un type fr. : au 44ᵉ mois *Gratin von dents de lion* au lieu de *Löwenzahngratin* (v. § 45 *ad finem*), au 46ᵉ *Laden von Hut* au lieu de *Hutladen*. *Laden von Hut* est une vraie traduction de fr. *magasin de chapeaux* : *Hut* au sing., et non *Hüten* au plur., soit par croisement avec un vague souvenir de la forme correcte *Hutladen*, soit, plus probablement, parce que la prononciation fr. ne distingue pas *chapeaux* de *chapeau*. *Stiefelbergen* au lieu de *Bergstiefel* (48ᵉ mois) est au contraire construit comme un composé allemand, sauf interversion des termes (observée aussi chez des monoglottes all. et angl. : *Bankfuss*, *Maullöwe*, *mill-wind* au lieu de *Fussbank*, *Löwenmaul*, *wind-mill*, Stern, p. 359, 360); la désinence *-en* est analogique d'après les innombrables plur. all. en *-en*.

Au commencement du 57ᵉ mois je note « un bonhomme qui *bat un lion mort* avec un bâton » (description d'une image où un homme attaque un lion à l'épieu) : on reconnaît immédiatement all. *schlägt einen Löwen tot* ; Louis aurait dit ici en all. *einen Löwen totschlägt*, et il est remarquable que cet emprunt de vocabulaire soit adapté à la syntaxe fr. : *bat un lion mort* (cf. *rend qqn. malade*, etc...), et non **mortbat un lion* ou **un lion mortbat*. A la fin du 58ᵉ *j'attends sur toi* (au lieu de *je t'attends*), calque de all. *ich warte auf dich*, et *je suis fini* (au lieu de *je suis prêt*), fausse traduction de all. *ich bin fertig*.

On a appris à Louis qu'il ne faut jamais dire *je veux*, *ich will*, mais p. ex. *je voudrais*, *ich möchte*. Depuis le 46ᵉ mois je l'entends assez souvent me demander qqch., p. ex. un bout de ficelle, sous la forme élégante : « Papa, j'aimerais avoir de la ficelle ». Je ne crois pas que *aimerais* soit une traduction spontanée d'un aspect sémantique de *möchte*; il est plus probable que Louis a emprunté direc-

tement l'expression à sa mère, qui l'emploie volontiers quand elle parle français.

Du 20[e] au 43[e] mois (et même sporadiquement jusqu'au 59[e]) j'entends souvent fr. *comment grand*, *comment loin*, calques de all. *wie gross, wie weit*. Pour *si beaucoup* « tant » et *très beaucoup* renforcement de *beaucoup*, entendus assez fréquemment du 44[e] au 53[e], et encore jusqu'au 59[e], il n'y a pas nécessairement calque de all. *soviel, sehr viel*, puisque le fr. fournit les modèles *si peu*, *si bien*, *si mal*, *très peu*, *très bien*, *très mal*.

§ **35**. — Sauf l'accouplement de all. *auch* et de fr. *vache* observé vers la fin du 20[e] mois dans [*ạu̯h vạt*] « encore une vache », je ne remarque pas d'emprunt proprement dit pour les nombreuses particules que Louis acquiert principalement aux 18[e], 19[e], 20[e] et 21[e] mois, all. *mehr*, *noch*, *nur*, *sehr*, *auch*, *und*, fr. [*epí*] < *et puis*, etc... Cela se comprend aisément. Si p. ex. il veut demander en fr. un objet dont il ne sait le nom qu'en all., la relation entre la représentation mentale d'un objet matériel et celle d'un nom qui désigne cet objet étant tout ce qu'il y a de plus immédiat, le nom all. se place pour ainsi dire de lui-même dans la phrase fr., et cela d'autant mieux qu'il existe un vocabulaire commun assez étendu et comprenant des mots très importants, comme [*tẹ*] « thé », [*üt*] « sucre », [*buá*] « biberon[1] ». Il en va tout autrement avec des particules sans

1. Je n'ai jamais pu déterminer l'origine de ce mot. Ce n'est pas un vocable usuel de l'*Ammensprache* all. ou fr. Les enfants ne créent point de mots de toutes pièces (v. Stern, p. 338-343). Notre [*buá*], qui date de la période d'imitation, sort-il de fr. *boire?* je ne le crois pas, parce qu'au moment où Louis l'a adopté il n'entendait presque qu'en all. des mots se rapportant à sa nourriture, à sa toilette, etc... Il me semble plus probable (cf. la fin de la note au § 24 *in fine*) que ce soit

signification bien nette, en tout cas sans signification concrète, avec des *Füllwörter* qui font pour ainsi dire partie du *squelette* d'une langue déterminée, à peu près au même titre que des désinences nominales ou verbales : à l'époque en question Louis disait all. [*dạt*] < *Soldat*, [*dạ́Tn̥*] < *Soldaten*, [*mạn*] < *Mann*, [*mẹ́nə̊*] < *Männer*, [*ẹ́dn̥*] < *regnen* ; jamais il n'a forgé un pluriel fr. en [-́n̥] ou en [-́ə̊] ou avec métaphonie de la voy. tonique, ni un infinitif français en [-́n̥.]

Il y a non pas emprunt, mais influence de langue à langue dans fr. *vers* rapproché de all. *zu* (v. § 34). Plus tard (encore au 52e mois) je note all. *für schön machen* correspondant à fr. *pour faire joli* « pour l'ornement » (s'emploie en parlant d'objets de décoration intérieure tels que tableaux pendus au mur, vases sur une cheminée, etc...) : all. *für* est employé au lieu de *um...zu*, sous l'influence de fr. *pour* (cf. alsacien *for ze* = all. *um zu*), comme fr. *vers* était employé au lieu de *chez* sous l'influence de all. *zu*, mais l'ordre des mots en all. est correct, *für schön machen*, et non **für machen schön*, comme dans fr. *bat un lion mort* cité au § 34 ; la vraie tournure idiomatique serait d'ailleurs *zum Schönmachen*.

Il y a une vraie traduction dans *si long que* (au lieu de *tant que*, expression que l'enfant ne connaît pas ou qu'il a oubliée), traduction adaptée à l'usage fr., all. *solange* étant

une exclamation de l'enfant exprimant la faim, une sorte de bâillement sonore causé par le même besoin : l'entourage aura interprété [*bud*] les sons émis par l'enfant, aura prononcé ainsi devant lui, et il aura répété (*convergence* des enfants et des adultes, Stern, p. 126). Cette hypothèse me semble corroborée par l'existence de *buas* dans l'*Ammensprache* des Romains : « *Buas* : potionem paruulorum ». Varro, Cato uel de liberis educandis « cum cibum ac potionem *pappas* ac *buas* uocent » (Nonius Marcellus cité par Heraeus, *Archiv für lateinische Lexikographie*, t. XIII, p. 163).

toujours employé sans *als* dans la langue parlée. Noté au 58e mois.

Pour *facile* au lieu de *facilement*, v. § 38 *ad finem*.

Faits de syntaxe

§ **36**. — M. Wundt (t. II, ch. VII; cf. Stern, p. 25) dit qu'en général les enfants forment dans la première moitié de la seconde année de leur vie des phrases consistant en juxtapositions de deux représentations, comme all. [*mama vọt*] = *Mama fort* « maman est partie, maman n'est plus ici, maman n'y est pas », [*tul ạp*] = *Stuhl ab* « je suis tombé de ma chaise »; les mots employés sont des noms, des particules, des infinitifs ou autres formes verbales employées d'abord sans sentiment d'une flexion, puis des formes verbales employées avec de nombreuses normalisations flexionnelles. Les faits que j'ai pu observer concordent d'une manière générale avec ces formules. La première phrase que j'ai notée, all. [*ọmạ́ ạdạ́*] « grand'mère est partie » (14e mois), a dû être purement et simplement répétée telle qu'elle avait été donnée en *Ammensprache*, et je crois qu'il en a été de même pour all. [*pạpá ạdạ́ bạmbạ́m*] « papa est parti en chemin de fer » (16e). Mais au commencement du 16e mois, comme j'entre pour déjeuner dans la salle à manger où il était déjà assis, Louis dit [*tẹ̄ pạpá*], qui peut signifier « je voudrais boire du thé avec papa » ou « papa vient prendre son thé [1] »; le même jour, comme je suis absent, il dit spontanément à sa mère [*tạt tạt tạt*] et, comme elle ne répond rien, il explique [*pạpá*

1. Les premiers mots qu'emploient les enfants désignent souvent ou même en général, plutôt qu'un objet déterminé, le désir de posséder cet objet, l'impression qu'il fait, une action quelconque pouvant le concerner, etc...; cf. Stern, p. 141, 142.

ạdá tá̤t] « papa est allé à la ville » ; il avait souvent entendu dire *Papa ist in die Stadt gegangen.*

Les phrases de plus de deux termes sont rares jusqu'au 19e mois, à partir duquel se multiplient (cf. des faits analogues dans Stern, p. 43, 49, 87, 100, 182-185) des combinaisons comme [*ópẹ há̤i̤t bént*] = *Ofen heiss brennt* « le poêle est chaud, il y a du feu dedans » (il s'est arrêté pour observer le poêle allumé et voit des charbons ardents par une porte garnie de mica), [*mạmá dẹ́tẹ dạụp dẹmá̤t*] = *Mama Deckel drauf gemacht* « maman a mis le couvercle dessus » (elle avait fermé une boîte à dominos), [*mạmá ạpẹbá̤i̤ ẹ́tẹ*] = *Mama Apfelbrei essen* « maman mange de la marmelade de pommes ».

Ces deux derniers ex. montrent l'ordre sujet + régimes et compléments + verbe, mais à partir de la fin du 20 mois le verbe est à peu près aussi fréquemment placé au milieu.

Je n'ai pas noté d'ex. de phrase fr. avant *faire un bateau* (vers le milieu du 24e mois) dont il sera question au § 38e mais mon souvenir très net est que le développement de deux langues a été à ce point de vue très sensiblement parallèle, sauf qu'à cette époque Louis parlait beaucoup plus souvent all. que fr. ; d'ailleurs [*lẹ̄ pạpá*] est fait avec le vocabulaire commun et s'adresse indifféremment à ma femme ou à moi, et il en est de même à la même époque de [*üt búm*] « sucre boum », c.-à-d. « tu as mis un morceau de sucre dans ta tasse » ou « je voudrais mettre un morceau de sucre dans ta tasse » : [*üt*] < fr. *sucre* a été adopté par toute la famille dans les deux langues, et [*bum*] est une onomatopée commune donnée pour « faire du bruit », spécialement « en tombant », et de là « tomber ».

§ **37.** — *Rouge vin* au 30e mois, *profond trou* au 35e,

foncé vert au 43ᵉ et *bleus radis* [1] au 44ᵉ (fautes assez fréquentes à cette époque, mais je ne les ai plus entendues depuis le 45ᵉ mois, sauf une fois *un violet livre* [2] au 48ᵉ et une fois *neuf tuyau* [3] au 50ᵉ) ne sont pas nécessairement des calques de all. *Rotwein*, *tiefes Loch*, *dunkelgrün*, *blaue Radieschen*. Un enfant monoglotte de ma famille a dit très longtemps *des noirs souliers*. Le fr. n'a pas un ordre fixe pour l'adj. et le subst., et un enfant ne peut pas se rendre compte des raisons d'ordre complexe qui font coexister *petit cheval* et *cheval blanc*, *nouveau jouet* et *chapeau neuf*, *mon seul ami* et *vagon des dames seules*, etc..., pour ne citer que des groupes qu'il a l'occasion d'entendre et peut comprendre. Comme la réciproque existe, bien que très rare (je n'ai noté que *Wein rot*, pour *Rotwein*, quelquefois autour du 31ᵉ mois), je crois cependant que pour Louis il faut admettre une influence de langue à langue expliquant all. *Wein rot*, contribuant à expliquer et rendant particulièrement fréquent fr. *rouge vin*, etc...

La fixité de la place de l'adj. en all. explique la rareté de la faute *Wein rot*, qui n'a pas comme *rouge vin* un modèle dans la langue correcte, et l'on conçoit ainsi comment la faute de construction est infiniment plus fréquente en fr. qu'en all., bien que je l'aie constamment corrigée, ce que ma femme n'a pas toujours fait pour l'all., et bien que d'autre part, à l'époque considérée ici, le fr. ait eu chez Louis une situation prédominante (v. § 4).

§ **38**. — Je ne vois aucune raison décisive pour attribuer *était nagé* (46ᵉ mois) à l'influence de l'all. *war geschwommen*, le fr. ayant *était allé*, *était venu*, etc...

1. Radis très savoureux à peau violette, spécialité de la culture maraîchère aux environs de Vienne.

2. Un livre relié avec dos en basane violette.

3. V. § 34.

Dès qu'il sait pratiquer la flexion verbale Louis peut se rendre compte de la place que dans des groupes comme *wenn der Bubi lieb ist* [1] sa mère attribue au mot *ist* qu'il connaît déjà pour l'avoir entendu et employé lui-même à une autre place dans *der Bubi ist lieb.* [2] Cependant il dit très fréquemment *wenn der Bubi ist lieb*, et je note encore au 39ᵉ mois *wie der Papa war so klein*, au 40ᵉ *damit er kann auch machen* (v. § 62), au 48ᵉ *wenn du vormittags hast einen fürchterlichen Hunger, dann nimmst du dir eins* [3] (il fait cadeau de dragées à sa mère). Cette faute n'est pas rare chez des enfants allemands monoglottes, non plus que d'autres analogues ou inverses (v. Stern, p. 70, 74, 110, 190-193). Je n'ai jamais relevé la faute correspondante en fr. (cf. *bat... mort*, et non **mortbat*, § 34), et cela se conçoit, le fr. donné présentant p. ex. *quand Lolo est gentil* avec le même ordre de mots que *Lolo est gentil.* L'influence du fr. me paraît en résumé inutile pour expliquer la position incorrecte du verbe all. en hypotaxe.

L'influence all. me semble au contraire évidente dans *un bateau faire* que j'entends au commencement du 26ᵉ mois, après avoir noté deux mois auparavant *faire un bateau.* Je corrige, et Louis répète plusieurs fois *faire un bateau* ; trois semaines s'écoulent, pendant lesquelles je ne note pas de faute nouvelle dans ce groupe ou dans un autre analogue, mais alors j'entends *encore boum faire* (*faire boum* « faire du bruit » ou « tomber » ou « faire tomber ».) La faute, que je corrige toujours, devient rare, mais persiste longtemps : je note encore au 40ᵉ mois *je veux mes pantoufles mettre*, au 46ᵉ *sur ce chemin on peut facile marcher*, où l'on remarquera en outre *facile* employé adverbialement

1. « Quand le petit est gentil ».
2. « Le petit est gentil ».
3. « Si tu as le matin une faim effroyable, tu en prendras une ».

(l'all. emploie tous ses adj. ainsi, le fr. connaît *sentir bon, mauvais, marcher droit, parler haut, bas, boire sec, s'ennuyer ferme* et quelques autres tournures analogues), au 48e *maman sait de très jolies choses peindre*. Sa persistance a pu être favorisée par la coexistence en fr. des deux types *faire un bateau, mettre mes pantoufles, marcher facilement*, etc.... et *le faire, les mettre, bien marcher*, etc... Je remarque d'autre part que la faute correspondante **für machen schön* ne se présente pas en all. (v. § 35 *ad finem*), sans doute parce que la place des régimes et des compléments dans les groupes de cette nature est infiniment plus fixe en all. qu'en fr. Ce qui me fait attribuer à une influence all. l'origine des tournures *un bateau faire*, etc..., c'est qu'elles ont commencé à apparaître avant que Louis n'employât beaucoup en fr. les pronoms atones et autres mots syntactiquement faibles qui se placent devant le verbe.

V

CONSCIENCE DU BILINGUISME

§ **39**. — J'ai cru pouvoir caractériser la méthode employée pour apprendre simultanément deux langues à mon fils et l'effort intellectuel exigé de lui dès le principe en disant qu'il devait, s'il voulait du pain, dire *Brot* à sa mère ou *pain* à son père (§ 1). C'est ce qu'il a fait dès les débuts du langage articulé conscient. Deux collections de plus en plus étendues de vocables se sont constituées avec le sentiment que l'une est applicable à maman, à la grand'mère, à certains parents, amis et domestiques, l'autre à papa et à d'autres parents, amis et domestiques. Partant ainsi d'un état tout concret, ce sentiment s'est progressivement affiné jusqu'à la conception abstraite de *langue* même au cas où il s'agit de groupes de phonèmes que l'enfant ne comprend pas, qu'il n'entend pas émettre comme un moyen de communication entre deux personnes qui les comprennent, qu'il m'entend émettre, moi seul avec lui, comme une citation de quelque chose d'inintelligible où il sent néanmoins du langage articulé comparable aux groupes de phonèmes all. et fr. qui lui sont familiers, et d'où il ressent en outre de naïves impressions esthétiques (v. §§ 53-55).

§ **40**. — Avant d'examiner un peu en détail l'évolution de ce sentiment du bilinguisme, je vais rassembler à part

ce qui concerne spécialement une de ses manifestations les plus intéressantes, l'aperception de **correspondances phonétiques** de l'all. au fr. et réciproquement, laquelle n'a pu se développer que quand l'usage des deux langues a comporté des vocabulaires assez étendus pour que l'attention de l'enfant fût éveillée sur les différences de prononciation dans des couples de mots de même sens du vocabulaire commun et dans des groupes de mots de vocabulaires différents présentant des ressemblances de structure (cf. §§ 7, 8).

M. Grammont (p. 79-81) avait déjà noté des adaptations phonétiques fort intéressantes chez l'un des deux enfants observés par lui et remarqué « avec quelle pénétration cet enfant à deux ans distinguait le langage correct et grave du langage enfantin, si bien qu'à cette époque, où il était parvenu à prononcer tout d'une façon irréprochable, il s'est refait un nouveau langage pour parler avec sa sœur ou pour faire le câlin avec les grandes personnes ». Pour ce langage refait l'enfant emprunte le principal à sa sœur et des éléments accessoires à d'autres enfants ; il ne reproduit pas exactement le principal emprunté, mais donne p. ex. une extension nouvelle à un phénomène particulièrement frappant. « A l'âge de deux ans Robert prononçait très bien les *r* dans toutes les positions : il n'en supprimait plus aucun et n'en remplaçait aucun par *l*, sauf celui de [*pḁlẹ́m*] ». Ce mot, qui signifie « parrain », présente un cas particulier d'emprunt d'un enfant à l'autre qui est étudié par M. Grammont p. 78, 79. « A ce moment sa « petite sœur » s'est mise à parler, et il a souvent imité, pour se mettre à son niveau, son langage qui lui paraissait enfantin. Ce qui l'avait le plus frappé, c'est le changement de *r* en *yod* ». Par la structure de ses mots, tous trisyllabiques avec syllabe tonique au milieu, voy. préto-

nique et syllabe posttonique finissant sur une voy., ex. [*ạtü̊yạ*] < *voiture*, le langage de la « petite sœur » ne pouvait présenter qu'entre voy. un yod correspondant à une *r* donnée (p. 76). « Il a immédiatement pris cette prononciation, non seulement pour les mots où il pouvait l'entendre chez sa sœur, mais, ayant un vocabulaire beaucoup plus considérable que cette dernière, il l'a étendue à tout *r* intervocalique ou final, sans aucune exception : ..... [*pạyí*] « Paris »,..... [*pạ tẹ́y*] « par terre », [*fœ̣y*] « fleur ». De cette dernière forme est née chez sa sœur la confusion des deux mots *fleur* et *feuille*, qu'elle a gardée jusqu'à deux ans et demi ».

§ **41**. — Louis a commencé à établir ses correspondances phonétiques à peu près au même âge que Robert. Avait-il à résoudre un problème plus difficile que ce dernier ? Oui et non. L'allemand et le français sont plus nettement distincts qu'un français correct et un français enfantin, donc l'attention peut être plus vivement éveillée. Mais d'autre part ils présentent beaucoup moins de points de contact que deux variétés de français entre des mots de même sens ou de structure semblable : l'attention de Robert était éveillée par un contact sémantique à peu près constant et un parallélisme de structure souvent très frappant. Enfin il faut observer que chez Robert il s'agit en somme d'un simple jeu, puisque sa sœur comprend le fr. correct de ses parents, tandis que Louis sent le besoin de combler d'une manière quelconque les lacunes de ses vocabulaires : beaucoup de personnes de son entourage immédiat savent le fr. et l'all., mais il en est aussi qui ne connaissent qu'une seule de ces deux langues. On conçoit donc immédiatement que les adaptations phonétiques ont chez lui une durée beaucoup plus considérable ; d'ailleurs chez Robert

elles ne peuvent guère se prolonger longtemps au delà de l'époque où la « petite sœur » acquiert une prononciation correcte et où par conséquent il n'a plus à « se mettre à son niveau » en imitant son langage enfantin.

J'ai noté au 27e mois deux adaptations en sens inverse. Louis me montre un oiseau dans un livre d'images et veut le nommer en fr., mais *oiseau* ou *poulet* ou tout autre mot analogue manque à son vocabulaire, ou n'est momentanément pas présent à l'esprit : il dit [*titã*], avec adaptation nasale [1], sur le modèle de mots connus comme fr. [*tãt*] < *tante* = all. [*tánte̥*] < *Tante*, de son mot all. [*titán*], donné en *Ammensprache* sous les formes *Tipp Hahn*, *Tipp-tipp Hühnchen*, etc... à l'époque des assimilations (v. § 13). Parlant à sa mère et ne sachant pas comment dire « tourner », il construit [*túrnn̥*] parce que la plupart des mots dont il se sert pour désigner une action, un état, un rapport sont des disyllabes qui en fr. ont l'accent sur un [*e̜*] final de la seconde syllabe et qui en all. ont l'accent sur la première, la seconde finissant sur [*n̥*], types fr. [*turné̜*] < *tourner*, all. [*máxn̥*] < *machen*.

De même au 28e mois fr. [*pa̜pe̜mẽt*] adapté de all. [*pa̜pe̜ment*] < *Kaffeemensch*, au 33e all. [*múšn̥*] adapté de fr. [*mušé̜*] < *moucher*. *Kaffeemensch* désignait le livreur de café, personnage des plus importants, remarquable par une sorte d'uniforme verdâtre comportant une casquette plate, et Louis n'a pas manqué d'appeler [*pa̜pe̜mént*] des officiers allemands, russes, etc... représentés coiffés de casquettes plates dans des journaux illustrés. On remarquera que [*túrnn̥*] et [*múšn̥*] sont construits comme les emprunts anciens du germanique au latin ou au roman : lat. *dam-*

1. Le sentiment d'une ressemblance phonétique, à l'intérieur d'une même langue, entre voy. nasale et voy. + cons. nasale se manifeste dans [*œ̃ da̜ⁿ*] cité au § 43.

nare > vha. *-damnōn* > all. *-dammen*, it. *tastare* ou vfr. *taster* (fr. *tâter*) > mha. et all. *tasten*, vfr. *priser* > mha. *prīsen* > all. *preisen*, etc... et précisément, mais avec un autre sens, le mot qui nous occupe ici, fr. *tourner* > all. *turnen* « faire des tours, des exercices de gymnastique ». Louis n'a jamais construit de son chef un verbe all. en *-ieren* d'après un verbe fr. en *-ir* ou en *-er*; tous ceux qu'il possède, *sortieren*, *reparieren*, *arrangieren*, etc... lui ont été donnés tels quels en allemand.

§ **42**. — Les adaptations marquées ont été de tout temps assez rares et le deviennent encore plus quand l'accroissement des deux vocabulaires les rend inutiles. Les noms propres qui n'ont pas une double forme, comme fr. *Rhône* [*rọn*], all. *Rhone* [*rǫ́nẹ*], puis [*rǫ́nə*], sont laissés tels quels, avec leur prononciation indigène, quelle que soit la langue du contexte : *Hermine* est prononcé même dans une phrase fr. [*hermī́nə*], et non [*ermī̊n*] comme prononcent nos parents de langue fr.; *Saugrain* est prononcé même dans une phrase all. [*sǫgrẽ̄*], et non [*sǫgrẹ́n̊*] ou [*sǫgrẹ́n*] qui ferait pendant à [*titā̃*] et à [*ąprǫbąsyō̃*]; *Donner* est un cas à part, nom propre pris pour un nom commun (v. § 51). Pour les noms communs, voici les seules adaptations que j'aie notées à partir du 39e mois, époque à laquelle devient particulièrement net le désir de posséder deux vocabulaires égaux (v. § 49) :

Au 45e mois Louis entend *Approbation* [*ąprǫbącyǫ́n*] dans une phrase all. que j'adresse à sa mère; immédiatement il me demande : « Qu'est-ce que c'est, *approbation ?* » en donnant au mot la prononciation fr. [*ąprǫbąsyō̃*]. Au 47e il parle en all. de ses [*gǫbíyn̥*] : c'est le mot local *gobilles* (à Paris *billes*) muni d'une désinence all. de pluriel. Au 48e il parle d' « une lettre bleue avec une marque

rouge », et un autre jour il me demande « une marque rouge » pour affranchir une lettre (v. encore l'*oncle Marc* au § 51) : *marque* [*mark*] adapté de all. *Marke* [*márkə*] « timbre » (entendu encore à la fin du 58ᵉ mois). Au 53ᵉ, comme j'arrange le feu du salon, il observe : « Il y a beaucoup d'ache » : *ache* [*ąš*] adapté de all. *Asche* [*ą́šə*] « cendre ».

Il faut remarquer que certains mots peuvent être laissés tels quels parce qu'ils ont une physionomie indifférente. Tel serait par ex. le cas de fr. *fil*, qui pourrait passer tel quel en all., de all. *Lamm*, qui pourrait passer tel quel en fr., ces mots ne présentant que des phonèmes et combinaisons de phonèmes d'usage courant dans les deux langues. Tel est le cas de la *corne* pour faire du pain (§ 50 *in fine*). Mais il y a adaptation dans le cas suivant : au 47ᵉ mois [*kląt*] « lisse » dans une phrase fr., avec une sourde forte [*k*] correspondant à la sourde douce de all. *glatt* prononcé [*Kląt*]. Enfin quelques mots rebelles à l'adaptation sont laissés tels quels : ainsi au 41ᵉ mois, comme je fais remarquer à ma femme des fleurs qui ont épanoui dans un vase où on les avait mises en boutons, Louis incorpore le mot qu'il vient d'entendre dans une phrase all., *aufgeblüht*, à la phrase fr. : « Je veux voir si elles sont aufgeblüht ». C'est en somme un procédé qu'emploient parfois les grandes personnes quand un mot leur échappe momentanément.

Vers la fin du 58ᵉ mois, voyant une teigne qui volette autour de la lampe, Louis me dit : « Tiens! voilà un de ces petits papillons, tu sais..... comme celui que nous avons vu hier ». Il connaît le nom allemand, *Motte*; quelques mois auparavant il l'aurait francisé en [*mǫt*], comme [*ąš*] < *Asche*. Nous sommes à la dernière de trois étapes intéressantes pour la conscience du bilinguisme :

1° Emprunts de mots laissés tels quels. L'enfant a besoin d'un mot; en général il possède son vocabulaire par couples de formes; ici manque la forme applicable à la personne à qui l'enfant s'adresse; il emploie l'autre à tout hasard.

2° Adaptations; la première que je note date du 27e mois. L'enfant sait dès le 20e (§ 46) qu'il possède des couples de mots; ne trouvant dans sa mémoire qu'un membre d'un couple donné, il forge l'autre d'après certaines correspondances qu'il a remarquées.

3° La mémoire est mieux meublée et le sens linguistique est plus affiné (entre le milieu et la fin de la cinquième année). Des corrections du type « [ą̆š] ? ah! oui, tu veux dire *cendre* » montrent à l'enfant que ses adaptations ne produisent pas en général des mots corrects. Il demande le membre qui lui manque dans un couple (et cela même dès la fin de la troisième année, v. § 49) ou procède par définition (ex. plus haut pour *Motte*).

§ 43. — Sous réserve des lacunes de vocabulaire qui sont comblées, suivant les circonstances et les époques, par acquisition de mots nouveaux, par emprunt de langue à langue avec adaptation, par emprunt sans adaptation ou par définition, Louis possède — au moins à l'état embryonnaire aux débuts du langage articulé conscient — deux collections de vocables correspondant aux deux sections de son entourage. Du 13e au 16e mois il n'a presque que des mots du vocabulaire commun issus d'onomatopées ou donnés en *Ammensprache*. Mais dès le 16e se manifestent nettement l'existence des **deux collections** et leur **usage distinct** : s'il veut une croûte de pain, il dit [*bǫp*] < *Brot* à sa mère et [*pą*] < *pain* à son père ; au 20e,

sa mère lui demandant « Was hat Papa im Mund ?[1] » il répond [*fą̣ipẹ*] < *Pfeife*, et comme je renouvelle immédiatement la question en montrant ma pipe et en demandant « Qu'est-ce que c'est que ça ? » il répond [*pip*] ; il aurait pu donner plus souvent une double réponse analogue, et sans doute le faire plus tôt, mais nous avons toujours réduit au strict *minimum* toutes les expériences qui, à tort ou à raison, nous faisaient craindre la plus légère fatigue cérébrale chez un petit enfant. Vers le 20e mois Louis se rend nettement compte qu'il sait moins de fr. que d'all. (v. § 3 *ad finem*).

Naturellement il ne s'agit là de rien qui ressemble à une **traduction**. Chez un enfant monoglotte il y a liaison entre la représentation visuelle d'un objet, la représentation mentale d'une qualité, d'une action, etc... et la représentation mentale d'un mot pour désigner cet objet, cette qualité, cette action, etc... Chez le nôtre il y a double liaison entre la représentation visuelle d'un objet, la représentation mentale d'une qualité, d'une action, etc... d'une part et la représentation mentale de deux mots d'autre part, et l'un ou l'autre élément de cette double liaison fonctionne suivant la personne à laquelle l'enfant s'adresse p. ex. pour demander un objet qu'il désire, pour décrire une qualité qui le frappe, pour exprimer une action qu'il voit ou qu'il veut accomplir.

Il n'y a aucune traduction dans le cas suivant. Au début du 14e mois, je donne une croûte de pain à Louis en lui disant : « Dis *papa* ». Il répète [*pạpá*] correctement. « Dis *merci* ». Il dit [*dą́ñə*] comme quand on lui dit en all. : « Sag mal[2] *danke* ». Un mois environ après, un autre « Dis *merci* » est suivi de [*dą́ntẹ*] qui a remplacé l'ancien

1. « Qu'est-ce que papa a dans la bouche ? »
2. « Dis voir ».

[*dáñə*] (v. §§ 13, 16). L'émission de ce mot fait partie d'une sorte de rituel institué par la partie allemande de la famille, rituel que l'enfant accomplit très volontiers, la chose l'amusant comme un jeu. Quand il désire un objet, il doit le nommer ou le montrer en faisant *bitte bitte*, c'est-à-dire en frappant une de ses mains contre l'autre; il reçoit l'objet : il doit dire *danke*. L'indigence de son vocabulaire fait qu'il montre bien plus souvent qu'il ne nomme, de sorte que les deux premières phases du rituel se passent le plus souvent sans qu'il parle, et que l'ensemble n'éveille pas en lui l'idée nette de langage ; d'ailleurs je n'ai pas exactement suivi le rituel, je n'ai pas dit à Louis une phrase fr. qui corresponde à all. « Mach *bitte bitte* », et je lui ai demandé le mot *papa*, qui est du vocabulaire commun ; ayant reçu l'objet qu'il désirait et m'entendant lui demander un mot nouveau pour lui et qu'il ne sait pas articuler, il remplace ce mot par celui qu'il est habitué à émettre dans la même phase du rituel. Il n'est parvenu à articuler [*metí*] qu'à la fin du 16ᵉ mois ; à partir de ce moment il ne m'a plus jamais dit [*dánte̩*], et il n'a jamais dit [*metí*] à sa mère.

[*dánte̩*] sur ma demande de dire *merci* est le premier **emprunt** de vocabulaire que j'aie noté. En voici un autre, pour lequel l'enfant n'avait pas le secours extérieur d'un rituel où remplir un vide. Je l'ai noté à deux reprises. Au 15ᵉ mois Louis est souvent assis dans une chaise munie d'une large tablette qui s'étend devant lui ; sur les côtés de cette tablette courent deux tringles où sont enfilées des boules coloriées. Il a souvent entendu dire, en montrant les deux premières boules d'une rangée, fr. *un deux* et all. *eins zwei*; il a souvent répété fr. [*œ̃ dœⁿ*], en propageant au second mot, à l'état d'appendice faiblement articulé, l'élément nasal du premier. Il possède [*œ̃*], et par conséquent il

peut répéter exactement *un* ; entendant *deux* avec un [*ø*] qu'il ne possède pas, il répète avec le phonème le plus approchant dans sa collection, [*œ̧*] ; la force de propagation de l'élément nasal contenu dans *un* ne va pas jusqu'à faire naître [**dœ̃*], qui serait trop différent de [*dœ̧*] entendu. Il a rarement essayé de produire qqch. qui ressemble à all. *eins zwei* et n'est jamais parvenu à rien de satisfaisant. Or deux fois, l'une au milieu du 15ᵉ mois et l'autre au commencement du 16ᵉ, et les deux fois longtemps après avoir répété [*œ̃ dœ̧"*] ou cherché à répéter qqch. d'après *eins zwei*, il dit [*œ̃ dœ̧"*] en entendant sa mère dire *eins zwei drei*. Il se rend donc compte que *un deux* et *eins zwei* se correspondent, et il remplace par la dénomination qui lui est familière celle qu'il n'a pas encore réussi à répéter.

§ **44**. — C'est « maman » et « papa » qui sont les aboutissants stables, permanents du double jeu de liaison entre les concepts et les mots. Il y a « la langue de maman » et « la langue de papa », ou plutôt, pour exprimer les choses d'une façon **concrète**, telles que Louis les conçoit et telles que nous les lui avons constamment présentées, on lui parle « comme maman » ou « comme papa », et il parle à quelqu'un « comme à maman » ou « comme à papa » : encore au 39ᵉ mois, ayant oublié le mot *Weihnachten*, il demande à sa mère : « Wie nennt die Mami *Noël?* [1] » (Cf. la question à moi adressée au 37ᵉ : « Comment tu dis, toi ? » § 49 *ad finem*). Nous avons systématiquement évité toute expression, telle que *langue*, *français*, *allemand*, *Sprache*, *französisch*, *deutsch*, reposant sur une **abstraction** même très élémentaire, et p. ex. quand une bonne fran-

1. « Comment est-ce que maman appelle *Noël ?* »

çaise prenait la place d'une Allemande l'enfant a toujours entendu « tu lui parleras comme à papa », et non « il faudra lui parler français » ; mais il a entendu au moins depuis le 28ᵉ mois d'autres personnes employer les expressions *en français, en allemand* (cf. § 49), et des amis ou des domestiques dire en parlant de lui : « Il sait le français et l'allemand ».

Au commencement du 28ᵉ mois une *Fräulein* remplace auprès de Louis notre ancienne cuisinière allemande, remplacée elle-même par une Française et faisant provisoirement office de bonne d'enfant. Comme il avait toujours eu une Allemande auprès de lui, nous avions jugé inutile de lui dire comment il devrait parler à *Fräulein*, et nous pensions que de lui-même il lui parlerait comme il parlait à celle dont elle prenait la place. *Fräulein* arrive tard dans la soirée et donne ses soins à l'enfant le lendemain matin. Il lui parle français, — sans doute parce qu'il a remarqué que les nouvelles connaissances qu'il fait, parents, amis qu'il voit pour la première fois, cuisinière française entrée à la maison à la place d'une Allemande qui y était depuis plus d'un an, sont depuis assez longtemps régulièrement de langue française. Nous avons beau lui répéter qu'il faut « parler comme à maman », toute la journée il emploie le français avec une préférence marquée. Mais la nuit porte conseil — il a pu du reste observer que son interlocutrice parle beaucoup plus facilement « comme maman » que « comme papa » — et le second jour il ne parle plus qu'allemand. Même, généralisant à tort l'indication que nous lui avons donnée, il se met à parler aussi allemand à la cuisinière ; comme celle-ci n'en comprend pas un mot, l'erreur dure peu. Cf. § 47.

§ 45. — Si le vocabulaire des enfants est d'abord très

peu étendu, « c'est que les mots qu'on leur adresse sont en réalité fort peu nombreux et toujours les mêmes ; quand les grandes personnes parlent entre elles devant eux, les jeunes enfants ne comprennent pas ce qu'on dit et ne retiennent à peu près rien. Ils sont dans la même situation que celui qui voyage dans un pays étranger dont il sait mal la langue : il peut saisir et comprendre des mots isolés, mais une conversation entre indigènes lui échappe totalement » (Grammont, p. 81). Le nôtre a commencé vers le 30e mois à franchir cette première période : alors il attrape au vol dans la **conversation des grandes personnes** des mots qu'il répète en prenant souvent un petit air malin. A partir de trois ans il suit assez bien une conversation sur des sujets simples bien connus de lui et fait son profit d'observations qui ne lui sont pas directement adressées. Voici des ex. notés au 38e mois. A table, parlant à sa mère, il dit *für mir* ; je dis à ma femme : « Er darf nicht *für mir* sagen [1] », sur quoi il dit immédiatement *für mich* : il a pris de suite l'observation pour lui et a substitué à la forme fautive une forme correcte, donnée précédemment, et non au moment même, car j'avais dit « Er darf nicht *für mir* sagen », et non « Er soll *für mich* sagen [2] ». Une autre fois, parlant à sa mère, il glisse le mot *champignons* dans une phrase allemande ; je dis à ma femme : « Er darf nicht *champignons* sagen, wenn er deutsch spricht [3] », sur quoi il dit immédiatement *Pilze* : même remarque, substitution de vocable donné précédemment, car je n'ai pas dit « Er soll *Pilze* sagen [4] ». Au 44e mois il parle à sa mère d'un *Gratin von dents de lion* ; nous disons *Gratin* en

1. « Il ne faut pas qu'il dise *für mir* ».
2. « Il devrait dire *für mich* » .
3. « Il ne faut pas qu'il dise *champignons* quand il parle allemand ».
4. « Il devrait dire *Pilze* ».

all., ne connaissant pas de terme indigène pour cette préparation culinaire essentiellement romane, et même particulière à une aire assez restreinte autour du Dauphiné, mais nous disons toujours *Löwenzahn* « dent de lion » (à Paris *pissenlit*), aussi je dis à ma femme : « Er darf nicht sagen *dents de lion*, wenn er deutsch spricht [1] », sur quoi il me demande immédiatement : « Comment ? » et, suivant mon habitude invariable, je réponds : « Demande à maman ». Je n'ai jamais voulu lui donner de mots all., mais il sait parfaitement que je pourrais le faire, sa question le prouve, comme aussi une exclamation comique dont quelques jours après il émaille une conversation entre ma femme et moi : m'entendant dire *immer*, il relève ce mot : « Immer? nicht zu glauben ! [2] »

§ **46**. — La **conscience** de posséder **deux vocabulaires distincts** s'est nettement manifestée dès le 20e mois : Louis montre son œil en disant [*œ̣y ạ́ụdẹ*] < *œil Auge* ; apercevant d'une fenêtre un bateau sur le Rhône il dit de lui-même [*fit bạtọ́*] < *Schiff bateau* ; dans les deux cas les deux mots se suivent sans intervalle appréciable. Vers la fin du 30e mois, à table, il ponctue la conversation entre ses parents de *oui.ja*, articulés sans intervalle appréciable, avec un sourire marquant qu'il croit dire quelque chose de très fin.

Ces exercices spontanés ont préparé l'enfant à **transmettre** dans **une langue** des messages donnés ou des récits entendus dans **l'autre**. Dès le 21e mois ils ont pris une forme plus développée que dans les ex. précédents : se trouvant à la campagne chez des parents de langue française, entouré par notre cuisinière allemande, que nous avons

1. « Il ne faut pas qu'il dise *dents de lion* quand il parle allemand ».
2. « Toujours ? incroyable ! »

emmenée avec nous pour servir de bonne d'enfant, et par des domestiques français de ces parents, il dit quelque chose en all. à cette cuisinière, puis, considérant sa communication comme d'importance, il la répète en fr. aux autres domestiques. Au 26ᵉ mois nous emmenons la même cuisinière chez d'autres parents ; elle comprend mal le français, et nos parents ne savent pas un mot d'allemand : ils envoient Louis, en l'absence de ma femme et de moi, demander à sa bonne d'apporter du lait, d'allumer la lampe, etc... ; le message donné en français, et consistant soit en un mot seul, soit en une phrase très simple, est irréprochablement transmis en allemand.

Voici un ex. de phrase un peu plus longue, transmise au commencement du 30ᵉ mois. Comme Louis entre dans mon cabinet de travail à un moment où il n'y fait pas assez chaud pour lui — ou j'imagine ce moyen de le renvoyer gentiment —, je lui dis : « Non, ne reste pas ici, il fait trop froid, va voir Deda » (nom familier de *Fräulein*). Il s'en va immédiatement faire ce rapport : [*p̣apá śímǝʳ iś śu ạyt*] = *Papas Zimmer ist zu kalt* [1].

Les transmissions en sens inverse, d'all. en fr., sont également fréquentes et aussi bien exécutées, p. ex. quand sa mère l'envoie me demander quelque chose ; je ne retrouve dans mes notes aucun exemple textuel, mais mon souvenir général est parfaitement net.

Louis continue d'ailleurs à manifester son bilinguisme par pur amusement ou pour sa satisfaction personnelle, comme dans [*œ̣y ạ́ụdẹ*] ou [*fit bạtọ́*], quand il peut construire de véritables phrases : ainsi au 43ᵉ mois, ayant dit à sa bonne : « Maria, apporte-moi mon fusil », il court vers sa mère et lui fait rapport : « Maria, bring mir mein Gewehr, hab ich gesagt ». Même quand il sait pertinemment

1. « La chambre de papa est trop froide ».

que ses parents sont bilingues, il continue, à table, à m'informer en fr. que maman vient de dire telle ou telle chose, et cela parfois même quand ma femme s'est adressée directement à moi; comme nous parlons toujours all. ensemble à moins de présence d'un tiers ignorant cette langue, il ne se produit de transmissions en sens inverse que pour des choses que j'ai dites en m'adresssant spécialement à lui.

§ **47**. — Comme sa mère lui parle toujours allemand et son père toujours français (cf. § 1), l'idée de langage est liée chez Louis à celle d'individu, et l'on peut s'attendre à quelque étonnement de sa part en présence d'une personne qui parle **alternativement les deux langues** en s'adressant à lui. Comme d'autre part la méthode suivie l'a habitué à entendre une prononciation correcte dans les deux langues, et qu'il a une bonne oreille, une **prononciation défectueuse** doit évidemment le choquer.

A la fin du 27ᵉ mois Louis sait déjà que ses parents sont bilingues (v. § 49), mais nous n'avons presque jamais fait d'interversion de langues en lui parlant. A ce moment arrive à la maison un de nos amis d'Allemagne qui vient passer deux ou trois jours chez nous. Il parle couramment français, mais avec un accent allemand assez marqué. Nous n'avons pas pensé à le prier de ne parler qu'all. avec notre enfant, et, seul avec lui, il lui parle alternativement all. et fr. Louis en conçoit une grande défiance, et il lui faut presque une journée entière et des objurgations répétées pour qu'il consente à causer gentiment *mit dem lieben Onkel* [1]. Désormais il sait que ce genre de bilinguisme nouveau pour lui n'a rien en soi de répréhensible, et quelques

1. « Avec ce brave oncle » ; en Allemagne on appelle « oncles » des enfants les amis des parents.

jours après sa nouvelle *Fräulein* (v. § 44 *in fine*) ne lui inspire aucune inquiétude. Il passe même sur sa prononciation fr. défectueuse, sans doute parce qu'elle vient pour le soigner, que dès son arrivée elle est de la maison. Mais au 40[e] mois une dame de nos amies, qui ne le voit pas très souvent, mais qui est bien connue de lui, et qui lui a toujours parlé français, le rencontrant à la promenade, l'aborde et se met à lui parler un allemand vraiment informe : il ne répond rien, tourne le dos à la dame, et toutes les objurgations de sa bonne ne peuvent pas le décider à répondre et à tendre la main comme il en a l'habitude. Cependant il parle déjà alternativement fr. et all. avec Addi (v. § 5), et au 43[e] mois il fait de même, sans manifester ni surprise ni embarras, avec une autre dame de nos amies, demeurant à Paris, que nous voyons très rarement; elle lui avait adressé la parole alternativement dans les deux langues, qu'elle parle à peu près également bien.

Louis ne m'a jamais à proprement parler adressé la parole en allemand. Une fois à ma connaissance il s'est adressé en français à sa mère, au 39[e] mois, sans doute par pure inadvertance : elle a immédiatement rectifié le mouvement, et il a continué sa communication en all. sans faire aucune observation. Peu de temps auparavant, parlant à sa mère, il avait employé un mot fr. dans une phrase all. et sur mon observation : « Il ne faut pas parler comme ça à maman, mais seulement à papa », il avait immédiatement demandé à sa mère : « Wie heisst es ?[1] » et complété mon observation en ajoutant : « Et aussi à Marguerite, et aussi à Maria » (la cuisinière et la bonne).

Il sait que ses parents sont bilingues (v. § 49), et p. ex. il ne s'étonne en aucune façon si je chante devant lui en

1. « Comment ça s'appelle-t-il ? »

allemand, même si nous sommes tous deux seuls, mais il continue à cultiver également les deux langues et à les employer d'une manière distincte suivant la personne à laquelle il s'adresse [1]. Une confusion commise par sa mère le choque. Au commencement du 31e mois, sa mère l'invitant à faire *pipi* et glissant ce mot fr. dans une phrase all., il dit : « Nein, das ist nicht richtig, das heisst [*ạá*] [2] ». Vers le milieu du 36e il demande à sa mère le nom d'un plat que la cuisinière vient d'apporter : « Mami, das heisst..... ? — *Gratin de courge.* — Nein, das heisst *Kürbis* ».

Il lui arrive aussi de se corriger lui-même. Ainsi au milieu du 26e mois, à la campagne, il raconte à sa mère que je suis allé me promener avec une de mes nièces dans la *montagne* pour ramasser des *champignons*, et complète immédiatement son récit ainsi : [*mõtạ̃ń, dạç hại̯çt bért*]. Ce n'est pas, je crois, qu'il pense que sa mère n'a pas compris le mot fr. *montagne* qu'il a glissé dans sa phrase all., encore tout plein du souvenir de ce que je lui avais dit en le quittant ; c'est plutôt la correction spontanée d'une inadvertance dont il s'aperçoit. Pour *champignons*, il n'a pas à traduire ou à corriger : le mot est d'usage courant en all. au sens spécial de *Psalliota aruensis*, et Louis ne distingue pas encore, bien que ces végétaux l'intéressent beaucoup, les champignons en général ou telle ou telle espèce particulière.

1. M. l'abbé Rousselot, bilingue de naissance, n'a jamais, jusqu'à l'âge de cinquante ans, parlé à sa mère que le patois de Cellefrouin ; il ne lui est jamais venu à l'idée d'employer le fr. en s'adressant à elle. Il parlait toujours fr. à son père ; quand il avait commencé une conversation en fr. avec son père, il la continuait en patois s'il adressait ensuite la parole à sa mère, et inversement. — Communication verbale de M. l'abbé Rousselot. Les faits concordent avec ceux que j'ai observés chez Louis.

2. « Non, c'est pas ça ; ça s'appelle [*ạá*] ».

§ **48**. — J'ai dit (§ 47) que Louis ne s'étonne en aucune façon si je chante devant lui en allemand. Je peux rapprocher de ce fait le suivant. A la fin du 42[e] mois sa mère lui lit une lettre d'une de mes nièces. Il ne manifeste aucun étonnement de l'entendre parler français, et le fait s'était déjà présenté auparavant. Il doit sentir nettement, dans ce cas comme dans celui du chant, une citation. Il serait très probablement fort étonné si de son chef sa mère lui adressait la parole en français, ou moi en allemand. L'expérience serait intéressante, mais nous ne la faisons pas : elle est contraire à la méthode adoptée (v. § 1), et nous croyons encore plus intéressant d'attendre que de lui-même il se mêle indifféremment dans une langue ou dans l'autre à une conversation générale. Cela ne s'est pas produit encore. Voici des faits qui m'avaient semblé annoncer l'imminence de cette évolution. Au 49[e] mois, conversation générale à table, en français, pendant un séjour à la campagne chez un de mes parents : il arrive parfois à ma femme, entraînée par la conversation générale, de s'adresser à son fils en français, mais il lui répond invariablement en allemand, sans manifester du reste aucune surprise. Au 50[e], à la maison, comme je termine une communication adressée à ma femme par : « Ich werde dirs erzählen [1] », il me demande à plusieurs reprises en riant : « Was erzählen [2] ? » Je lui réponds : « Oui, plus tard ». Quelques jours après, à table, je demande à ma femme : « Darf ich eine Kartoffel essen ? » [3] et il dit, sans que je puisse bien nettement distinguer s'il s'adresse expressément à moi ou s'il entend

1. « Je te raconterai ça plus tard ».

2. « Raconter quoi ? »

3. « Puis-je manger une pomme de terre ? » — Nous avons adopté en manière de plaisanterie ces formules soumises.

faire un *a parte* plaisant (il y a sans doute des deux) : « Soviel du willst darfst du essen »[1]. Mais depuis je n'ai plus noté de faits analogues.

§ **49**. — La **pleine conscience du bilinguisme** date au moins de la fin de la troisième année ; elle a pu être en partie provoquée, ou hâtée, par les faits relatifs aux personnes qui ont parlé à Louis ou à qui Louis a parlé alternativement deux langues et qui ont employé les expressions *en français*, *en allemand*, etc... (27ᵉ et 28ᵉ mois, §§ 44, 47). Elle est surtout en rapport étroit avec la notion que « papa sait aussi parler comme maman » et que « maman sait aussi parler comme papa ». Cette notion est sûrement très nette chez Louis vers sa troisième année révolue ; je pense qu'il a déjà commencé à en avoir conscience au moins un an auparavant : cf. § 47 *ad finem* ma remarque sur *montagne* au 26ᵉ mois et § 3 *ad finem* le fait que vers le 20ᵉ il se rendait compte qu'il savait moins de fr. que d'all. ; elle ne peut manquer de se développer rapidement dès que l'enfant commence à prendre part à la conversation des grandes personnes (vers le 30ᵉ mois, v. le début du § 45).

A la fin du 28ᵉ mois Louis est à la cuisine avec *Fräulein* et la cuisinière, qui parlent fr. pendant qu'il regarde un livre d'images. La cuisinière prie *Fräulein* de lui faire passer un arrosoir ; celle-ci, qui a un tempérament d'institutrice, dit en donnant l'objet : « En allemand *Giesskanne* ». Un instant après Louis lève le nez de son livre, où l'image d'un singe l'avait sans doute particulièrement intéressé, et dit : « Deda (= *Fräulein*), *un singe*, das heisst[2]

1. « Tu peux en manger tant que tu voudras ».
2. « Ça s'appelle ».

ein Äffchen ». A la fin du 30e mois il dit à la cuisinière qui lui montre un ballon sur une image : « Maman dit toujours *ein Luftballòn* ». Plus tard, il aime à instruire, comme il l'a vu faire à *Fräulein* ; elle n'est restée que deux mois environ à la maison, mais elle a laissé une vive impression à l'enfant, qui s'est souvenu et a parlé d'elle assez longtemps après son départ. Ainsi au 39e mois, pendant un séjour à la campagne, il apprenait de temps en temps quelques mots allemands à la cuisinière de mon oncle ; au 40e il voulait apprendre à sa bonne à compter en allemand (cf. § 51).

A partir de la même époque se manifeste de plus en plus nettement le désir de posséder un vocabulaire aussi étendu que possible dans les deux langues et, quand un mot nouveau est acquis dans l'une, de connaître aussi son équivalent dans l'autre. J'ai déjà mentionné § 44 « Wie nennt die Mami *Noël ?* » (39e mois). Parfois la question a trait à un mot momentanément oublié, comme *Kürbis* cité § 42 *ad finem* (36e mois), qui revient en mémoire en entendant l'équivalent fr. Au 37e mois : « Mami, *purée de pommes de terre*, wie heisst? » [1] et une autre fois Louis demande à sa mère le nom d'un plat que la cuisinière vient d'apporter ; elle répond : « Gefüllte Tomaten » ; il me demande : « Qu'est-ce que maman a dit? » je répète : « Gefüllte Tomaten », et lui : « Comment tu dis, toi ? — Tomates farcies » ; il communique la chose en all. à sa mère et l'oblige à répéter elle aussi *tomates farcies*. Au 40e mois il montre à sa mère un plant de fraisier représenté dans un livre d'images avec fleurs et fruits, et lui demande ce que c'est. « Erdbeeren. — Nein, die Maria (la bonne) sagt, das sind *fleurs*. — Nein, sieh mal da, Erdbeeren ; man kann glauben, es seien Blumen, doch sinds Erdbeeren. —

1. « Maman, comment dit-on *purée de pommes de terre ?* »

Ist das *framboises?* — Nein, *fraises* »[1]. Sur quoi il court vers Maria pour lui montrer qu'elle s'est trompée.

§ **50**. — Le sentiment très net de posséder deux collections de vocables et l'habitude de rapprocher fréquemment les mots qui se correspondent dans les deux langues se manifestent dans quelques cas d'erreur assez curieux. Au 39e mois, parlant d'un « épi de blé », Louis ajoute « pour dessiner du pain » par confusion entre les homonymes all. *mahlen* « moudre » et *malen* « peindre »; il ne distingue pas très nettement « peindre » et « dessiner ». Au 39e mois, à la campagne, ma femme, voulant sortir sans l'emmener avec elle, lui dit : « Bleib jetzt mal hier bei der Maria, nachher treffen wir uns wieder[2] ». Quand elle revient, il lui dit : « Hat sich jetzt die Mami und der Lolo getrofft[3] ? » et il explique à Maria : « Maman et Lolo se sont tués ». Confusion avec le sens, pour lui très usuel, de *treffen* « toucher » en parlant de tir, de chasse; il venait de jouer au chasseur et de raconter en all. qu'il avait tué beaucoup de gibier; il dit parfois aussi *tuer* au lieu de *tirer*, parce que all. *schiessen* s'emploie pour « tirer » et pour « tuer à la

1. « Des fraises. — Non, Maria dit que c'est *fleurs*. — Non, regarde un peu, ce sont des fraises; on pourrait croire que ce sont des fleurs, mais ce sont des fraises. — Est-ce *framboises ?* — Non, *fraises* ». *Fraises* et le mot all. *Erdbeeren* sont employés au sens de « fraisier ».
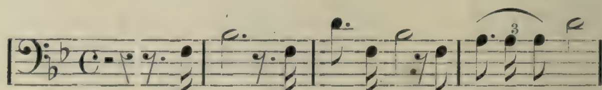
2. « Reste ici un moment avec Maria, nous nous retrouverons ensuite ».

3. « Est-ce que maman et Lolo se sont maintenant retrouvés ? » — Pour la forme analogique *getrofft*, v. § 69 *ad finem*. *Hat* sing., et non *haben* plur., avec deux sujets unis par *und* « et »; le sing. serait correct s'il y avait die Mami *mit* dem Lolo « maman *avec* Lolo ». C'est l'inverse de la tournure verbe au plur. avec deux sujets unis par « avec », courante notamment en provençal, ex. *Lou paire emé la maire plouravon* « le père et la mère pleuraient, le père pleurait avec la mère », littéralement « le père *avec* la mère *pleuraient* ».

chasse à tir ». De même au 40e mois, à table, ma femme et moi parlons en all. d'un couvert à salade en corne : « Avec de la corne on fait du pain ». Le mot que j'écris *corne* est prononcé [*ǫrn*], Louis ne possédant pas [*k*]. Il a entendu all. *Horn* « corne » ; s'il avait parlé all. il n'aurait pas fait la confusion, il n'aurait pas dit : « Aus Horn macht man Brot », parce qu'il distingue [*hǫrn*] < *Horn* de [*ǫrn*] < *Korn* ; parlant fr., il substitue très régulièrement *corne* [*ǫrn*] à all. *Horn* [*hǫrn*], mais en prononçant [*ǫrn*] il pense immédiatement à son homophone all. [*ǫrn*] < *Korn*, le mot fr. *blé* étant momentanément oublié. Le procès n'est peut-être pas très clair; pour les raisons données au début du § 43 je me suis abstenu de demander à l'enfant aucune explication. V. encore des ex. analogues §§ 34, 35, 42.

§ **51**. — Voici encore d'autres exemples de manifestations de ce sentiment et de cette habitude, avec développement progressif de l'**idée abstraite de « langue »**.

A la fin du 38e mois je chante devant Louis le début de l'appel de Donner (*Rheingold*, sc. IV), qui l'impressionne vivement par le mordant des intervalles de quarte et de sixte ascendantes :



Il me demande ce que c'est, et je réponds : « C'est la chanson de Donner. — Chanson du tonnerre. — Non, de Donner. — Moi, je dis *tonnerre* ». J'ai eu tort de corriger et de ne pas saisir immédiatement que, ne connaissant *Donner* que comme nom commun, il avait parfaitement raison de lui substituer son équivalent fr. *tonnerre*. J'aurais

dû soit approuver soit expliquer qu'il s'agissait « d'un monsieur appelé *Donner* ». Il est en tout cas remarquable que Louis ne s'étonne pas de m'entendre mettre dans une phrase fr. un mot qu'il prend pour un nom commun all. Le lendemain, mêmes chant, question, réponse et substitution : « C'est la chanson de Donner. — Chanson du tonnerre » ; cette fois je n'ajoute rien. Le lendemain également, comme nous parlons d'un de mes cousins que nous appelons *l'oncle Marc*, Louis observe : « Et aussi timbre », pensant immédiatement au mot *marque* adapté de all. *Marke* « timbre-poste » (v. § 42).

Au commencement du 39ᵉ mois Louis siffle avec un de ces « rossignols de potier », petits pots dont le bec est fait en embouchure de flageolet : on souffle dans le bec après avoir rempli d'eau la panse. « Comment ça fait ? — Comme un petit oiseau ». Cette réponse ne le satisfait pas, et il me dit que « ça s'appelle un rossignol », puis il ajoute : « s'appelle aussi *Nachtigall* ». C'est évidemment pour montrer son savoir : il connaît fr. *rossignol*, puisqu'il vient de l'employer à l'instant ; il ne tient all. *Nachtigall* que de sa mère ; il ne peut pas prendre *Nachtigall* pour un mot du vocabulaire commun, pour une sorte de synonyme de *rossignol* : la différence de structure phonétique est trop marquée ; du reste il a correctement dit *un rossignol*, et *Nachtigall* sans marquer le genre (le mot all. est féminin).

Au commencement du 40ᵉ mois, Maria, la bonne, envoie Louis demander à sa mère, dans une chambre voisine, quelle heure il est. Message transmis en all., et réponse : « Drei viertel sieben ». Il court vers Maria : « Tu ne sais pas quelle heure il est ? *drei viertel sieben !* — Mais je ne comprends pas. — *Drei viertel sieben*, en allemand..... *ja, ja !* » Son intention me paraît être de masquer par une plaisanterie qu'il juge excellente son impuis-

sance à transmettre le message parce qu'il ne connaît pas l'équivalent fr. de *drei viertel sieben, sept heures moins un quart*, ou ne sait pas le trouver sur le moment. C'est le souvenir de cet incident qui a dû, cinq ou six jours après, lui donner l'idée d'apprendre à sa bonne à compter en allemand ; pour ses leçons il employait constamment les expressions *en allemand* et *en français*. A la fin du 42ᵉ mois, comme je l'invite à venir avec moi faire une visite à notre ami M. Allemand, il me demande immédiatement : « Est-ce qu'il parle allemand ? » Au commencement du 43ᵉ il demande à sa mère pourquoi les soldats portent un drapeau devant eux. « Frag mal den Papa [1] ». Il me pose la question en fr. et je lui explique qu'on tient le drapeau en l'air pour que tous les soldats le voient de loin et puissent se rassembler autour de lui. Il va vers sa mère ; elle lui demande : « Weisst dus jetzt ? — Ich kann das nicht sagen, ich kann nurs sagen, wie der Papa sagt, auf französisch [2] ». Il paraît un peu humilié en renonçant à une traduction qui lui paraît difficile (j'avais probablement employé des mots tels que *capitaine*, *régiment*, etc..., pour lesquels les équivalents all. pouvaient lui manquer), mais il est tout rayonnant en produisant pour la première fois la tournure élégante *auf französisch*. « Dann sags mir doch auf französisch. — Nein, nein » [3], et rien ne peut le décider à enfreindre la règle « une personne, une langue ».

Au milieu du 43ᵉ mois j'avais fait avec Louis une promenade pendant laquelle de petits lézards gris l'avaient vivement intéressé. Nous rentrons à la maison, et en prenant le thé de l'après-midi je lui demande : « As-tu raconté

1. « Demande voir à papa ».
2. « Le sais-tu maintenant ? — Je ne peux pas le dire, je ne peux le dire que comme papa dit, en français ».
3. « Alors dis-le moi en français. — Non, non ».

à maman que nous avons vu des jolies petites bêtes ? — Comment s'appellent ? — Elles s'appellent *lézards*. — Non, autrement ? — Comment autrement ? on dit *lézards*. — Non, autrement, comme maman parle ». Retour de l'expression ancienne : il n'a pas dit *en allemand*. Mais après le thé, comme sa mère le prie de raconter l'histoire des jolies petites bêtes, il me demande *autrement*, *en allemand*. Infraction à la règle « une personne, une langue » ; bien qu'elle n'ait aucune importance au point où en est l'enfant, j'ai laissé à sa mère le soin de lui fournir le mot qui lui manquait (cf. plus loin *Schlüsselblumen*). Ces infractions ont toujours été d'ailleurs extrêmement rares. En voici une à la fin du 46ᵉ mois, question à moi posée en tête à tête : « Qu'est-ce que ça veut dire *ombre* en allemand ? » c.-à-d. « comment dit-on *ombre* en all. ? » Je réponds : « Tu demanderas à maman quand elle reviendra ». Cf. plus loin l'histoire du phonographe.

Un peu après le milieu du 43ᵉ mois Louis déclare à la cuisinière : « Je sais deux langues, le français et l'allemand ». Au commencement du 46ᵉ ma femme le mène en visite chez des amies qui parlent de son bilinguisme ; il intervient dans la conversation pour rectifier : « Moi, je sais trois langues. — Lesquelles ? — Le français, l'allemand et le patois ». Il se vante, sa connaissance de notre franco-provençal étant limitée à quelques mots que la cuisinière s'est amusée à lui donner en échange de mots allemands.

Au commencement du 44ᵉ mois je rapporte à la maison, revenant d'un tour en bicyclette, un gros bouquet de *Primula elatior*. « Comment s'appellent ? — Demande à maman ». Je ne connais pas de nom populaire français. « Mami, wie heissen die Blumen [1] ? — *Schlüsselblumen*. —

1. « Maman, comment s'appellent les fleurs ? »

Comment tu les appelles, toi ? — Je ne sais pas d'autre nom que celui que maman t'a dit ». Louis réfléchit un moment et me dit : « Maman a dit un nom qui est comme une clef [1] ». A la fin du mois, une après-midi, il va constamment de la cuisine au salon, très affairé : « Mami, Clotilde (la cuisinière) will einen Phonographen kaufen. — Einen Phonographen ! es ist zu teuer [2] ». Il court à la cuisine : « Clotilde, maman a dit que c'était trop cher. — Mais je ne crois pas, c'est pas si cher que ça, on peut en avoir pour..... » (ici un prix quelconque). Il transmet en all. au salon ; ma femme répond : « Das erstaunt mich sehr ». Il se précipite vers la porte, puis s'arrête tout à coup, revient vers sa mère et lui dit : « Aber das kann ich der Clotilde nicht sagen : sag mir mal das *auf français* [3] » (ou *in français* ; ma femme, qui a noté ces propos après coup, garantit *français*, mais ne se rappelle pas exactement la préposition employée). Ma femme ne veut d'abord pas enfreindre la règle « une personne, une langue » et répond : « Das kann ich nicht [4] », mais il insiste, et cette fois avec une formule all. correcte : « Doch, doch, auf französisch [5] », et elle finit par lui donner ce qu'il désire : « Ça m'étonne beaucoup ». Il court porter cette réponse à la cuisinière. On voit que son habileté de traducteur peut échouer parfois en présence d'une tournure un peu abstraite. Mais elle est d'autres fois remarquable quand il s'agit de trouver une équivalence d'idiotismes. Au 50e mois, comme sa bonne allemande lui demande ce que veut dire *tiens !* il

1. All. *Schlüssel* « clef ».

2. « Maman, Clotilde veut acheter un phonographe. — Un phonographe ! c'est trop cher ».

3. « Mais je ne peux pas le dire à Clotilde : dis-le moi voir en français ».

4. « Je ne peux pas ».

5. « Si, si, en français ».

répond de suite et sans la moindre hésitation : « *Tiens !* das heisst *ach!* » Ce n'est point de la lexicographie courante, mais de l'excellente stylistique [1] instinctive.

J'ai parfois remarqué chez Louis (v. p. 92, histoire du drapeau) une certaine humiliation quand il ne peut pas transmettre une communication d'une langue dans l'autre. Il peut arriver aussi qu'il cherche à dissimuler cet échec. Ainsi à la fin du 50e mois il a entendu raconter en all., au cours d'une visite faite avec sa mère, une histoire de feu d'artifice qui l'a vivement intéressé. Rentré à la maison, il en fait d'abord part en all. à sa bonne, puis il veut raconter la chose à la cuisinière. Ma femme est présente. « Clotilde, dit Louis, savez-vous beaucoup d'allemand ? — Mais non, je n'en sais rien du tout. — Ne savez-vous pas ce que c'est, un *Feuerwerk ?* — Mais non ». Il explique en parlant de poudre, de feu, de lumière, etc..., et alors sa mère l'aide en disant : « Feu d'artifice », et lui, tout joyeux et comme allégé d'une grave préoccupation : « Ah ! oui ! *feu d'artifice*, je ne savais pas..... » et il continue son récit. Je pense qu'il voulait dire : « Je ne me rappelais plus », comme une grande personne qui a momentanément oublié un nom propre. Cf. un autre procédé de dissimulation dans *drei viertel sieben* cité p. 91, 92.

§ **52**. — Après sa troisième année révolue, Louis s'est fréquemment préoccupé d'expressions délicates et de formes grammaticales. Ainsi au 44e mois, comme je lui avais fait une observation sur quelque écart de langage ou de con-

1. J'entends par ce mot la nouvelle discipline linguistique instituée par M. Bally dans son *Précis de stylistique* (Genève, Eggimann, 1905) et son *Traité de stylistique française* (2 vol., Heidelberg, Carl Winter, 1909) : « elle étudie la valeur affective des faits du langage organisé et l'action réciproque des faits expressifs qui concourent à former le système des moyens d'expression d'une langue ».

duite et qu'il s'était mis à parler d'autre chose, je lui dis : « Tu cherches à détourner la conversation » ; il demande immédiatement à sa mère comment *détourner la conversation* se dit en all. : « Mami, *détourner la conversation,* wie heisst ? » Le même jour il lui avait demandé s'il faut bien dire *Fidibus* [1] quand il n'y a qu'un *Fidibus*, et *Fidibüsse* quand il y en a plusieurs. Déjà au 40e mois, comme nous parlions ensemble de chevaux, il m'avait dit : « On dit *chevaux* quand il y en a un, *cheval* quand il y en a beaucoup ». C'est le contraire, mais il est remarquable que son attention s'attache, même à faux, à une telle particularité; sa bonne la lui avait signalée quelques jours auparavant. Quelques jours après, à table — il est ce qu'on appelle en allemand *ein dankbarer Gast* [2] —, il émet une appréciation sur un plat dont il vient de manger : « Les céleris sont bonnes ». Je corrige *bōns* ; immédiatement il s'informe comment il faut dire avec *courge*, *pommes de terre*, etc...

Au commencement du 47e mois nous sommes à la campagne chez une tante ; la propriété s'appelle *le Poirier*. Je me promène avec Louis, qui m'accable de questions sur les arbres que nous rencontrons : est-ce un châtaignier ? voilà un cerisier ? est-ce un poirier ? etc..... Il connaît aussi le nom des fruits, *châtaigne*, *cerise*, *poire*, etc... Tout à coup il remarque l'homonymie de l'arbre et de la propriété [3] : « Tiens ! on dit *poirier* pour l'arbre comme pour la maison », et, après un silence très court : « Pourquoi est-ce qu'on dit *ier* avec ? — Comment ? qu'est-ce que tu veux

1. « Allumette en papier ».

2. « Un convive reconnaissant » ; se dit d'un hôte qui apprécie les plats qu'on lui sert.

3. Le *Poirier* en question est en fpr. [*pərí*] « pierrier », nom de lieu-dit ; le nom fr. repose sur une confusion avec un autre mot [*pərí*] « poirier ».

dire ? — Oui, pourquoi on dit *ier* après *poire*[1] ». Je lui réponds que le *poirier* est l'arbre qui fait des *poires*, le *châtaignier* fait des *châtaignes*, le *cerisier* des *cerises*, le *pommier* des *pommes*, choisissant à dessein des dérivés à suffixe parfaitement homophone, et il complète mon énumération, notamment en forgeant le dérivé analogique *pêchier*. Vers le milieu du 48e mois il cause en tête à tête avec sa maman. On parle de mamans, en all. *Mamis*. « Warum *Mamis*, demande Louis. — Wenn viele Mamis ; sonst, *eine Mami* ; man sagt *viele Kinder*, *viele Mamis*. — Wie sagst du für *Pferd ?* — *Pferde*[2] ». Il pose encore la question pour d'autres mots, puis : « Und wenn ich französisch spreche, dann sage ich..... *chevaux*..... Nein, *cheval*..... Ah ja ! ein Pferd ist *cheval*, viele Pferde sind *chevaux*[3] ».

§ **53**. — Au commencement toute **langue autre** que le français et l'allemand est **non avenue** : Louis se rend certainement compte que ce n'est ni du fr. ni de l'all. et sent en même temps un langage articulé qui peut avoir un sens pour les initiés ; mais si l'on dit quelque chose devant lui, il ne veut pas le répéter, disant fréquemment que « c'est pas joli » ou répondant non quand on lui demande si c'est joli ; j'ai fait l'expérience avec toutes les langues pour lesquelles j'ai une prononciation correcte. Encore à la fin du 36e mois, voyant mon bâton de montagne rapporté d'un

1. Je n'ai noté chez Louis aucun ex. bien net de *Kindesetymologie* où l'enfant cherche à expliquer la forme d'après son sens (ou inversement), ce qui peut entraîner des réfections comparables à celles que produit l'*étymologie populaire* des adultes (nombreux ex. dans Stern, p. 113, 373-378).

2. « Pourquoi *Mamis ?* — Quand il y a plusieurs *Mamis* ; sinon, *eine Mami* ; on dit *viele Kinder*, *viele Mamis*. — Comment dis-tu pour *Pferd?* — *Pferde* ».

3. « Et quand je parle français, je dis..... *chevaux*..... Non, *cheval*.... Ah oui ! un cheval, c'est *cheval* ; plusieurs chevaux, c'est *chevaux* ».

voyage ancien en Norvège, et admirant comme il sied le bois de frêne, bien droit et bien rond, verni jaune clair, le bout tourné rond en pomme de mât et l'anneau de cuivre qui porte une inscription au-dessous, il me demande : « Qu'est-ce qu'il y a écrit ? — *Gak varlig, jeg hjelpėr naar det er farligt*[1] ». Il se refuse absolument à répéter : « Non, non, pas joli ».

Toutes ces choses-là ne sont ni comme on parle à maman, ni comme on parle à papa, ni des chansons, et par conséquent c'est peine inutile que de vouloir se les mettre dans la tête : aussi ne demande-t-il pas qu'on lui explique ce qu'elles peuvent bien vouloir dire.

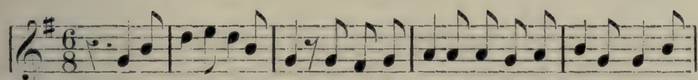
A la fin du 39e mois, à la campagne, chez un oncle, il me demande le nom du livre que je suis en train de lire devant lui. « *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha* ». Impossible de le lui faire répéter. J'en donne la raison à mon oncle, qui ne veut pas me croire et fait sans difficulté répéter à Louis *how do you do* prononcé à la française [*ạú dŭyŭdŭ*]: l'enfant ou bien veut faire une plaisanterie, entrer dans le jeu de son grand-oncle contre son papa, ou bien il croit avoir affaire à un mot français; les propos précédemment échangés n'obligent pas à adopter l'une ou l'autre de ces interprétations ; en tout cas trois jours après je ne peux pas obtenir qu'il répète la même formule prononcée par moi à l'anglaise [*hạṷ ḍŭyŭḍŭ*].

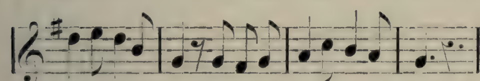
§ **54**. — A la fin du 42e mois Louis entre dans mon cabinet et me trouve en train de lire des fragments de la Bible de Wulfila. « Qu'est-ce que c'est que ce livre que tu lis ? » Je m'amuse à lui dire une courte phrase ; il ne veut pas la répéter, mais répond « oui » quand je lui demande si c'est joli. C'est la première fois qu'il déclare joli un groupe de

1. « Marche prudemment, j'aide quand il y a danger ».

phonèmes qui n'est ni fr. ni all. Quinze jours après, à table, l'entendant dire à sa mère *für mich*, j'ai l'idée de dire *ja, faúr þuk*. Il répète [*suk*]. Décidément le gotique lui plaît. C'est la première fois qu'il consent à répéter autre chose que du fr. ou de l'all. : il s'en rend évidemment compte par la présence du phonème [*þ*], étranger aux deux langues qu'il connaît. Je corrige [*þuk*], il répète [*fuk*], puis, mécontent de ces deux approximations, il dit à plusieurs reprises : « Non, c'est pas ça » et conclut : « Je peux pas bien dire ; je dirai plus tard ».

Je lui avais plusieurs fois chanté la chanson provençale





Il a retenu l'air assez bien, mais surtout les paroles lui ont trotté dans la cervelle, et, sentant la parenté des langues, il a cherché de lui-même un sens : au milieu du 45[e] mois il se met un beau jour à me chanter :

J'ai trouvé tout acaba,
Fume la pipe, fume la pipe ;
J'ai trouvé tout acaba,
Fume la pipe tant que tu voudras.

Fume la pipe est prononcé [*füm lạ píp*], et *tant que tu* [*tăktü*],

1. « Quand nous aurons tout fini (gaspillé tout notre avoir, mangé tout ce que nous avons), fumons la pipe, fumons la pipe ; quand nous aurons tout fini, fumons la pipe sans tabac ».

ce qui l'oblige à altérer la mélodie. Je la lui chante correctement, avec les paroles provençales ; il écoute, dit : « Moi, je dis pas comme ça », et chante encore sa version arrangée. Quelques jours après il y introduit un perfectionnement : ne trouvant pas de sens à *acaba*, il déménage au premier vers le *taba* qu'il a expulsé du quatrième :

J'ai trouvé tout un tabac, etc...

§ **55**. — Au commencement du 50[e] mois je vais à Lyon ; Louis me demande pourquoi : « J'ai à travailler à la bibliothèque de l'Université. — Comment ? qu'est-ce que tu vas y faire ? — Lire des livres. — Quels livres ? — Plusieurs, mais tiens, par exemple, le *Corpus inscriptionum latinarum*. Dis un peu : *Corpus inscriptionum latinarum* ». Je prononce [*kọ́rpus inskriptiọ̄́num lạtin.rum*] ; il répète sans se faire prier, et assez correctement.

On a vu p. 93 qu'au 46[e] mois Louis se vantait de « savoir le patois ». Ce n'est qu'au 50[e] que j'ai obtenu qu'il fît la partie de [*bẹ̄́rnạ*] dans le dialogue suivant : [*bẹ̄́rnạ ! — mòsū́ ? — ạ tə sạrạ̄́ lu pọrtạ̄́ ? — wạ, mòsú, d ẹ bət ạ̄́ lu tõbaré*]. Sa prononciation est très correcte. Il s'est fait expliquer depuis assez longtemps de quoi il est question. C'est une vieille histoire qui se raconte depuis plusieurs générations dans ma famille. Un de nos parents éloignés, mi-paysan, mi-gentilhomme campagnard, avait un portail de grange en mauvais état ; il ne faisait pas réparer la serrure et la barre et se contentait de barricader le portail avec un tombereau ; son domestique, nommé Berne, était chargé de l'opération, et tous les soirs le maître s'assurait qu'elle avait été accomplie en hélant, du seuil de sa maison, Berne au fond de la grange ou de la cour : « Berne ! — Monsieur ? — As-tu fermé le portail ? — Oui, Monsieur, j'ai poussé

le tombereau ». Un autre jour Louis ne voulait pas faire sa partie ; je lui demande s'il trouve l'histoire jolie, il répond oui ; je traduis, sans le prévenir en rien, tout le dialogue en provençal : « Berno ! — Moussu ? — As sarra lou pourtau ? — O, moussu, ai bouta lou toumbarèu ». Ce sont les mêmes mots, sauf que manquent [*tə*] « tu » et [*d*] « j' », mais avec une toute autre sonorité, *a* brefs et ouverts, diphtongues [*ąu̯*, *ęu̯*, *ąi̯*] ; elle paraît à Louis infiniment plus élégante que l'autre, et dès les premiers mots ses yeux brillent de plaisir ; quand je lui demande si c'est joli, il répond oui avec conviction ; plus joli que l'autre, même réponse. Voici, pour permettre d'apprécier l'effet, une transcription phonétique : [*bę́rnǫ ! — musṻ ? — ą̆ sąrą̆ lu purtą́u̯ ? — ǫ, musṻ, ąi̯ butą̆ lu tumbąrę́u̯*].

§ 56. — Au milieu du 53e mois Louis est seul avec sa mère, qui écrit à des amis à nous, père et mère de deux petites filles. De toute cette famille il ne connaît que le père. Il demande toute sorte de renseignements sur la mère et les enfants. Ma femme dit que les deux petites filles ont été malades, qu'elle va leur envoyer des images pour s'amuser à la maison avant de pouvoir sortir, etc... Louis écoute avec beaucoup d'intérêt, puis tout à coup il demande : « Sprechen sie die Sprache von uns ? — Ja, sie sprechen französisch, wie der Papa und du..... Aber gibts Leute die anders sprechen wie französisch und deutsch ? — O ja ! » répond Louis au grand étonnement de ma femme. « Zum Beispiel, in Russland, da sprechen sie russisch..... Und in Deutschland spricht man deutsch [1] ». *Russland* et *russisch*

1. « Est-ce qu'elles parlent la langue de nous ? — Oui, elles parlent français, comme papa et toi..... Mais est-ce qu'il y a des gens qui parlent autrement qu'en français ou en allemand ? — Oh oui ! Par exemple, en Russie, les gens y parlent russe..... Et en Allemagne on parle allemand ».

proviennent certainement de conversations tenues à table sur les évènements des Balkans en cette fin d'année 1912. A trois ans et demi Addi, passant les vacances de 1912 avec sa mère chez ses grands-parents d'Allemagne, était très étonnée d'entendre tout le monde parler all., parce qu'à Vienne, où elle habite, l'all. n'est parlé que par ses parents et par nous.

VI

PRINCIPAUX RÉSULTATS OBSERVÉS

§ **57**. — Les principaux résultats que nous avons obtenus en suivant la méthode « une personne, une langue » (v. § 1) ont été les suivants :

A. Acquisition de deux systèmes articulatoires distincts : dès les débuts la prononciation de Louis est dans les deux langues celle d'un enfant indigène; on ne peut relever aucun fait authentique et durable (stable) d'influence d'une langue sur l'autre. V. §§ 7-11.

B. Développement phonétique parallèle dans les deux langues : des phonèmes étant acquis ou perdus dans un système articulatoire, les phonèmes identiques ou correspondants de l'autre système sont sensiblement en même temps acquis ou perdus, et on observe le même parallélisme dans toute succession d'une répétition à peu près exacte à une substitution de phonèmes (v. (§ 12); les simplifications de groupes de consonnes (§ 12 *in fine*), les assimilations (§§ 13-16), les dissimilations (§ 21), le maintien de formes anciennes ou les réfections, corrections, rectifications totales ou partielles (§§ 19, 20, 31) s'opèrent simultanément dans les deux langues en obéissant aux mêmes tendances phonétiques générales.

C. La double question dont la solution fait l'objet des §§ 22-33, le sujet observé est-il en retard, pour la pronon-

ciation correcte, sur la moyenne des enfants de son âge ? si ce retard existe, peut-on l'attribuer au bilinguisme, à titre de compensation d'efforts avec le double travail d'apprentissage de la parole? comporte une réponse probablement négative sur le premier point, sûrement négative sur le second (§§ 32, 33).

D. Les emprunts authentiques de langue à langue en matière de vocabulaire (§§ 34, 35) et de syntaxe (§§ 36-38) se réduisent en somme à des faits isolés et passagers, et n'affectent pas d'une manière durable la correction générale du langage. L'enfant cherche de bonne heure à avoir un vocabulaire aussi étendu que possible dans les deux langues et, quand un mot nouveau est acquis dans l'une, à posséder aussi son équivalent dans l'autre (§ 49); le développement de la syntaxe se fait parallèlement dans les deux langues (§ 36), et il en est de même pour la morphologie (§§ 52, 69).

E. Le sujet observé peut de bonne heure s'exprimer très convenablement dans les deux langues comme le fait dans une seule la moyenne des enfants monoglottes (nés dans des milieux cultivés) dont les parents s'occupent assidûment comme les siens se sont occupés de lui (§ 36). Il peut de très bonne heure transmettre dans une langue des messages donnés ou des récits entendus dans l'autre (§ 46).

F. Issu de la notion concrète « parler comme maman » ou « comme papa » et « comme à maman » ou « comme à papa » inculquée dès les débuts par l'effet même de la méthode employée, le sentiment du bilinguisme s'est progressivement affiné jusqu'à l'idée abstraite de *langue*. Dès le début commencent à se constituer deux vocabulaires à usage distinct (§ 43). Vers le 28e mois l'enfant conçoit la possibilité de s'adresser à une même personne dans les

deux langues, et qu'une même personne puisse employer les deux langues en lui parlant (§ 44). Il sait dès le 20e mois au moins qu'il est bilingue (§ 46) et probablement peu après il sait que ses parents sont bilingues (§ 49), mais il ne fait aucune interversion importante de langues en s'adressant à nous, pas plus que nous n'en faisons en nous adressant à lui (§§ 47, 48), et il corrige à l'occasion une interversion faite par sa mère ou par lui-même (§ 47 *ad finem*). Il distingue nettement une mauvaise prononciation d'une bonne chez un adulte (§ 47). Il a le sentiment très net d'un système de correspondances phonétiques de langue à langue, sentiment qui se traduit par des adaptations très réussies dès le 27e mois (§§ 41, 42). La pleine conscience du bilinguisme date au moins de la fin de la troisième année (§§ 49-51, traductions fréquentes, croisements provenant de l'habitude de rapprocher l'un de l'autre les deux vocabulaires, emploi des expressions *langue*, *en allemand*, etc...); son développement coïncide avec un développement intellectuel général qui pousse l'enfant à s'enquérir d'expressions délicates et à rechercher des formes grammaticales correctes (§ 52). L'enfant a toujours nettement distingué un langage qui n'est ni du fr. ni de l'all. (§ 53); à partir du 42e mois il consent à répéter qqch. dans un tel langage, il apprécie l'élégance d'une langue au point de vue phonétique, il sait qu'il y a des pays où l'on parle d'autres langues que le fr. et l'all. (§§ 54-56).

§ **58**. — J'ai dit que les résultats qui viennent d'être résumés ont été obtenus en suivant la méthode « une personne, une langue », mais je n'entends ni les présenter comme des résultats que cette méthode doive nécessairement et toujours donner (quoique, pour l'essentiel, la

chose me semble infiniment probable), ni prétendre qu'ils ne puissent être obtenus qu'en suivant cette méthode (bien que je la croie à la fois la plus sûre et la moins fatigante pour le cerveau d'un enfant). Voici, en reprenant les divisions précédentes, les résultats obtenus avec une autre méthode employée pour Addi : ses parents lui ont parlé alternativement fr. et all., mais de bonne heure surtout all. ; comme nous ils parlent all. entre eux, à moins de présence d'un tiers qui ne sache pas cette langue ; ils ont comme nous toujours parlé *franc* à leur enfant, mais ils ont bien moins repris ou corrigé son langage que je n'ai repris ou corrigé le langage de Louis.

A. Prononciation all. aussi bonne que celle de Louis. En fr. prononciation moins stable que celle de Louis : quelques germanismes, surtout fréquemment [-l̥] dans des mots tels que *table* prononcé [*tábl̥*] comme en all. p. ex. *Löffel* [*lœ́fl̥*]; quelques prononciations locales ou patoises empruntées à des bonnes, femmes de ménage, etc... (observation communiquée par le père, sans pouvoir préciser; je n'ai rien remarqué de bien choquant).

B. Les termes de comparaison font défaut : les parents d'Addi ne m'ont communiqué aucune observation dont on puisse faire état.

C. Prononciation correcte dès la fin de la deuxième année, distinction de [š] et de [s] dès les débuts de l'imitation du langage; peu de réfections progressives, en général une prononciation correcte est substituée sans transition à une prononciation enfantine. J'ai fait état de ces résultats aux §§ 31 *in fine*, 33. Ils constituent une particularité de l'enfant, et ne peuvent évidemment être attribués à la méthode suivie, dont on attendrait en principe des résultats plutôt opposés, soit l'exagération des faits observés chez Louis.

D. Les faits concordent en général avec ceux qui ont été observés chez Louis. Addi présente plutôt moins d'emprunts, alors qu'en principe on en attendrait davantage. On attendrait plus de fautes en fr. qu'en all., mais les faits ne confirment pas une telle prévision. Entendant vers trois ans parler de *vin blanc,* Addi forge d'elle-même all. *Wein weiss* [*vạịnvá̩ịs*] ; la forme correcte est *Weisswein* [*vá̩ịsvạịn*]. Ses parents n'ont jamais remarqué en fr. ni *blanc vin, neuf chapeau*, etc..., ni *cheval petit, soupe bonne*, etc... Inversement, tandis que quelquefois vers trois ans l'enfant dit encore en fr. *il faut mes souliers ôter, j'ai ma soupe mangé,* elle ne dit jamais en all. *du musst ausziehen meine Schuhe, ich habe gegessen meine Suppe* au lieu de *d. m. meine Schuhe ausziehen, i. h. meine Suppe gegessen.*

E. Exactement comme chez Louis.

F. Dès les débuts Addi a entendu dire *en français, comment dit-on en allemand? auf deutsch, wie heisst es auf französisch?* etc..... ; elle emploie ces expressions dès l'âge de deux ans et demi et en saisit parfaitement le sens. La conscience du bilinguisme se manifeste donc chez elle beaucoup plus tôt ; chez Louis elle n'est pas ainsi directement suggérée d'une manière à peu près constante par l'entourage des grandes personnes. Un résultat attendu est que, tandis que Louis répond en all. à sa mère qui lui adresse quelques mots en fr. (§ 48), Addi répond à son père ou à sa mère dans la langue qui a été employée en lui adressant la parole. Comme Louis elle a distingué dès les débuts un langage qui n'est ni du fr. ni de l'all. ; elle a répété plus tôt que lui un tel langage : déjà au 29e mois, mais surtout au 41e, en Cotentin, pendant les vacances d'été, elle acquérait quelques mots de patois normand : au 41e elle sait répondre [*šạ vạ bĩ, e tẹ̄ ?*] « ça va bien, et toi ? » à un paysan qui lui demande [*kọmã k šạ vá̩ ?*] « comment

que ça va ? » et quelque temps après, pendant un séjour en Allemagne, elle s'amuse à étonner ses grands-parents en leur disant des phrases comme [*vạ trạšĭ dü bẹ́r*] » va chercher du boire (du cidre) ».

En somme les résultats essentiels sont les mêmes pour Addi et pour Louis sauf au point F une avance, due à la méthode employée, dans la date de conscience du bilinguisme, au point C une particularité personnelle, au point A un léger avantage à l'actif de notre méthode.

§ **59.** — Depuis le 30e mois (v. § 4 *ad finem*) l'entourage constant de Louis, sauf sa mère, parle français. Néanmoins la position de l'all. se maintient très forte. Jamais il ne vient à l'enfant l'idée de l'abandonner pour parler fr. à sa mère, quoiqu'il sache parfaitement qu'elle comprend et parle très bien cette langue. Il continue à parler all. par affection pour sa mère, dont c'est la langue préférée, et par curiosité d'esprit, activité intellectuelle, fierté de savoir et aussi, disons-le familièrement, plaisir à « épater le public » (v. au § 5 l'histoire de la chanson *O Tannebaum !*) Il ne pourrait se rendre vraiment compte de l'utilité de ce savoir que si p. ex. il faisait un séjour en Allemagne, mais il n'y est allé que vers sa première année révolue ; il a pu en avoir un premier aperçu au 26e mois (v. § 46), mais son développement intellectuel à cette époque ne comportait pas de réflexions bien étendues sur quelques transmissions de messages très simples.

Dans ces conditions [1] un enfant moins affectueux ou

1. Louis commence vers le 30e mois à prendre une certaine part à la conversation des grandes personnes (v. § 45); la position de l'all. sera sûrement très forte quand il se mêlera à la conversation d'une façon active, permanente, puisque ses parents parlent all. entre eux, mais il se borne en général jusqu'ici à intervenir par quelques mots adressés en all. à sa mère ou en fr. à moi. Il a de nouveau, depuis le 45e mois,

moins intelligent pourrait négliger une langue dont la connaissance n'est pas indispensable. Il serait extrêmement intéressant de savoir comment d'autres enfants se sont comportés dans des circonstances un peu analogues. Je n'ai malheureusement que quelques termes de comparaison à ma disposition.

§ **60**. — Un de mes amis, Suisse romand habitant la Suisse allemande, a épousé une Bernoise. Leurs enfants entendent parler alternativement l'allemand de Suisse et le français, assez rarement l'allemand littéraire ; l'all. de Suisse est l'idiome le plus fréquemment employé par les parents entre eux ou avec les enfants ; les parents parlent les trois idiomes avec une facilité sensiblement égale. Les enfants apprennent à la maison à parler très bien l'all. de Suisse, presque aussi bien le français. Une fois à l'école, n'entendant plus parler hors de chez eux que l'all. de Suisse ou l'all. littéraire, ils ne veulent plus parler fr. Je pense que ce résultat ne se serait pas produit si on avait appliqué la méthode « une personne, une langue » : les enfants, affectueux et intelligents, seraient sans doute restés attachés à un idiome où ils auraient senti par excellence la langue paternelle.

Wilhelm von Humboldt [1], ministre résident, puis ministre plénipotentiaire de Prusse à Rome (1801-1808), se trouvant en 1804 seul dans cette ville avec ses filles *Adel* (Adelheid von Humboldt, née à Paris le 17 mai

une bonne allemande qui ne lui parle qu'all. et à qui il ne parle — de lui-même — qu'en all., quoiqu'elle puisse s'exprimer très suffisamment en fr.

1. Les citations qui suivent sont tirées de *Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, herausgegeben von Anna von Sydow, zweiter Band, von der Vermählung bis zu Humboldts Scheiden aus Rom (1791-1808), dritte Auflage, Berlin, Ernst Siegfried Mittler und Sohn, 1907.

1800) et *Gabriele* (née le 28 mai 1802), écrit à sa femme qui est en Allemagne avec les aînés de leurs enfants. Adel vit beaucoup avec son père, Gabriele presque uniquement avec des domestiques italiens. « Adel est en train de jouer et, comme toujours, elle chante en jouant des chansons italiennes (p. 125, lettre du 7 mars 1804). Elle parle absolument comme une Romaine (p. 149, 28 avril). Elle parle maintenant l'italien aussi couramment que l'allemand, et plus correctement, puisqu'elle dit toujours *genehmt*, *gebringt* [1], etc... ; mais quand on lui demande ce qu'elle aime le mieux parler, elle répond immédiatement : L'allemand, et il faut voir sa figure ! on dirait qu'elle croit que faire autrement serait un péché. Elle semble vraiment trouver l'allemand plus distingué » (p. 197, 3 juillet). Je pense que c'est parce que l'all. est la langue de ses parents, que l'it. est une langue d'étrangers à la maison ou de subordonnés. Mais voici un changement à vue : Adel ne veut plus parler all., et répond en it. à une phrase all. (p. 267, 16 octobre). Humboldt n'en dit pas davantage. L'enfant est cependant intelligente et très attachée à son père, qui s'occupe beaucoup d'elle. Dans une autre lettre Humboldt dit que Gabriele commence à manger à la table de son père (p. 291, 5 janvier 1805). Peut-être Adel a-t-elle abandonné l'all. vers le moment où sa petite sœur a commencé à bien posséder l'it.

Je crois d'une manière générale (cf. § 2 *in fine*), pour l'adoption d'une langue par un enfant, à une très grande influence de l'importance familiale et sociale des personnes qui la parlent. Cette conclusion me semble fortement appuyée par l'observation suivante (résumé des p. 379-381 de Stern) :

1. Participes passés analogiques sur le thème des infinitifs *nehmen*, *bringen*, au lieu des formes correctes *genommen*, *gebracht*.

Un professeur allemand passe un peu plus de deux ans à Sumatra avec sa famille. Son fils aîné Peter est né à Breslau ; quand la famille s'est établie à Sumatra, il avait neuf mois et ne parlait pas encore. A Sumatra l'entourage de l'enfant est, sauf ses parents, exclusivement malais. L'enfant ne comprend que le malais, et ses parents eux-mêmes ne lui parlent que cette langue. Vers la fin de son séjour à Sumatra il a l'occasion d'entendre parler néerlandais ; il en retient quelques mots qu'il emploie *passim* sans les comprendre. Il parle très couramment malais à trois ans.

Retour en Allemagne, avec un domestique malais qui apprend l'allemand. Peter n'entend plus parler autour de lui qu'all. sauf par ses parents et par le domestique. Il apprend cette langue, et ne fait jamais de confusion entre elle et le malais. Si un mot all. lui fait défaut, il emploie le mot malais correspondant en le faisant précéder de *malayu* « en malais ». Quand on lui demande le nom d'un objet, il répond le plus souvent : « En malais....., en allemand..... » ; si on lui demande ensuite quel est « le vrai nom », il répond par le mot malais pendant les six premières semaines, par le mot all. ensuite.

Le domestique malais fait des progrès en allemand et emploie de plus en plus cette langue en parlant à l'enfant. De retour d'une courte absence, les parents trouvent la situation brusquement changée : Peter, alors âgé de trois ans et trois mois, ne parle plus qu'allemand, avec de temps en temps emploi conscient d'un mot malais quand le mot all. fait défaut. L'enfant, les parents en sont convaincus, a dû remarquer que les Malais sont un peu considérés comme des êtres inférieurs, et englober leur langue dans une appréciation générale défavorable.

Peter a abandonné le malais avant de pouvoir s'expri-

mer en all. aussi facilement et aussi correctement qu'il le faisait en malais. Son allemand est défectueux, mêlé de néerlandais, influencé par la syntaxe malaise. Vers trois ans et demi l'enfant peut s'exprimer suffisamment en allemand ; il comprend difficilement le malais, et l'oublie tout à fait quand le domestique rentre dans son pays ; à trois ans et huit mois il ne comprend plus les conversations que ses parents ont ensemble en malais.

APPENDICE

NOTES SUR LE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL GÉNÉRAL DU SUJET OBSERVÉ

§ **61**. — Je crois donner ici un complément utile à la section précédente pour permettre au lecteur d'apprécier la portée de mes conclusions en tenant compte de l'intelligence du sujet observé, lequel a manifesté peut-être une certaine précocité dans quelques parties de son développement cérébral.

Vers la fin du 9e mois de la vie de Louis sa mère s'absente pendant douze jours. Dans les premiers temps il semble moins en train, mais il reprend vite sa gaîté coutumière. Sa mère revient aux premiers jours du 10e mois : il la reconnaît immédiatement, d'abord rayonnant, puis ému presque à pleurer. Huit jours après, rencontrant au Jardin public une dame de ses amies avec un enfant à peu près de l'âge de Louis, ma femme prend cet enfant sur ses genoux : Louis s'agite avec un air de mécontentement, tend les bras vers sa mère et ne se calme que lorsqu'elle le prend sur ses genoux à la place de son petit camarade.

J'ai déjà noté que Louis sait dire son nom au 21e mois (p. 44).

Il a sûrement une bonne **mémoire**, comme la plupart de ses ascendants rapprochés dans les deux lignes. Un incendie survenu dans notre maison au 21e mois lui a laissé des souvenirs ineffaçables : il en parle souvent, il a

gardé un véritable culte pour les pompiers, qui sont pour lui l'incarnation même de la bravoure. Au 34e mois, pendant un séjour à Paris, il rappelle à sa bonne un accident dont il a été témoin plusieurs mois auparavant : « Il [1] a vu un bonhomme qui est tombé dans l'eau sur le quai. — A Paris ? — Non, à Vienne ». Plusieurs mois après ce séjour à Paris, au cours d'une promenade avec moi, il reconnaît immédiatement un zèbre dessiné sur un petit tableau-réclame pendu à la porte d'une boutique : « Ça, c'est le joli petit cheval qui était au Jardin d'*acclimation* ».

§ **62.** — Il a certainement de la **curiosité d'esprit**, ce qu'il tient aussi de son ascendance. A partir de trois ans ses questions deviennent incessantes, et parfois embarrassantes. Au milieu du 40e mois il m'a plusieurs fois demandé, en me montrant la terre : « Qu'est-ce qu'il y a en bas ? » et il fallait lui expliquer que si loin qu'on puisse creuser on trouve toujours de la terre, des rochers, quelquefois de l'eau, etc... Il est très ferré sur la bâtisse : on prend des pierres, on les colle avec du mortier. Au 40e mois, un ouvrier venant travailler à la maison, il déclare à sa mère : « Er muss immer zusehen, wie die Leute machen, damit er kann auch machen [2] ». Il regarde très attentivement quand j'exécute quelque menue réparation domestique, il veut m'aider, il me tend un outil, un clou, etc... ; à quatre ans il sait enfoncer très proprement un clou et réussit même à en rabattre la pointe pour assembler à pivot deux petites pièces de bois ; vers la fin de sa cinquième année il peut travailler le fil de fer (v. § 64).

Il s'intéresse de très bonne heure aux animaux, aux

1. *Il* était à cette époque employé pour *je*.
2. « Il faut qu'il (cf. la note précédente) regarde comment les gens font, pour savoir faire, lui aussi ».

arbres, aux fleurs. A quatre ans il reconnaît, en nature ou sur un dessin, et sans jamais se tromper, une bonne douzaine d'espèces de champignons (vers la fin de sa cinquième année, une vingtaine).

A trois ans il était très préoccupé de savoir comment les arbres grandissent ; il a demandé des explications, et il a très bien compris que les racines mangent de la terre et les feuilles de l'air ; un peu plus tard il retient très bien qu'une graine tombée en terre peut produire un arbre ou une plante. Un peu après quatre ans il pose à sa mère une question bien plus embarrassante : « Wie die Menschen wachsen ? » Elle répond que les enfants mangent des pommes de terre, du macaroni, etc... et que peu à peu ils deviennent grands, comme papa et maman. Mais Louis dit qu'il sait tout cela et reprend ses questions de manière que ma femme s'aperçoit qu'il voudrait savoir comment les enfants viennent au monde : elle lui répond que les anges les apportent à leur maman ; cette réponse lui donne pleine satisfaction, les anges lui étant déjà bien connus, comme on va le voir par le résultat d'une question précédente où l'origine des enfants n'était pas directement en cause.

Tous les enfants sont un peu maniaques. Le nôtre l'est sans excès. Mais un séjour à la campagne chez un grand-oncle, au 39e mois, trouble ses habitudes. Le premier soir il veut aller se coucher « in sein Haus [1]. » Sa mère le détermine sans peine à dormir « im hübschen Bettchen, wo der Papa geschlafen hat, als er so klein war wie der Lolo jetzt. — Und wo war der Lolo wie der Papa war so klein ? — Bei den Englein [2] ». Cette réponse le satisfait

1. « Dans sa maison ». Pour *sa*, cf. *il* p. 114, n. 1.

2. « Dans le joli petit lit où papa a dormi quand il était aussi petit que Lolo l'est maintenant. — Et où Lolo était-il quand papa était si petit ? — Chez les anges ».

pleinement : il connaît les anges pour les avoir vus sculptés aux portails de notre cathédrale ; il doit voir dans ces statues la représentation d'êtres qui habitent un autre pays ; il habitait lui-même ce pays avant de venir parmi nous ; cela lui suffit, au moins pour le moment : il n'a pas la notion de l'infini, et est satisfait dès qu'un fini est rattaché à un autre fini connu ou supposé connu.

De même, quelque temps auparavant, au cours d'une promenade, il m'avait demandé de lui expliquer ce que c'est que « ces grands morceaux de bois où on a accroché des fils de fer ». Je lui réponds que c'est le télégraphe. « Qu'est-ce que c'est, le télégraphe ? » Il connaît les lettres, la poste, le facteur, etc... : j'explique que le télégraphe sert pour les lettres pressées, qu'on va au bureau, qu'on donne la lettre et des sous, et que le monsieur du télégraphe prend les sous et envoie vite la lettre. Il en déduit immédiatement qu'on accroche la lettre aux fils de fer : faux rattachement de l'inconnu à un connu. Je cherche un autre connu dans la sonnerie électrique : nous sommes à table, maman appuie sur la jolie petite poire en bois qui est pendue à un fil vert, ça sonne à la cuisine, Marguerite apporte à manger ; même chose de notre chambre, qui est beaucoup plus loin de la cuisine que la salle à manger ; figure-toi encore plus loin, comme d'ici à Paris, etc... Ce rattachement exact à un connu satisfait pleinement Louis, et il ne songe pas une minute à me demander comment et pourquoi la sonnerie fonctionne : il l'a vue fonctionner, cela lui suffit. Il connaît ou croit connaître les anges comme il connaît ou croit connaître la sonnerie électrique, sauf qu'il ne les a vus qu'en pierre, mais il y a une quantité d'êtres et de choses qu'il n'a jamais vus qu'en dessin, et cela ne le fait pas douter de leur existence.

Vers la fin du 40e mois, au cours d'une promenade, il

me parle du petit lit où il a couché le mois précédent, du lit où papa dormait quand lui était chez les anges : « Qu'est-ce que je mangeais quand j'étais chez les anges ? » Il se contente de cette réponse : « Oh ! presque rien ! tu étais si petit ! — Comment petit ? comme ça ? (il montre une longueur entre les pointes de ses index). — Encore plus petit que ça ». Il y a rattachement suffisant à un connu : Louis voit des enfants tout petits, il sait qu'on grandit ensuite, il peut se rendre compte qu'avant on était encore plus petit que tout ce qu'il a pu voir ; depuis, il ne m'a plus reparlé du temps où il était chez les anges.

Vers le milieu du 45e mois Louis voit sans aucune appréhension et avec un vif intérêt une magnifique éclipse de soleil en plein midi ; il saisit très bien les phases du phénomène expliquées en faisant glisser l'une sur l'autre deux pièces de monnaie qui figurent le soleil et la lune. L'obscurité ne lui fait pas peur : ce qui lui plaît le plus dans un voyage en chemin de fer, c'est les tunnels, surtout quand on n'a pas allumé ou qu'on voile les « petites lanternes » des vagons.

J'ai déjà noté (§ 45) que vers le 30e mois il commence à suivre dans une certaine mesure la conversation des grandes personnes.

§ 63. — Dirai-je que Louis a l'esprit d'observation ? C'est une formule un peu solennelle, et j'aime mieux dire, avec les bonnes gens de chez nous, qu'il a de la ***remarque***. Je me bornerai à un exemple récent [1]. Au 52e mois, moi

1. On en trouvera un autre, relatif aux intervalles musicaux, au § 67 *ad finem*. Suivant sa propre expression, Louis *a l'œil partout* — et aussi l'oreille. Au cours de ses promenades, les choses nouvelles qu'il voit ou qu'il entend font l'objet de réflexions et de questions de toute nature.

Au commencement du 57e mois il raconte à sa bonne une course qu'il vient de faire avec ses parents, en automobile jusqu'à la maison

revenant avec lui, à la nuit, d'une visite à des parents, nous croisons sur la route une automobile ; en nous retournant nous apercevons une petite lumière, et Louis me demande ce que c'est ; je réponds que c'est peut-être la lanterne que les autos portent toujours pour éclairer le numéro qui est entre les roues de derrière ; il regarde un moment, puis dit : « Mais non, regarde, l'auto montait, et la lumière descend. — Mais oui, tu as raison ; c'est peut-être la lanterne d'une bicyclette ». Il regarde attentivement, réfléchit, et me dit : « Oui, tiens, elle tourne un peu : les bicyclettes tournent toujours un peu, elles ne marchent pas droit comme les autos ». Je n'ai aucun souvenir que personne ait jamais attiré son attention sur le léger vacillement de la trace d'une bicyclette à petite allure. D'une manière générale nous n'avons rien voulu lui apprendre : nous nous bornons, sans le pousser ni le retenir, à répondre à ses questions dans la mesure de nos facultés, lui laissant développer librement les siennes, et surtout cette *remarque* qui « est au-dessus de la science accumulée d'une façon purement réceptive », qui « s'acquiert principalement dans les cas où l'être lui-même est au centre de l'expérience et joue un rôle actif », qui « entraîne un changement de l'être et atteint, ne fût-ce que dans une faible mesure, la manière d'envisager l'ensemble des choses. La science est par nature plus fugitive et plus périssable. De même, un danger de mort rencontré dans la haute montagne agit tout autrement que les meilleurs avertissements et les plus terrifiants récits de voyage [1] ».

de campagne d'un grand-oncle, puis de là à pied jusqu'à une station de tramway, et il conclut : « Ich gehe viel lieber zu Fuss als im Auto zu fahren, weil man da nicht alles richtig sehen kann » (j'aime bien mieux aller à pied qu'en auto, parce que comme ça on ne peut pas tout voir comme il faut).

1. L. Gauchat, *Sprachforschung im Terrain*, BDR 1910, p. 97. — Le

§ **64**. — Louis a commencé au 13[e] mois à tracer quelques traits avec un crayon sur du papier. A partir du 16[e] il reconnaît ou croit reconnaître des êtres ou des objets dessinés : 16[e], soldats, bateau à vapeur (en regardant à l'envers un journal illustré); 17[e], sur une feuille d'annonces le figuré schématique d'une bicyclette est appelé [*ọmạ́*] parce que Louis croit reconnaître un lorgnon comme celui qu'il voit porter à sa grand-mère (*Oma* en *Ammensprache*), des appareils de photographie et autres engins en forme de boîte avec des appendices ressemblant plus ou moins à des roues ou à des manivelles sont appelés [*ạ̀pubạ́*] < *Apfelbrei* parce qu'il croit reconnaître le broyeur de la cuisine qui sert notamment à confectionner des marmelades de pommes. Au 28[e] mois il sait faire des **dessins** au trait, un drapeau (vu en nature), un bateau avec trois mâts et leurs voiles (vu seulement en dessin), etc..., les objets sont parfaitement reconnaissables; il entreprend même de représenter sa petite baignoire posée sur une table basse. A la fin du 58[e] mois il me prie de lui faire un petit anneau à crochet en fil de laiton pour compléter un jeu de constructions mécaniques; comme je lui demande de m'expliquer exactement ce qu'il désire : « Donne-moi s'il te plaît un morceau de papier et un crayon », dit-il de lui-même, et il exécute en quelques secondes un croquis très intelligible où l'anneau est figuré ovale, comme vu de trois quarts au-dessus du crochet qui le prolonge en bas. Je confectionne l'objet désiré; Louis me regarde faire avec attention, et le lendemain, installé à mon établi, il fabrique lui-même assez habilement plusieurs anneaux à crochet en fil de fer, et aussi, variante qu'il imagine tout seul, une paire d'anneaux dont les bouts sont

texte oppose *Weisheit*, la science qu'on tient d'autrui, à *Wissen*, le savoir qu'on acquiert par soi-même.

tordus à la pince de manière à former une tige d'assemblage, le tout présentant la figure o——o.

La **mémoire des formes** se développe bien et produit des rapprochements curieux. Pendant son séjour à Paris (34e mois), Louis appelle *aéroplanes* (il a vu des aéroplanes dessinés et possède un jouet qui a la même forme) les grues à décharger les bateaux qu'il voit au bord de la Seine, *dessin du temple* un appareil photographique sur un prospectus et les raies verticales que laissent un moment sur la peau de ses jambes, quand on le déshabille, les lignes saillantes de la tige de ses chaussettes (les saillants des plis du soufflet de la chambre noire et les raies marquées par les chaussettes lui rappellent les colonnes de notre temple d'Auguste et de Livie à Vienne). Déjà à deux ans il appelait la musique notée [*fąbít*] « fabrique », croyant reconnaître dans les lignes parallèles de la portée les fils parallèles d'une conduite électrique qui franchit le Rhône et aboutit sur la rive opposée à une fabrique bien en face des fenêtres de notre maison. Cf. au § 70 ses premières interprétations des lettres d'imprimerie.

§ **65.** — Les **couleurs** intéressent beaucoup Louis à partir de la fin du 27e mois. Il les distingue sans pouvoir toujours les nommer; il s'amuse parfois à des confusions volontaires, sans doute pour masquer les lacunes de son savoir. En revenant d'une promenade d'automne il raconte à sa mère qu'il a vu des feuilles jaunes, des feuilles rouges « und das andere, das pickt. — Du meinst, dass die Tannenbäume grün bleiben? — Ja [1] ». A la fin du 31e mois il connaît à peu près toutes les couleurs (avance considérable sur la moyenne des enfants de son âge, cf. Stern, p. 228, 229) et

1. « Et l'autre, qui pique. — Tu veux dire que les sapins restent verts. — Oui ».

sait les nommer en fr. et en all. ; puis il développe beaucoup ses connaissances acquises et ses observations personnelles, qualifiant p. ex. *rouge blanc* une partie rose d'une tapisserie, retenant de suite, dès qu'il a une boîte de couleurs, qu'on peut faire du vert en mélangeant du bleu et du jaune, du violet avec du rouge et du bleu, etc..., nommant beaucoup de nuances délicates comme ferait un peintre, ainsi *bleue* une ombre que les profanes verraient noire ou grise. Hérédité immédiate du côté maternel évidente. Vers la fin du 58e mois Louis s'amuse un soir à compter dans son lit, avant de s'endormir ; arrivé à *acht*, *neun*, *zehn*, il s'arrête un moment, puis dit tout à coup : « *Neun*, das klingt schön, das hat ein rotes Geklang [1] ». En juxtaposant au spectre du rouge au violet la série vocalique du grave à l'aigu on verrait les voyelles de *neun* plutôt en jaune et en violet ; l'observation est sans doute plus juste pour *n* ; en tout cas il est curieux que l'enfant émette de lui-même une telle réflexion (demeurée jusqu'ici en exemple unique).

§ **66**. — Le **sens esthétique** s'est développé chez Louis de très bonne heure à la faveur de l'hérédité immédiate et de l'ambiance des objets. Notre appartement est décoré d'un assez grand nombre de tableaux et de gravures, sans haute valeur marchande, mais de bon goût. Louis sait que beaucoup de choses sont là uniquement pour *faire joli* (v. § 35 *ad finem*) ; *beau*, *joli* et leurs équivalents all. sont d'usage très fréquent dans son vocabulaire. Dès la troisième année de sa vie au moins il apprécie la musique : l'harmonium lui plaît particulièrement, aussi en raison de son mécanisme compliqué, et souvent, quand j'en joue, il s'assied à côté de moi, écoute attentivement et dit à la fin du mor-

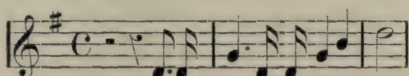
1. « *Neun*, ça a un beau son, ça sonne rouge ».

ceau, d'un ton profondément convaincu : « C'est très beau ». Il est sensible au charme d'un joli bouquet, d'une prairie bien verte avec des fleurs, d'une forêt ombreuse, et pendant un séjour à Paris, au commencement du 35e mois, il dit un beau jour de lui-même à sa bonne : « Le Rhône est plus beau que la Seine ». On a vu que jusqu'au 42e mois tout ce qui est d'une autre langue que le fr. ou l'all. lui paraît *pas joli* (§§ 53-55), qu'au 41e il qualifie de même un mot prononcé incorrectement (§ 28 *in fine*) et qu'au 50e il sent très vivement l'harmonie d'une phrase provençale comparée à la même phrase en franco-provençal (§ 55 *in fine*).

§ **67**. — Daprès M. Baldwin (p. 403), la « reconnaissance musicale » peut précéder la « reconnaissance verbale » : un des enfants de cet auteur a reproduit une série de trois notes avant toute imitation verbale. Cela se conçoit aisément : la première opération est de beaucoup la plus simple, puisque les sons musicaux ne se différencient, pour un instrument donné ou une voix donnée, que par la fréquence vibratoire et l'intensité, tandis que les phonèmes du langage articulé comportent encore beaucoup d'autres éléments de diversité ; si le langage se développe avant la **musique**, c'est qu'il est plus directement utile et presque toujours plus fréquemment entendu. Chez Louis j'ai noté au milieu du 8e mois une tentative d'imitation de chant (cf. §§ 6 et 24 pour la date des premières imitations verbales). A la fin du 26e il imite en frappant ♩♪♪♩ sur un meuble avec un petit bâton le rythme caractéristique de l'*allegretto* de la septième symphonie de Beethoven



etc., qu'il entend jouer au piano à quatre mains. Vers la même époque il émet une suite de notes sur la voy. *a* en se mettant un morceau de bois dans la bouche en guise de trompette. A la fin du 32ᵉ mois il chante presque juste, et en tout cas de façon que la mélodie se reconnaisse aisément, le thème de *Rheingold*



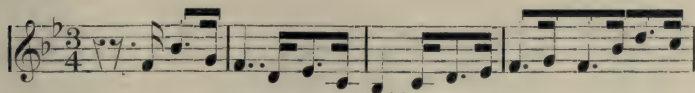
que déjà quelque temps auparavant il savait reconnaître immédiatement à la voix, au piano ou à l'harmonium dans une tonalité et avec un timbre quelconques. A partir du mois suivant il apprend par imitation spontanée plusieurs airs simples d'un recueil allemand pour enfants ; il les chante volontiers, avec une justesse médiocre ; il reconnaît immédiatement toute mélodie connue qu'on chante ou qu'on joue devant lui. L'incubation musicale dure encore près d'un an et demi : au 49ᵉ mois il chante juste ses acquisitions anciennes comme

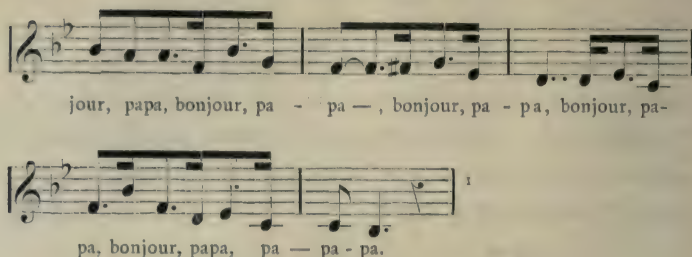


ou



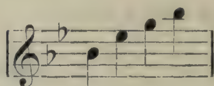
et même des acquisitions nouvelles d'intonation plus difficile, ex.



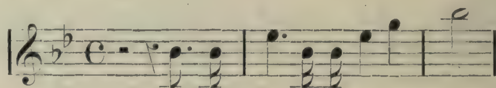


[1]

Les intervalles chromatiques *fa* — *fa*♯ — *sol* sont parfaitement justes. M. Vincent d'Indy m'a dit avoir plusieurs fois observé des corrections d'intonation spontanées chez des enfants de l'âge du mien. Chez Louis cette correction, survenue vers la fin de la quatrième année, a été sûrement aidée par l'usage, entre le 46e et le 49e mois, d'un instrument enfantin en forme de cornet à pistons : on souffle sur une anche à travers une fausse embouchure et, suivant qu'on enfonce un ou plusieurs des quatre pistons, on peut obtenir seules ou en accords les quatre notes

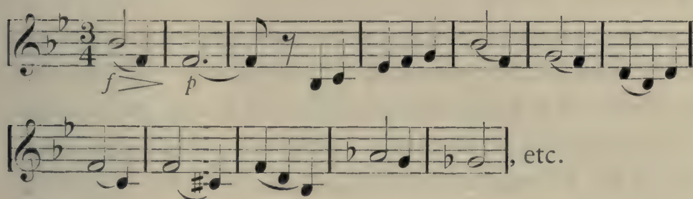


Louis a vite appris à se servir de son cornet et a trouvé de lui-même la manœuvre des doigts nécessaires pour obtenir le thème de *Rheingold*



1. Passage en *mi* ♭ de l'offertoire en *ut* mineur de César Franck (*Pièces posthumes pour l'office ordinaire*, p. 8). Louis me l'a souvent, depuis plusieurs mois, entendu jouer à l'harmonium dans le ton original et fredonner dans plusieurs tons différents ; il a choisi le ton qui convient le mieux à sa voix grave ; souvent il ne chante que le second membre de phrase ; je m'étais amusé parfois à lui donner les paroles *Bonjour, papa* sur les deux ou trois premières mesures.

Vers la même époque il m'entend jouer avec sa mère une réduction pour piano à quatre mains de la deuxième symphonie de M. Vincent d'Indy et en fredonner divers passages. Celui-ci (début du mouvement *très vif* au premier morceau)



le frappe particulièrement par son allure vive et fière : il s'exerce assez souvent à le répéter, et parvient vers le 53e mois à le faire de façon que la mélodie soit reconnaissable ; le rythme est bon, le saut de septième ascendante *si♭* — *la♭* et les intervalles chromatiques *la♭* — *sol* — *sol♭* sont le plus souvent justes.

Vers la fin du 57e mois, comme Louis entonnait la chanson *Un canard, déployant ses ailes*....., je lui dis qu'il a commencé trop haut et qu'il ne pourra pas chanter la suite ; je lui donne l'intonation des premières notes, il prend l'unisson et mène correctement sa chanson jusqu'à la fin. J'ai alors l'idée d'examiner s'il comprend bien ce que signifient les expressions *haut* et *bas*. Je produis des intervalles très variés, en montée et en descente : sans jamais se tromper, il indique si la seconde note est plus haute ou plus basse que la première. Je chante (sans paroles) le chœur des pèlerins de *Tannhäuser* en faisant un silence après chaque petit groupe d'intervalles : sans jamais se tromper, il dit *monte*, ou *descend*, ou *monte, puis descend*. Je fais une octave ascendante, il dit : « Le premier est plus bas, le second plus haut » ; une quarte ascendante en par-

tant de la même prime que pour l'octave précédente, il dit : « Le second est au milieu ». On ne lui a jamais *appris* le sens des expressions *haut* et *bas* ; il l'a *compris* en écoutant des conversations de ses parents entre eux et en réfléchissant sur les intervalles musicaux qu'il entend ou qu'il produit lui-même.

« C'est surtout à partir de quatre ou cinq ans que l'oreille se forme et qu'elle apprend le plus facilement à reconnaître les sons. Le développement graduel de la voix et son exercice continuel ont beaucoup contribué à ce progrès. L'enfant d'un an peut utilement commencer à entendre de la musique juste, simple, modérément expressive, surtout gaie en elle-même ou chantée gaiement : ce sont là des plaisirs propres à lui former l'oreille. Mais sa véritable éducation musicale, celle dont il retirera les fruits les plus manifestes, ne commence presque jamais avant cinq ou six ans » (Dupaigne, *Conférences pédagogiques*, cité par Pérez, p. 314). M. Vincent d'Indy estime que pour pouvoir plus tard « être utile à la musique » un enfant doit commencer le solfège entre cinq et six ans et que pour le mettre à un instrument il faut attendre qu'il sache couramment lire et écrire en musique.

§ **68**. — Suivant M. Houzeau (*Facultés mentales des animaux*, t. II, p. 202, cité par Pérez, p. 218) l'enfant distingue d'abord l'unité et la pluralité, puis, vers dix-huit mois, 1, 2 et plus de 2, et un peu avant trois ans 1, 2 et 4 (2×2) ; il reste longtemps à ce stade ; ce n'est qu'à six ou sept ans qu'il peut aller jusqu'à 10, vers dix ans jusqu'à 100 ; on entend ici une numération *consciente*, consistant p. ex. à **compter** des objets, non une simple récitation de suite de nombres ; « les données qui précèdent se rapportent à des enfants européens d'une intelligence moyenne et qui

reçoivent la première instruction ». Je n'ai aucune opinion personnelle sur ces conclusions générales.

A la fin du 29ᵉ mois Louis savait réciter en fr. la suite des nombres de 1 à 6 et je crois bien me souvenir qu'il savait l'appliquer à compter les marches d'un escalier qu'il montait, les noyaux de pruneaux qu'il venait de manger, etc... Vers le milieu du 45ᵉ mois il me dit tout à coup à table : « Deux d'un côté, deux d'un autre côté, et encore un, ça fait cinq ». Je crois pouvoir affirmer qu'il avait trouvé cela tout seul ; à coup sûr il comprenait fort bien ce qu'il disait : je mets deux miettes de pain sur la table, il compte « deux » ; je lui demande s'il faut encore en mettre, il répond « encore deux » ; j'en ajoute deux, en file avec un vide au milieu, et je renouvelle ma question, il répond « encore une » ; je remplis le vide avec une cinquième miette, il compte « une, deux, trois, quatre, cinq ». Qu'une de ses grand'tantes ait pu au 46ᵉ mois lui apprendre à jouer à la *pioche* aux dominos, et que depuis il n'oublie pas la règle du jeu même après être resté plus de deux mois sans jouer (tellement qu'il lui arrive parfois de gagner son papa, ce dont, comme bien on pense, il n'est pas médiocrement fier), cela ne prouve rien pour la numération, car il peut reconnaître les dés à l'ensemble de la figure sans avoir besoin de compter les points noirs. Mais voici des faits qui montrent une numération consciente de 1 à 8 et un commencement de calcul.

Vers la fin du 55ᵉ mois Louis joue dans son lit avec de petites pommes reinettes dont on va lui faire des infusions pour achever la guérison d'une grippe. « Vier und vier, dit-il à sa mère, das macht doch acht..... Hermine hat gesagt : vier und vier, das ist sechs (la bonne avait voulu faire une plaisanterie, ou il n'avait pas bien compris ce qu'elle disait) ; das ist doch ganz falsch ; ich will mal sehen

wieviel das ist, vier und vier [1] » : il fait deux tas de quatre pommes qu'il compte de 1 à 4, puis il compte toutes les pommes de 1 à 8.

Vers la même époque, dressant ses six dés pour une partie de dominos avec moi, il les divise en deux groupes de trois et me dit : « Deux fois trois, ça fait six. — Et trois fois deux ? » Il les divise en trois groupes de deux et dit : « Ça fait aussi six ». La chose l'intéresse, et il fait à plusieurs reprises des rangements par 3 et par 2 ; il a trouvé presque de lui-même la démonstration classique du théorème relatif à l'ordre des facteurs.

Au 34e mois Günther Stern savait compter jusqu'à 13 ; il tenait la numération de sa sœur aînée ; en montant un escalier il comptait souvent les marches (Stern, p. 108). Bien que toute généralisation en cette matière semble hasardeuse (cf. Stern, p. 248-251), je crois pouvoir dire que Louis est en avance sur la moyenne des enfants de son âge pour la numération et le calcul.

§ 69. — Sur ce que je peux appeler le **sens linguistique** je ne répèterai pas les observations insérées aux différentes sections de ce livre, me bornant à rappeler quelques faits qui me semblent particulièrement significatifs et à en noter d'autres qui n'ont pas trouvé place dans le plan de ces sections.

Je rappelle que Louis s'est nettement rendu compte vers le 20e mois qu'il s'exprimait en français moins facilement qu'en allemand (§ 3 *ad finem*), qu'il a cherché de bonne heure à avoir deux vocabulaires aussi égaux que possible (§ 49), qu'il a eu de bonne heure un sentiment net de l'ar-

1. « 4 et 4, mais ça fait 8... Hermine a dit : 4 et 4, ça fait 6 ; mais ce n'est pas vrai du tout ; je vais un peu voir combien ça fait, 4 et 4 ».

ticulation correcte ou incorrecte (v. note au § 26 [*hif*, *nit fit*], § 28 *in fine* « [*syẽ*] pas joli », § 27 « [*trǫ̂'ən*], sagt die Mami so ? »), de certains mouvements articulatoires (§ 29 *in fine* « je plie ma langue ») [1] et de faits de dérivation (§ 52, *poirier*).

Vers la fin du 27[e] mois ont commencé à apparaître des formes verbales comme all. [*ǫm*] < *komm*, [*çẹ*] formation analogique pour *sieh* d'après *sehen*, *seht*, *gesehen* ; auparavant les verbes n'étaient employés qu'à l'infinitif sauf quelques mots très usuels comme [*mạl*] < *macht*, [*iç*] ou [*içt*] < *ist*; au commencement du 28[e] je note fr. [*mạç*] < *marche*, [*tõb*] < *tombe* ; ensuite apparaissent all. [*śīmây*] < *sieh mal*, fr. [*vyẽwár*] < *viens voir*, mais en dehors de ces formes très usitées dominent des formations analogiques telles que [*fạyt*] pour *fällt*, [*meśt*] pour *misst*, comme précédemment [*çẹ*] pour *sieh*.

Le pronom all. *ich* apparaît vers le milieu du 29[e] mois ; à la fin de ce mois Louis commence à employer en fr. *vous* en parlant à une seule personne ; fr. [*j*] < *j'*, puis [*ẑə*] < *je*, et autres formes suivant l'évolution des chuintantes (v. § 28), sont employés du 30[e] au 35[e] mois concurremment avec [*i*] < *il* en parlant de lui-même, et dans le même sens il emploie *er* en all. ; vers le milieu du 35[e] il emploie couramment *tu*, *toi*, *moi*. Ici il semble plutôt en retard sur la moyenne des enfants de son âge (cf. Stern, p. 239-246).

Au 34[e] mois, pendant un séjour à Paris, moi étant à Vienne, Louis dit à sa mère : « Er (pour *ich*) möchte der

1. Vers la fin du 58e mois, comme Louis avait prononcé *chose* avec un [*š*] voisin de [*ç*], je corrige sa prononciation en lui disant de regarder comment je tiens mes lèvres pour [*š*]. De lui-même il remarque : « La bouche est ouverte, les dents sont fermées » (ce n'est pas tout à fait exact pour le second point), et il ajoute : « Pour *a*, on ouvre tout ; pour [*m̥*], tout est fermé. — Et pour [*p*] ? — D'abord fermé, puis ouvert ».

(pour *den* remplaçant *ihn*) gerne sehen. — Wen ? — Der (pour *den*) Papa[1] » ; une autre fois : « Kann die Mami das gar nicht versteht (pour *verstehen*) ? [2] » Encore à la fin du 40ᵉ mois il confond *mir*, *dir* et *mich*, *dich*, et dit encore *für du* au lieu de *für dich* (il n'a jamais dit *für ich* au lieu de *für mich*, sans doute parce qu'il n'y a pas comme pour *du* et *dich* identité de consonne initiale), *wem* au lieu de *wer*. Le *vous* du 29ᵉ mois ne s'est pas établi, sans doute parce qu'en all. Louis tutoie tout le monde et que tout le monde le tutoie : notre première cuisinière française et la bonne lui disaient *vous*, et il leur répondait *tu*, mais il a adopté *vous* à partir de l'arrivée de notre deuxième cuisinière française (43ᵉ mois), qui a coïncidé à peu près avec le remplacement de la bonne française par une Allemande ; depuis, pour la raison donnée plus haut, il n'a pas eu occasion d'employer all. *Sie*.

A propos des formations analogiques, je noterai en passant que [*tãburé*] « tabouret » (autour du 34ᵉ mois), sous l'influence de « tambour », montre nettement que l'analogie peut être mise en mouvement par une simple ressemblance phonétique sans aucun contact sémantique ; cf. lim. *suefre* « je souffre » refait sur *uefre* « j'offre », qui continue phonétiquement lat. vulg. [*ǫ́ffryǫ*], tandis que lat. vulg. [*sǫ́ffrǫ*] ou [*sǫ́ffryǫ*] aurait donné phonétiquement lim. **soufre* ou **sufre* ; cf. encore au § 16 *ad finem* l'observation sur all. *Packet* > [*pạpép*] avec influence analogique de [*pạpúp*] < *kaput*.

Les enfants allemands emploient très fréquemment des formes verbales faibles au lieu de formes fortes, et généralement normalisent la conjugaison par analogie (cf. *genehmt*, *gebringt* de Adel von Humboldt, § 60, et v. Wundt, t. I,

1. « Il voudrait (= je voudrais) bien le voir. — Qui ? — Papa ».
2. « Est-ce que maman ne peut pas du tout comprendre ça ? »

p. 377, 378) ; de même les enfants français disent souvent p. ex. *mouru* pour *mort*, *ouvri* pour *ouvert*, *tiendre* pour *tenir*, etc... Chez Louis je n'ai rien remarqué de particulièrement intéressant en fr. à ce point de vue ; en all. j'ai déjà noté plus haut [*çę*] pour *sieh*, [*jąyt*] pour *fällt*, [*meśt*] pour *misst* ; vers la même époque il disait [*ęçíçt*] pour *geschossen*, d'après l'infinitif *schiessen*, le présent indicatif *schiesse*, *schiessest*, *schiesst*, etc... Un des enfants de M. Meringer donnait au contraire à presque tous les participes passés la désinence qu'ils ont dans les verbes forts, *demachen*, *desagen*, *deweinen*, *depacken* pour *gemacht*, *gesagt*, *geweint*, *gepackt* (Meringer, p. 174) ; je n'ai rien noté de semblable chez Louis, ni aucune formation du type *gebrungen* pour *gebracht*, sur l'analogie de *singen-gesungen*, etc... (Tappolet, p. 406). M. Otto Ernst a noté chez un enfant de trois ans des prétérits faibles comme *verlierte* pour *verlor* (infinitif *verlieren*), et beaucoup plus souvent *verlorte*, *hiesste*, *kamte* (infinitifs *verlieren*, *heissen*, *kommen*), avec adjonction de la désinence *-te* des prétérits faibles au thème correct des prétérits forts *verlor*, *hiess*, *kam* [1] ; pour Louis j'ai deux ex. de participes passés formés d'une façon tout à fait semblable, adjonction au thème fort de la désinence faible *-t* : au 30e mois [*ęnǫ́mt*] pour *genommen*, au 39e *ətrǫ́ft* pour *getroffen* (infinitifs *nehmen*, *treffen*). Cf. des ex. des types [*ęçíçt*], *verlierte*, *verlorte* et [*ęnǫ́mt*] dans Stern, p. 53, 75, 99, 102, 137 et Tappolet, p. 406, 407.

§ **70**. — Vers le milieu du 22e mois Louis trace quelques traits sur du papier et dit [*ẅiœdą́*] = *Louis Ronjat*. Il pense qu'il vient d'écrire son nom. Depuis assez longtemps déjà

1. *Appelschnut*, *Neues und Altes von ihren Taten*, *Abenteuern und Meinungen*, Leipzig, L. Staackmann, 1908, livre humoristique sans aucune prétention scientifique, mais plein de précieuses observations.

il distingue l'**écriture** du dessin et il a la notion très nette de **lecture** : il sait que papa et maman peuvent lui raconter l'histoire qu'il y a dans une lettre reçue, il ouvre une [*fạbít*] (v. § 64 *in fine*) et me demande de jouer ce qui est écrit à la page qu'il désigne. A partir du 24ᵉ mois il appelle pendant assez longtemps [*ẅiœdạ́*] (et autres formes que revêt son nom au fur et à mesure de l'évolution phonétique) les pages d'un livre, une lettre, une note manuscrite, même les affiches qu'il voit dans les rues, enfin toute chose tracée, dessinée qui n'est pas une image ou une [*fạbít*]. A la fin du 32ᵉ mois je lui montre un livre imprimé en caractères latins, puis un autre en caractères allemands : tous deux sont [*ʸwirõzạ́*], mais en voyant de l'arabe et de l'hébreu en caractères nationaux il dit [*pạ ʸwirõzạ́*] « pas Louis Ronjat », tandis que le grec et le russe sont catalogués [*ʸwirõzạ́*]. Au commencement du 34ᵉ mois il entre dans mon cabinet et me trouve en train de lire un livre avec un *fac-simile* d'un A orné du moyen âge : il admire ce dessin et le nomme [*ptineséy*] « petite échelle », et en effet cet A ressemble d'une manière frappante à ma petite échelle de bibliothèque vue par travers. Immédiatement il feuillette le livre et y reconnaît une foule d'A (majuscules ordinaires) comme [*ptineséy*] ; de plus il remarque les P qu'il appelle *drapeaux*, les O *cerceaux*, les T d'abord *drapeaux* comme les P, puis *champignons*. En somme il fait comme les premiers qui ont cherché à déchiffrer les hiéroglyphes d'Égypte, mais je crois bien que, plus prudent qu'eux, il ne voit pas dans ses interprétations, auxquelles au 38ᵉ mois il ajoute X *croix*, autre chose qu'un moyen de fixer dans sa mémoire le souvenir des formes (vers la fin du 34ᵉ mois il trace de lui-même très correctement A). En tout cas, dans la première quinzaine du 39ᵉ mois, il demande à sa mère d'écrire LOUIS et arrive très vite à distinguer ces cinq lettres, à les

nommer [*l̥*, *o̧*, *u*, *i*, *s*] et à les tracer assez bien, sauf que S est généralement à l'envers, l'extrémité supérieure à gauche et l'inférieure à droite ; il appelle [*s*] un petit gâteau en forme de S, un bout de fil de fer tordu en S et le serpent tortillé des armoiries de Colbert (sur une gravure dans notre salle à manger). A la fin du mois il trace correctement S, M et N, mais il ne sait pas bien lequel de ces deux derniers signes il doit appeler [*m̥*] et lequel [*n̥*].

Nous décidons, ma femme et moi, de ne *pousser* Louis en rien ; s'il me demande à lire ou à écrire, je le renvoie à sa mère, afin de ne pas charger son petit cerveau de deux systèmes d'épellation et de quatre types d'écriture. Voici un exemple des confusions qui pourraient se produire très fréquemment si nous voulions tout mener de front. Vers la fin du 48e mois, Louis sait lire et écrire des groupes comme MAMI ; trouvant dans sa chambre un bout de papier sur lequel est écrit le prénom de sa mère, ILSE, je lui demande : « Qu'est-ce qu'il y a écrit ? » Il répond en épelant [*i*, *l̥*, *s*, *ə*] ; je dis [*ílzə*], il observe : « Pour faire [*ílzə*] on aurait dû mettre encore un [*z*] ». On lui donne pour ses quatre ans un abécédaire allemand. Il reste encore un certain temps un peu étonné qu'on puisse former un mot à l'aide de plusieurs lettres, mais bientôt il peut de lui-même écrire p. ex. OMA (et qqf., dans les débuts, AMO, parce qu'il n'a pas encore bien compris qu'on écrit toujours de gauche à droite) ; alors il lit fréquemment en détachant les syllabes *O*|*ma* ; il dit à sa mère : « Zu *Vogel* braucht man *Vo*, und dann *gel*[1] » (même observation faite par lui pour *Rü*|*be* et pour d'autres mots encore), et à lui-même, en monologue : « *Jacob*, il y a *Ja*, et puis *cob* ». Ce sentiment de la syllabation n'a rien d'étonnant : l'écriture syllabique paraît bien avoir précédé l'écriture alphabétique dans le développement

1. « Pour Vogel il faut *Vo*, et puis *gel* ».

intellectuel général de l'humanité ; certains aphasiques font autant de mouvements des mâchoires que le mot qu'ils voudraient prononcer contient de syllabes.

Certains rapprochements entre l'écriture et le son attes tentchez Louis une audition exacte et réfléchie. Ma femme lui a appris à nommer [*bᵊ*, *n̥*] les lettres *b*, *n* ; ayant construit le mot *Bauer* avec des lettres mobiles en carton imprimé et entendant sa mère lire [*bá̤u̯r̥*], il dit : « Nein, das macht [1] [*bəá̤u̯r̥*] » ; de même *nein* [*ná̤i̯n*] donne lieu à l'observation : « Nein, das macht [*n̥á̤i̯n*] ». Ma femme ayant nommé la lettre *e* alternativement [*e*] et [*ə*], Louis voulait écrire avec un *i* le mot *Pferd* [*pfẹrt*] ; depuis, ma femme appelle *e* tantôt [*ə*], tantôt [*ẹ*] ; comme elle montre sur l'abécédaire un éléphant dessiné à côté d'un *e* et dit que le mot *Elefant* commence par un *e*, Louis objecte : « Aber du sagst doch nicht [*ẹlẹfá̤nt*], du sagst doch [*elefá̤nt*] [2] ». Désormais on n'épellera isolément que les lettres qui notent un phonème qu'on peut facilement articuler seul, comme les voy. et les cons. sourdes, mais p. ex. *b* ne sera donné que dans des groupes tels que *ba*, *be*, *bri*, *bla*, etc... ; c'est, je crois, la bonne méthode pour apprendre à lire et à écrire.

La lecture fait de rapides progrès pendant les 56ᵉ et 57ᵉ mois. Il n'est point donné de leçons systématiques. L'enfant demande de lui-même à lire dans l'abécédaire allemand, à écrire des mots en assemblant des lettres imprimées sur de petits cubes de bois. Il lit ce qu'il voit, des mots sur des affiches, dans des journaux, etc..., même le nom d'une station pendant que le train la traverse ou le nom d'un bateau qui passe. Ses questions et ses exercices spontanés portent indifféremment sur l'allemand ou sur le français, de sorte que nous renonçons à notre plan primitif

1. « Non, ça fait ».
2. « Mais tu ne dis pas....., tu dis...... »

de simplification. Il apprend sans difficulté p. ex. que *u*, *an*, *on*, *v*, *z*, *ch* signifient en all. [*u*, *an*, *on*, *f*, *c*, *ç*], en fr. [*ü*, *ã*, *õ*, *v*, *z*, *š*], mais il a de la peine à s'habituer aux lettres françaises muettes en fin de mot et aux innombrables bizarreries de l'orthographe usuelle.

§ **71**. — La lecture et l'écriture intéressent Louis par périodes, puis il reste parfois un mois et plus sans s'en occuper davantage ; pendant ces temps de repos s'accomplit généralement une incubation dont les résultats souvent surprenants s'accusent à la prochaine reprise d'intérêt.

J'ai aussi constaté ce procès par *montées* et *paliers* pour la mémoire (v. § 61), pour le dessin, pour la reconnnaissance des couleurs, pour la musique (v. § 67), pour la numération, pour l'évolution phonétique (v. §§ 26-29, spécialement 27 et 28).

Le développement intellectuel de cet enfant présente bien ce « rythme ondulatoire » qui répartit l'activité psychique dans les différentes directions suivant l'énergie disponible chez le sujet (Stern, p. 163). En écrivant ce livre j'ai souvent pensé à certaines courses dans les préalpes calcaires, notamment à l'ascension de la Tournette au bord du lac d'Annecy, dont, passant à plusieurs reprises d'un effort assez rude à une promenade contemplative, on atteint le sommet par une série de pentes raides coupées de plateaux ou de corniches où l'on chemine presque à plat.

PROCÉDÉS GRAPHIQUES

EMPLOYÉS DANS CE LIVRE

J'emploie l'orthographe usuelle pour le français et pour l'allemand.

Quand il y a intérêt à noter la prononciation avec quelque précision j'emploie, sans distinction de langues, et dans les citations d'autrui comme dans mon propre texte, une série uniforme de signes spéciaux entre crochets [ ]. J'omets quelquefois les crochets quand les signes spéciaux se confondent avec les signes usuels à la fois en fr. et en all., ex. *f* au § 24 *ad finem*; ils sont omis dans tout le § 30, où une note en prévient le lecteur ; je les omets encore dans le tableau suivant :

Voyelles

Orales : *a*, fr. cig*a*re, la plus ouverte de toutes les voyelles ; *ą*, fr. p*a*tte, all. Sch*a*tz ; *ạ*, fr. b*as* ; *ę*, fr. m*è*re ; *e*, fr. n*e*tte, all. W*e*tte ; *ẹ*, fr. beaut*é* ; *i*, fr. d*i*t, d*i*te ; *ǫ*, fr. b*o*rd, b*o*tte, all. H*o*rn, St*o*ck ; *ọ*, fr. c*ô*te, all. Geb*o*t ; *u*, fr. c*ou*, r*ou*te ; *œ̨*, fr. fl*eu*r, j*eu*ne, all. H*ö*rner, St*ö*cke ; *œ̣*, fr. chev*eu*x, all. S*ö*hne ; *ə*, fr. pr*e*mier, all. Wett*e* ; *ü*, fr. aperç*u*, ch*u*te.

Le sujet observé et sa mère ne présentent pas de différence de timbre notable entre S*i*nn et W*ie*n, Sch*u*tt et g*u*t, N*ü*sse et F*ü*sse : dans chacun de ces couples, la voy. tonique du premier mot ne diffère guère de celle du second que par la durée, brève dans le premier, longue dans le second.

Ils ne prononcent de *i*, *u*, *ü* assez nettement ouverts (voisins respectivement de *ę*, *ǫ*, *œ̨*) que devant *r* implosive, ex. verw*i*rrt, k*u*rz, k*ü*rzer ; je ne note pas spécialement cette nuance de *i*, *u*, *ü*, qu'une séquence de *r* dans la même syllabe d'un mot allemand suffit à indiquer ; de même en fr. pour la nuance moins marquée qui distingue aven*ir*, t*our*, m*ur* de am*i*, *cou*, n*u* ; de même plus haut je n'ai pas distingué fr. b*o*rd, fl*eu*r de fr. b*o*tte, j*eu*ne, all. H*o*rn, H*ö*rner de all. St*o*ck, St*ö*cke.

Nasales : *ã*, fr. v*an* ; *ẽ*, fr. v*in* ; *õ*, fr. t*on* ; *œ̃*, fr. *un*.

Les signes qui précèdent indiquent seulement le timbre. Quand je crois utile de noter la quantité, je le fais au moyen des signes classiques, ex. *ă* bref, *ā* long.

Un accent aigu note un accent d'intensité principal, un accent grave note un accent d'intensité secondaire. Placé au dessus d'une barre précédant un signe ou groupe de signes, l'accent signifie que le signe ou le groupe de signes en question note un phonème ou un groupe de phonèmes posttonique, ex. p. 44 *-ṇ*. Pour alléger l'aspect typographique, je n'ai pas mis de signe d'intensité sur la voy. d'un monosyllabe cité isolé, ex. au § 13 *pǫp*, *tạt*, etc..., mais l'intensité d'un monosyllabe tonique formant groupe avec des monosyllabes atones est notée par un accent, ex. au § 58 (*ad finem*) *šạ vạ bī́*.

Les signes de timbre, de quantité et d'accent peuvent se combiner à deux ou trois pour un seul et même phonème, ex. *ă*, *a* très ouvert bref ; *ọ́*, *o* fermé tonique ; *ę̄́*, *e* ouvert tonique long.

Diphtongues : arc de cercle horizontal placé sous le signe de la voyelle la moins intense, ex. all. *Wein* transcrit *vạịn* ; ne pas confondre ce signe avec le crochet ou arc de cercle vertical qui indique un timbre spécial, comme ici *ạ*.

Consonnes

Occlusives : *p*, fr. *p*eu, all. *p*acken ; *b*, fr. *b*ain, all. *b*ohren ; *t*, fr. *t*on, all. *t*urnen ; *d*, fr. *d*on, all. *d*ienen ; *ḍ*, angl. *d*o (point d'articulation plus en arrière que pour fr. *d*oux) ; *k*, fr. *qu*i, *c*arré, *c*ou, all. *k*itzeln, *k*aput, *k*urieren ; *g*, fr. *gu*i, *g*are, *g*oût, all. *g*iftig, *g*anz, *g*ucken ; ', occlusive laryngale sourde ou sonore suivant la nature des phonèmes contigus. L'articulation all. des sonores *b*, *d*, *g* et l'aspiration des sourdes *p*, *t*, *k* sont sous-entendues dans les ex. all. Les sourdes douces all. sont notées *P*, *T*, *K*.

Semi-voyelles et spirantes : *y*, fr. v*i*eux, p*i*erre, all. *j*a ; *w*, fr. *ou*i, *ou*ate ; *ẅ*, fr. c*u*it ; *f*, fr. *f*eu, all. *f*est ; *v*, fr. *v*in, all. *w*o ; *s*, fr. *s*ac, all. Nu*ss* ; *z*, fr. *z*éro, bri*s*er, all. bö*s*e ; *S*, sourde douce articulée avec la tension musculaire de *z*, mais sans vibrations glottales ; *þ*, angl. *th*ink ; *đ*, angl. *th*at ; *š*, fr. *ch*at, all. *sch*ief ; *ž*, fr. *g*énie, *j*oue ; *ç*, all. i*ch* ; *j*, la sonore correspondante, plus fermée que *y*, qu'on entend chez beaucoup d'Allemands dans bie*g*en, zü*g*eln, zö*g*e, etc... ; *ś*, phonème intermédiaire entre *s* et *ç* ; *ź*, phonème intermédiaire entre *z* et *j* ; *x*, all. a*ch* ; *h*, all. *h*ier, *h*eim, *h*usch.

Mi-occlusives (correspondant respectivement aux spirantes *f*, *s*, *š*, *ž*, *ç*) : *pf*, all. kö*pf*en ; *c*, all. *z*u, it. *z*ampa ; *č*, it. *c*ento, angl. *ch*ur*ch* ; *ǧ*, it. *g*esso, angl. *g*in, *j*oy ; *ḱ*, suédois *k*ött, angl. na*t*ure, sursilvain *tg*ina. On entend *č* dans la prononciation usuelle et non affectée de la plupart des Allemands pour deu*tsch*, Ku*tsch*er, etc..., et de même *ḱ* dans Mä*dch*en, Gre*tch*en, etc... On peut entendre *c* dans la prononciation rapide de fr. ce*tt*(e) *s*omme, et de même *č* dans peti*t*(e) *ch*atte, *ǧ* dans prenez un peu *d*(e) *j*us.

Sonantes : *m*, fr. *m*oue, all. *m*ehr ; *n*, fr. *n*ez, all. *n*un ; *ń*,

fr. monta*gn*e, champi*gn*on ; *ṅ*, all. da*n*ke ; *r*, fr. *r*oi, all. *r*eich ; *l*, fr. *l*it, all. *l*ohnen. En fonction de voyelle : *m̥*, all. At*em* ; *n̥*, all. leid*en*, Hayd*n* ; *r̥*, all. imm*er* ; *l̥*, all. Säb*el*.

Signes divers

Une lettre supérieure note un phonème faiblement ou incomplètement articulé, ex. p. 15 *púbə*^{r} ; °note une résonance indéterminée, ex. p. 30 *pọ°t*, p. 48 *°rūn*.

Deux lettres superposées indiquent un phonème intermédiaire avec impression auditive plus voisine de celle qui est produite par le phonème que note la lettre inférieure, ex. au § 29 $\overset{l}{y}$ et $\overset{y}{l}$, au § 35 $\overset{a}{ə}$

Selon qu'une lettre ou une combinaison de lettres est suivie ou précédée d'un petit trait ou placée entre deux petits traits, elle indique un élément initial, final ou médial, ex. au § 13 (*in fine*) *t-*, *d-*, *g-*, au début du § 15 *-bạnt*, au § 30 *-br-*.

Dans les exemples tirés de langues historiquement attestées, > signifie *a évolué en*, < signifie *provient de*, ex. au § 41 *ad finem* fr. *tourner* > all. *turnen*, au § 14 it. *veleno* < lat. *uenenum* ; même emploi pour marquer des formes successives dans le langage du sujet observé, ex. au § 21 [*ạbą́mp* > *ạmbą́mp*] ; ailleurs ces signes indiquent le rapport entre un phonème ou un groupe de phonèmes *donné* et un phonème ou un groupe *répété*, ce qui est *donné* étant toujours vers l'ouverture des branches et ce qui est *répété* vers la pointe, ex. au § 26 (19e mois) [*c*] > [*h*], au § 9 (*in fine*) [*hindẹ́n*] < *hingehen*.

Une barre verticale indique un bref arrêt du souffle p. ex. dans *biçi|ét* (§ 26, 26e mois), la coupe des syllabes sans cet

arrêt p. ex. dans *O|ma* (§ 70); le contexte exclut toute équivoque.

Un astérisque supérieur indique une forme supposée, qui ne s'est pas réalisée dans une langue historiquement attestée, ex. p. 130 **soufre*, ou dans le langage de l'enfant, ex. p. 24 **ha̯ib* ; cette indication s'applique à tout un groupe de mots dans un cas tel que **für machen schön* (p. 63). Un astérisque inférieur, ex. $_*$*pa̯t*, indique une phase dépourvue de durée (v. p. 19, n. 1).

? indique un substitut problématique (v. au bas de la p. 19).

$\times$ est placé entre un phonème induit et un phonème inducteur, et $=$ devant le résultat, ex. au bas de la p. 19 $m \times d = n$, $d \times p = b$ et p. 50 l'explication relative au mot *cuit*.

Si un signe est employé avec une valeur spéciale dans un passage seulement de ce livre, le texte indique cette valeur, ex. p. 45 pour *tuta̯b?üyẹ* où *?* est employé avec un autre sens que celui qui a été défini un peu plus haut.

RÉPERTOIRE DE DÉFINITIONS

Accommodation, v. Assimilation.

Ammensprache « langue des nourrices », consiste à dire à l'enfant p. ex. all. *Wauwau* au lieu de *Hund*, fr. *toutou* au lieu de *chien* ; v. § 22 *in fine*.

Anaptyxe, intercalation d'une voyelle entre une sonante et une autre consonne, ex. p. 48 *charbon* > [*ṡạrəbərȭ*].

Aspirées, v. Sourd.

Assimilation (l') et l'accommodation sont des phénomènes d'*induction* dans lesquels un phonème *induit* devient identique (ex. p. 20 *patte* > [*pạp*]) ou semblable (ex. *ibid.*, *dame* > [*dạn*] et p. 50 [*pẅi*] < *cuit*) à un phonème *inducteur*.

Adoptant la terminologie proposée par M. Vendryes (MSL, t. xvi, p. 53-58), j'appelle *assimilation* l'induction à distance (ex. [*pạp*, *dạn*]) et *accommodation* l'induction entre phonèmes contigus (ex. [*pẅi*]). Dans le passage de M. Grammont cité § 17 les mots *assimilation* et *accommodation* sont employés pour désigner une induction à distance suivant que le phonème induit devient identique (*assimilation*) ou semblable (*accommodation*) au phonème inducteur.

Bébé (parler), le contraire du parler *franc*.

Bilabiopalatal (phonème), dans l'articulation duquel entrent en jeu les deux lèvres et la région antérieure du palais, ex. [*ẅ*] dans fr. *cuit* [*kẅi*].

Blésité, défaut de prononciation consistant à remplacer [*s*, *z*] par [*þ*, *đ*] ou par des phonèmes approchants.

Chuintantes, les consonnes [*š*, *ž*].

Continue, consonne non occlusive, ex. fr. *f*, *s*, *v*, *z*, *l*, *r*. J'y comprends les nasales [*m*, *n*, *ṅ*, *ń*].

Dentale (consonne), articulée avec la pointe de la langue près des dents, ex. fr. *t*, *d*, *s*, *z*, *n*.

Détente, v. Occlusion.

Digéré, digestion, v. p. 23.

Diphtongue, deux voyelles ne formant qu'une syllabe, ex. [*ą*] et [*i*] dans all. *nein* [*nąįn*].

Dissimilation (la) consiste à éviter la répétition d'un mouvement articulatoire commun à deux phonèmes non contigus ; v. au § 14 l'explication générale du phénomène et divers exemples. Le phonème induit est soit rendu différent du phonème inducteur, ex. au § 21 la seconde *n* de *banane* dissimilée par la première dans [*bąną́d*], soit supprimé, ex. *ibid.* la première *m* dissimilée par la seconde dans [*ąmbą́mp* > *ąbą́mp*].

Donné (all. *vorgesprochen*), phonème, mot ou groupe quelconque de phonèmes ou de mots articulé devant l'enfant avec invitation à le répéter. J'emploie l'expression *répété* (all. *nachgesprochen*) d'une façon générale pour toute imitation du langage entendu, et spécialement quand ce qui a été *donné* est reproduit par l'enfant exactement, ex. fr. *nez* répété [*nę*], ou à peu près, ex. all. *k* répété par une sourde douce mouillée, etc... (§ 25 *ad finem*) ; je dis *substitution*, *substitué* quand l'enfant, ne parvenant pas à une répétition exacte ou à peu près exacte, remplace un phonème *donné* par un phonème très différent, ainsi quand il prononce [*ą́ųdę*] avec *d* au lieu du *g* de all. *Auge* : *d* est le *substitut* de *g*. Il est souvent difficile de distinguer strictement la *substitution* de la *répétition* proprement dite : entre la répétition exacte et la substitution nette il peut exister une foule de nuances intermédiaires ; mais les substituts ont dans les phénomènes d'induction un tout autre rôle que les phonèmes exactement répétés (v. §§ 16-18).

Douces, v. Sourd.

Explosion, v. Occlusion.

Explosive, v. Implosive.

Fermé, -e, v. Ouvert, -te.

Fortes, v. Sourd.

Franc (parler), v. § 22 *ad finem*.

Fricatif (bruit), semblable à une spirante confusément articulée.

Hypotaxe, situation dans une proposition subordonnée (introduite par « qui, que, lequel, dont », etc..., « quand, si, quoique », etc...).

Implosion, v. Occlusion.

Implosive. J'entends par *explosive* une consonne placée *avant* les éléments vocaliques de la syllabe dont elle fait partie, par *implosive* une consonne placée *après*, ex. dans *rendrait* la première *r* et le groupe *dr* sont *explosifs*, dans *mastic s* et *c* sont *implosifs*, *m* et *t* sont *explosifs*. Je comprends dans les explosives les intervocaliques comme fr. pa*p*a, va*g*on, po*s*er, ai*m*er, all. Rü*b*e, Schna*k*e, Ta*sch*e, Na*m*e, etc..., parce que la syllabation du type *pa|pa* (et non *pap|a*) est très nette dans la

prononciation du sujet observé (cf. p. 133) comme dans les prononciations qui lui ont servi de modèle.

Inducteur, -tion, -tive, induit, v. Assimilation, Dissimilation.

Krähen, v. § 23.

Labial (phonème), dans l'articulation duquel les lèvres jouent un rôle essentiel, ex. la voy. *o*, les cons. *p*, *b*, *f*, *v*.

Labiodentale (consonne), articulée avec la lèvre inférieure pressée contre les incisives supérieures, ex. *f*, *v*.

Laryngale (occlusive), articulée dans le larynx, avec occlusion par rapprochement des cordes vocales.

Médiolinguale (consonne), articulée en élevant vers la voûte palatine la partie médiane de la langue ; v. § 25 *ad finem*.

Métaphonie, changement de timbre d'une voyelle sous l'influence d'une autre voyelle dans la syllabe suivante, ex. all. *Mann* « homme », *Männer* « hommes », *Not* « nécessité », *nötig* « nécessaire ».

Mi-occlusive, consonne comprenant un élément occlusif et un élément spirant en un seul mouvement articulatoire, ex. [*c*] correspondant à la spirante pure [*s*] ; v. encore Occlusion.

Mouillée (consonne), articulée avec un notable écrasement de la langue contre la voûte palatine ; v. § 25 *ad finem*.

Moyen, -ne, v. Ouvert, -te.

Nasal (phonème), dont l'émission se produit à la fois par la bouche et par le nez, ex. les cons. initiales de *nu*, *mère*, les voy. [*ã*, *ẽ*, *õ*, *œ̃*] dans *banc*, *teint*, *front*, *un* [*bã*, *tẽ*, *frõ*, *œ̃*].

Occlusion, -ive. Une *occlusive* est une consonne dont l'articulation comporte une *implosion* (mise des organes dans la position requise) produisant une *occlusion* (arrêt du souffle, fermeture complète du canal buccal et des fosses nasales) suivie d'une *explosion* (détente avec, s'il y a lieu, passage des organes à la position requise pour le phonème suivant), ex. [*p*, *b*, *t*, *d*, *k*, *g*]. Une *continue* comporte trois phrases analogues : *tension* (resserrement en un point quelconque des organes phonateurs), *tenue* (maintien de ce resserrement), *détente* (suppression du resserrement ou passage au resserrement ou à l'implosion qu'exige l'articulation d'un phonème suivant). Ces définitions font rentrer dans la catégorie des continues les cons. nasales telles que *m*, *n* ; certains auteurs les appellent *occlusives* parce que le canal buccal est fermé pendant leur tenue, mais les fosses nasales sont ouvertes. Une *mi-occlusive* a une implosion d'occlusive, mais l'occlusion se relâche immédiatement en resserrement suivi de détente comme dans les continues, et la durée totale d'une mi-occlusive, p. ex. [*c*], est sensiblement la même que celle de la spirante qui a le même point d'articulation, soit ici [*s*].

Orale (voyelle), dont l'émission ne se produit que par la bouche, ex. [*ę*] dans fr. *mère* [*męr*] comparé à la nasale correspondante [*ẽ*] dans fr.

vin [*vẽ*] : la première voy. ne diffère de la seconde que par la fermeture des fosses nasales.

Ouvert, -te. L'oreille distingue nettement des couples de voyelles de timbre analogue, dont l'une est *fermée* et l'autre *ouverte*, ce qui correspond généralement à un degré plus ou moins grand d'ouverture des mâchoires, ex. fr. beaut*é* (*e* fermé), mauv*ai*s (*e* ouvert) ; on appelle *moyenne* une voyelle intermédiaire entre ses voisines ouverte et fermée, ex. fr. gil*e*t (*e* moyen). — Syllabe *fermée*, terminée par une consonne, ex. les deux syllabes de fr. *cap|tif* ; *ouverte*, terminée par une voyelle, ex. les deux syllabes de fr. *pa|pa*.

Oxyton, mot dont le principal accent d'intensité frappe la dernière syllabe, ex. fr. *intensité* [*ẽtãsitẹ́*], all. *Intensität* [*intenzitẹ́t*].

Palatal (phonème), articulé dans la région antérieure ou dans la région médiane du palais.

Paroxyton, mot dont le principal accent d'intensité frappe l'avant-dernière syllabe, ex. fr. *acte* dans le groupe *acte premier* [*ą́ktə prəmyẹ́*], all. *telephonieren* [*telefọnī́rn̥*].

Phase dépourvue de durée ou **phase sans durée**, v. p. 19, n. 1.

Phonème, voyelle ou consonne, élément simple du langage articulé, ex. les trois phonèmes [*k*, *w*, *ạ*] dans fr. *quoi*.

Postpalatal (phonème), articulé dans la région postérieure du palais.

Répété, v. Donné.

Resserrement, v. Occlusion.

Sifflantes, les consonnes [*s*, *z*, *c*].

Sonantes, les phonèmes [*m*, *n*, *ń*, *ṅ*, *r*, *l*], pouvant tantôt commencer ou terminer une syllabe comme une consonne, ex. fr. *n*ez, a*r*tiste, all. *r*eich, E*n*de, tantôt former le centre d'une syllabe comme une voyelle, ex. all. *lachen*, *Winters* [*lą́xn̥*, *vintr̥s*].

Sonore (phonème), dont l'émission est accompagnée de vibrations glottales.

Sourd (phonème), émis sans vibrations glottales, ex. l'occlusive dentale fr. *t*, dont la correspondante sonore est *d*. Les occl. sourdes fr. sont *fortes*, c.-à-d. que les muscles sont très tendus pour leur occlusion. L'all. a des sourdes fortes et, de plus, des sources *douces* dont l'occlusion se fait avec une moindre tension musculaire (comme pour les sonores, mais sans vibrations glottales) et des sourdes *aspirées* (c.-à-d. suivies d'une brève émission de souffle sourd avant l'attaque d'une voy. suivante). V. encore § 27 *ad finem*.

Spirante, continue autre qu'une sonante ou une mi-occlusive, ex. [*f*, *v*, *þ*, *đ*, *s*, *z*, *š*, *ž*, *ç*, *j*, *x*].

Substitué, — tut, v. Donné.

Tension, tenue, v. Occlusion.

Uvulaire (*r*), *r* dans fr. *riche*, all. *rufen*, articulée avec vibration plus ou moins énergique de la luette.

Vélaire (phonème), articulé tout au fond du palais, vers le voile.

Vélopalatales (occlusives), [*k*, *g*] articulés dans des régions très variables, de la partie antérieure du palais jusqu'au fond, vers le voile, suivant le point d'articulation des phonèmes contigus : cf. p. ex. les extrêmes [*ki*] et [*ku*].

TABLE DES ABRÉVIATIONS

Addi, v. p. 2, 9.

adj. : adjectif.

all. : allemand moderne.

angl. : anglais moderne.

Baldwin : James Mark Baldwin, *Le développement mental chez l'enfant et dans la race*, traduit de l'anglais par M. Nourry, Paris, Félix Alcan, 1897.

BDR : *Bulletin de dialectologie romane.*

Bloch : Oscar Bloch, *Notes sur le langage d'un enfant*, dans MSL, t. XVIII, p. 37-59.

Brugmann : Karl Brugmann, *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes*, Paris, Klincksieck, 1905 (traduction fr. de la *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*).

BSL : *Bulletin de la Société de linguistique de Paris.*

c.-à-d. : c'est-à-dire.

cf. : comparez.

ch. : chapitre.

cons. : consonne.

dipht. : diphtongue.

dissim. suivi d'un numéro en chiffres romains renvoie aux formules de dissimilation établies par M. Grammont.

éd. : édition.

esp. : espagnol moderne.

ex. : exemple, exemples.

fpr. : franco-provençal.

fr. : français moderne.

Geneviève : l'un des enfants observé par M. Grammont.

Grammont : Maurice Grammont, *Observations sur le langage des enfants*, dans *Mél. Meillet*, p. 61-82.

Grammont, *Dissim.* : Maurice Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, imprimerie Darantière, 1895.

ibid. : *ibidem.*

it. : italien moderne.

lat. : latin.

lim. : limousin moderne.

Meillet : A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 3e éd., Paris, Hachette, 1912.

Mél. Meillet : *Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine Meillet*, Paris, C. Klincksieck, 1902.

Meringer : Rudolf Meringer, *Aus dem Leben der Sprache*, Berlin, B. Behr, 1908.

Meumann : Meumann, *Die Sprache des Kindes*, dans *Abhandlungen, herausgegeben von der Gesellschaft für deutsche Sprache in Zürich*, Zürich, Zürcher & Furrer, 1903.

mha. : moyen haut allemand.

MSL : *Mémoires de la Société de linguistique de Paris.*

n. : note.

occl. : occlusive, occlusives.

p. : page, pages.

Pérez : Bernard Pérez, *La psychologie de l'enfant (les trois premières années)*, Paris, Germer-Baillière, 1882.

p. ex. : par exemple.

plur. : pluriel.

qqch. : quelque chose.

qqf. : quelquefois.

qqn. : quelqu'un.

Robert : l'un des enfants observés par M. Grammont.

Roussey : Charles Roussey, *Notes sur l'apprentissage de la parole chez un enfant*, publiées après la mort de l'auteur dans *La Parole*, années 1899 et 1900 (l'abréviation ne se réfère qu'au volume de 1900).

sc. : scène.

sing. : singulier.

ss. : et suivant, -ts, -te, -tes.

Stern : Clara und William Stern, *Die Kindersprache, eine psychologische und sprachtheoretische Untersuchung*, Leipzig, Johann Ambrosius Barth, 1907. — V. le commencement de ce livre.

subst. : substantif.

t. : tome.

Tappolet : Ernst Tappolet, *Die Sprache des Kindes*, dans *Deutsche*

Rundschau, 33e année, t. III, p. 399-411, Berlin, 1907. — Article de vulgarisation.

v. : voyez.

vfr. : vieux français.

vha. : vieux haut allemand.

vit. : vieil italien.

vol. : volume.

voy. : voyelle.

vulg. : vulgaire.

Wundt : Wilhelm Wundt, *Die Sprache*, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1900, 2 vol. de l'ouvrage intitulé *Völkerpsychologie, eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythus und Sitte.*

RÉPERTOIRE DE FORMES

Chercher en général aux formes *données* les formes *répétées*, p. ex. chercher [*dáṅə, dánə, dánte*] au mot *danke*.

Je n'ai pas inscrit tout, mais seulement ce qui présente des phénomènes d'un certain intérêt, de manière à faciliter les recherches d'un lecteur attentif.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

ERRATA

P. 49, l. 15, gâteau, corr. *gâteau* ; avant-dernière ligne de la note, repétait, corr. répétait.

P. 52, l. 9, dans, corr. dans [.

P. 65, l. 19, 38ᵉ, corr. 38.

P. 80, supprimer le point après PART au titre courant.

P. 100, l. 7 du § 55, rétablir la voyelle tonique de *lạtinạ̄-rum.*

P. 122, l. 1 du § 67, Daprès, corr. D'après.

P. 131, l. 10 du bas, mettre *ətrǫ́ft* entre crochets.

P. 134, l. 5, attes tentchez, corr. attestent chez.

P. 137, l. 12, tîmbre, corr. timbre.

P. 139, l. 8 du bas, > corr. <.

P. 147, l. 5, Darantière, corr. Darantiere.

P. 15[illegible], l. 10 du bas, après « écume il faut fermer les guillemets.
